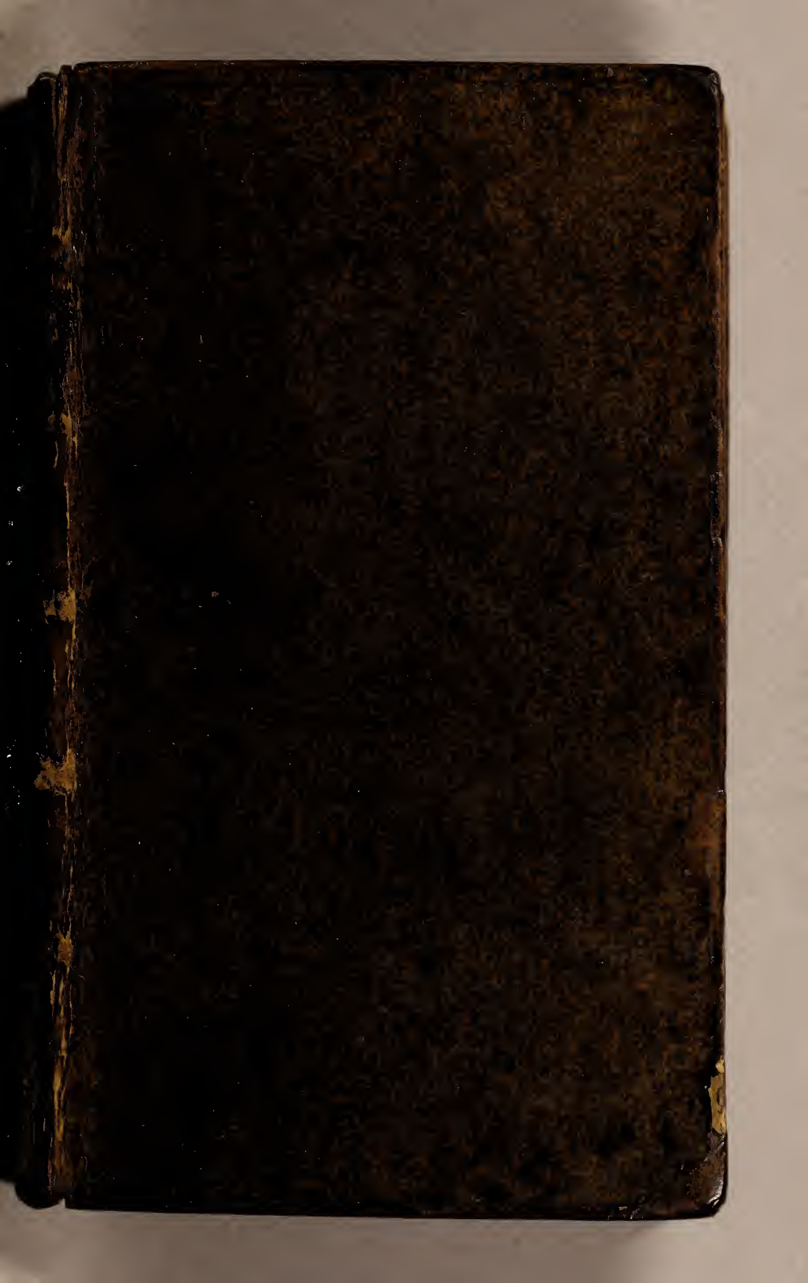
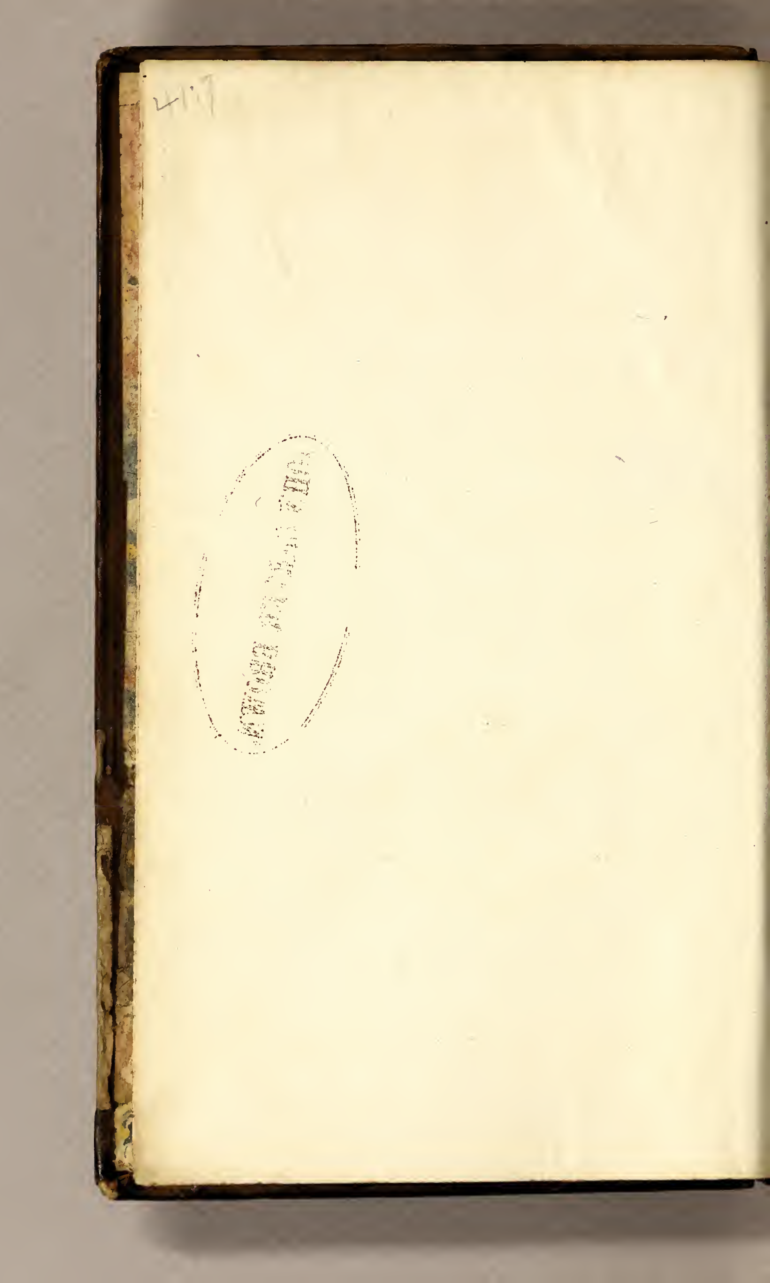



GAUDEO
John Carter Brown





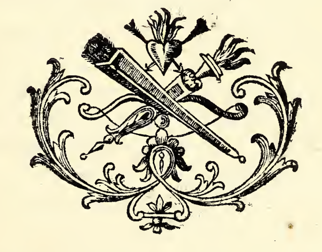
HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS
QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES;

CONTENANT

LE JOURNAL DU VOYAGE
Fait à la Mer du Sud.

Par le Sieur RAVENEAU DE LUSSAN.

TOME TROISIE'ME.



A TREVOUX,
PAR LA COMPAGNIE,

M. DCC. XLIV.



JOURNAL
DU VOYAGE
FAIT AVEC LES FLIBUSTIERS

A la Mer du Sud, en 1684. & les années ſuivantes.



L n'eſt pas ordinaire qu'un enfant de Paris aille chercher fortune bien loin, & ſe faſſe de deſſein formé un homme d'avantures. Cette Ville, qui renferme la plûpart des merveilles du monde, & qui en eſt peut-être elle-même la plus grande, ſemble lui tenir lieu de toute la terre. Mais qui eſt-ce qui eſt entré dans les ſecrets de la nature, & qui pourroit rendre raiſon de certains penchans qu'elle a donnez aux hommes. Pour moi j'avouë que je ne connois pas le fond de mes inclinations ; & tout ce que j'en puis dire, c'eſt que j'ai toujours été paſſionné

pour les voyages. A peine avois-je sept ans que je commençai par de certains mouvemens dont je n'étois pas le maître, à m'échaper de la maison paternelle. Mes courses à la vérité n'étoient pas bien longues, parce que mon âge & mes forces ne me le permettoient pas; en récompense elles étoient fréquentes, & je donnois souvent à mes parens la peine de me venir chercher aux Fauxbourgs ou à la Villete; peu-à-peu, & à mesure que je croissois, je pris l'essor, & je m'accoutumai même à perdre Paris de vûë.

A cette humeur ambulante se joignit bien-tôt une autre inclination que je n'oserois appeller martiale; mais qui me faisoit ardemment souhaiter de voir quelque Siége ou quelque Bataille. Je n'entendois le tambour dans les ruës qu'avec des transports dont le souvenir même me donne encore de l'ardeur & de la joye. Le hazard voulut enfin que je rencontrasse un Officier, qui n'étoit que médiocrement de ma connoissance; mais dont le goût qui me dominoit me porta bien-tôt à faire un ami. Je le regardois comme un homme qui pouvoit m'être utile dans mes desseins, & ce fut dans cette vuë que je m'attachai à le

ménager.

ménager. Heureusement on fit alors le Siége de Condé, & il se trouva obligé d'y aller servir à la tête de sa Compagnie. Je lui fis offre d'une épée qui n'avoit encore fait ni bien ni mal à personne; mais que je souhaitois passionnément d'employer. Ce fut dans ce moment que je reçus des preuves de son amitié telles que je les souhaitois, il m'emmena avec plaisir, & me garda toute la Campagne. Elle finit, & je revins avec lui, ni lassé ni rebuté de la guerre, comme la plûpart de ceux qui en tâtent pour la premiere fois. Ce fut là mon apprentissage.

Ma seconde Campagne ne fut pas tout-à-fait si heureuse par le succès, quoiqu'elle fût également de mon goût & selon mon cœur. Je me fis par rencontre Cadet dans le Régiment de la Marine ; mais je tombai entre les mains d'un Capitaine qui avoit une adresse merveilleuse pour tirer de l'argent des enfans de famille. Ainsi de cette Campagne que j'espérois faire au Service du Roi, je n'en fis que les frais. Mon pere donna plus qu'il ne falloit & que je ne valois pour me dégager, & me remit en pleine liberté de prendre parti. Ce n'étoit peut-être pas son inclination ; mais

c'étoit la mienne, & je ne fus pas long-temps à la ſuivre.

Dieu qui vraiſemblablement ne vouloit pas me dégoûter du métier, m'adreſſa autant bien cette troiſiéme fois, que je m'étois mal adreſſé la ſeconde. Monſieur le Comte d'Avegean, que ſon mérite diſtingue aſſez dans le Corps des Gardes-Françoiſes, me reçut avec lui, & me fit voir le Siége de St. Guillain, où je ne laiſſai pas de trouver de nouveaux agrémens dans les armes, quelque chaud qu'il y fît. Cette Place coûta la vie à bien des gens, ſans m'ôter le déſir de hazarder la mienne. Mes parens, qui ne ſouffroient qu'avec peine mon humeur vagabonde, avoient eſpéré que les fatigues de la guerre m'en guériroient. Ils y furent trompez, & je ne fus pas plûtôt ſur le pavé de Paris, que je me laſſai d'y être. Je n'avois que voyages en tête; les plus longs & les plus périlleux me ſembloient les plus beaux. Ne point ſortir de ſon pays, & ne ſçavoir pas comment le reſte de la terre eſt fait, je trouvois cela bien pour une femme; mais il me ſembloit qu'un homme ne devoit pas toûjours demeurer dans la même place, & que rien ne lui ſiéoit mieux que de faire connoiſ-

ſance

sance avec tous ses semblables. La chose est longue & difficile par la voye de terre; je crus que le plus prompt & le plus sûr étoit de prendre celle de la mer. Me voilà donc tout prêt à m'embarquer.

Tout ce que des parens pleins de tendresse pour un enfant libertin peuvent tenter pour le détourner de sa résolution, les miens le firent. Mais on peut dire des jeunes gens ce que l'on dit ordinairement des femmes, que ce qu'ils veulent, Dieu le veut; & pour dire la vérité, mon inclination me dominoit. Quand on vit que s'y opposer absolument, ce ne seroit que m'opiniâtrer davantage, on me proposa le voyage de St. Domingue, en me promettant que j'y trouverois des amis & de la protection en cas de besoin. Comme la proposition donnoit juste dans mes désirs & dans mes desseins, & que pourvu que je voyageasse je ne me souciois point de quel côté, j'obéïs de bonne grace.

Le lieu de mon embarquement fut Dieppe, d'où je partis le 5. Mars 1679. plus content que je ne sçaurois dire. Cet élément que les Voyageurs maudissent si souvent, me parut le plus beau & le plus aimable du monde; les vents m'en sçurent, si je l'ose dire, quelque

gré; car à quelques petites bourasques près, ils nous menerent fort heureusement. Je fus si ravi de me voir en cette Isle tant désirée, que j'oubliai les fatigues, & même les avantures de mon voyage. Que l'on ne s'étonne donc point si l'on n'en trouve rien dans mon Journal; assez d'autres ont écrit tout ce qu'il peut y avoir de particulier dans ce trajet. Pour moi j'arrivai, graces à Dieu, à St. Domingue; & si quelqu'un a la curiosité de me suivre dans mes courses, c'est de-là qu'il faut qu'il parte.

J'y demeurai néanmoins plus de trois ans par des conjonctures qui ne me laisserent pas la liberté d'en sortir, je me trouvai-là comme enchaîné avec un homme qui étoit François; mais qui ne méritoit pas de l'être, sa dureté & sa méchanceté étoient bien plus dignes d'un Turc. Quelque mal que j'en aye souffert, je lui pardonne volontiers, résolu d'oublier jusqu'à son nom, que je ne veux pas même rapporter ici; j'aurai cette charité pour lui, quoi qu'il en ait manqué en toutes manieres à mon égard. Lorsque ma patience fut à bout, lassé de ses cruautez qui ne finissoient pas, je portai enfin mes plaintes à Monsieur de Franquesnay, Lieutenant de Roi, qui

qui tenoit la place du Gouverneur mort depuis peu. Sa généroſité m'offrit un azile favorable, il me retira chez lui, & j'y demeurai ſix mois entiers.

Dans cet intervalle de temps j'avois emprunté de l'argent, & il étoit d'un honnête homme de le rendre. Peut-être que mes parens euſſent bien voulu payer mes dettes ; mais ils n'avoient point de mes nouvelles, ni moi des leurs, & les Lettres qu'ils m'écrivoient, paſſoient par des mains officieuſes qui m'en épargnoient le port. Il falloit donc chercher quelqu'autre moyen de m'acquiter, & je le trouvai en rencontrant dequoi ſatisfaire mon inclination naturelle à voyager. La penſée me vint de me joindre aux Flibuſtiers, d'aller en courſe avec eux, & d'emprunter, ſi je le pouvois, quelque argent aux Eſpagnols, pour payer ce que je devois. Ces ſortes d'emprunts ont cela de commode, qu'ils n'obligent pas comme dans ce Pays-ci, & qu'ils paſſent pour être de bonne priſe. D'ailleurs, comme c'eſt au-delà de la ligne, on n'y parle guéres de reſtitution. Il faut encore remarquer, qu'alors il y avoit rupture entre les deux Couronnes, & que Monſieur l'Amiral avoit donné commiſſion pour courre ſus aux Eſpagnols.

Il n'étoit donc plus queſtion que de trouver un Capitaine à qui me donner, & l'affaire fut bien-tôt faite ; car il n'y en avoit pas pour lors beaucoup à choiſir. Laurent de Graff me parut à-peu-près tel qu'il me le falloit ; c'étoit un aſſez bon-homme pour un Corſaire, & quoique nouvellement arrivé, il ne demandoit qu'à partir auſſi-bien que moi. Nous fûmes en peu d'heures contens l'un de l'autre, & amis comme gens qui vont courre la même fortune, & mourir apparemment enſemble. C'étoit ſurquoi nous pouvions compter avec le plus de vraiſemblance & de raiſon ; c'étoit pourtant à quoi nous penſions le moins. Le départ occupoit tout mon eſprit ; je me fournis d'armes & de mes petites néceſſitez aux dépens de Monſieur de Franqueſnay, qui me prêta de l'argent d'une maniére ſi officieuſe, que je ne l'oublierai jamais. Enfin le jour arriva, & je ne ferai point difficulté de dire qu'il me parut un des plus beaux de ma vie ; ce fut le 22. Novembre 1684. nous partîmes du petit Goave, au nombre de 120. hommes, montez ſur un Bâtiment que le Capitaine Laurent de Graff avoit pris quelque temps auparavant aux Eſpagnols, au ſortir du

Port

Port de Carthagene en Amerique, comme ils retournoient en Eſpagne.

Notre deſſein étoit d'aller joindre une Flotte de Flibuſtiers, que nous eſpérions trouver en garde devant la Havane, qui eſt une groſſe Ville de l'Iſle de Cuba du côté du Nord, diſtante de l'Iſle de Saint Domingue de quatorze lieues.

Le 4. Décembre nous mouillâmes l'ancre à l'Iſle de la Tortuë, pour y faire de l'eau ; nous en repartîmes le 6. pour retourner à la côte de St. Domingue, dont cette Iſle n'eſt éloignée que de trois lieues ; nous y arrivâmes le 12. & prîmes fond au Cap François, où nous achevâmes de faire nos eaux & notre bois.

Le 17. nous en ſortîmes, & un vent de Nord qui nous prit à deux lieues de la rade, nous fit perdre notre Chaloupe, qui étoit trop grande pour l'embarquer ſur notre pont ; nous relâchâmes vers le ſoir à l'abri d'un récif, où nous fûmes obligez de retarder deux jours, pour attendre un Canot que nous avions envoyé acheter au Cap dont nous étions partis, pour réparer la perte de notre Chaloupe.

Le 20. nous appareillâmes pour tâcher de rejoindre le Victorieux, avec

lequel nous étions ſortis du Cap François. C'étoit un Navire de Nantes, qui reportoit aux Iſles du Vent le Commandeur de St. Laurent, Lieutenant Général des Iſles Françoiſes & des Côtes de terre ferme de l'Amerique ; & Monſieur Begon Intendant de Juſtice, Police & Finances des mêmes Pays, auſquels nous ſervions d'eſcorte, de crainte qu'ils ne fuſſent attaquez des Pirogues Eſpagnoles qui rodoient vers ces hauteurs ; & c'étoit avec juſtice qu'on s'intéreſſoit pour la conſervation de ces Meſſieurs, qui étoit extrêmement chere aux Colonies de toutes ces Iſles, par le bon ordre qu'ils y entretenoient, l'exacte Police & la tranquillité dont ils les faiſoient jouïr. Mais il nous fut impoſſible de découvrir ce Vaiſſeau, ne ſçachant la route qu'il avoit faite.

Le 23. nous fîmes la nôtre, & ſur le ſoir nous apperçûmes un Navire ſous le vent à nous, auquel nous donnâmes la chaſſe ; il cargua ſes voiles pour nous attendre, & après l'avoir joint, nous ſçûmes que c'étoit le Capitaine le Sueur de Dieppe, qui commandoit une Flûte nommée l'Amarante. Nous le quittâmes pour reprendre notre route.

Le 25. jour & fête de Noël, il ſe fit un

un grand calme. Le 26. nous eûmes vent debout, qui nous obligea de relâcher dans le Port de Platta en la Côte de St. Domingue, & nous y demeurâmes juſqu'au dernier du mois.

Le premier Janvier de l'année ſuivante 1685. nous doublâmes le Cap François. Le 2. ſur les dix heures du matin nous doublâmes le Cap Cabron, & vers le midi celui de Samana, tous ſituez en la même Côte. Ce jour-là il nous mourut un homme.

Le 4. nous paſsâmes à la vuë de la Mona, & le 5. nous rangeâmes l'Iſle de Puerto-Ricco & la Savona, & fîmes enſuite le Sud-eſt-quart-Sud juſqu'au 11. que nous découvrîmes les Iſles d'Ave, ſur leſquelles nous courûmes juſqu'au ſoir. Le 12. nous les doublâmes vers les 11. heures du matin, continuant toûjours notre route au même Rumb de Vent, pour arriver à l'Iſle de la Roca, où étoit encore un autre rendez-vous de Bâtimens de guerre que nous allions chercher.

Le 13. ſur les 7. heures du matin nous découvrîmes la terre ferme de l'Amerique, & le 14. nous eûmes du calme qui dura juſqu'au 15. à midi qu'il fraîchit; nous fîmes le Nord-nord-eſt juſ-

qu'au 17. nous découvrîmes vers le coucher de la Lune deux Navires & quatre Bateaux au vent à nous, éloignez ſeulement de la portée du Canon, & qui avoient la cape ſur nous: ce qui fit que nous virâmes de bord pour nous parer.

Le 18. à la pointe du jour un de ces Bateaux apareillé en Tartanne, commandé par un Capitaine nommé Jean Roze, que nous ne connûmes pas d'abord, nous hâla; & comme Laurent de Graff notre Capitaine avoit une Commiſſion de M. le Comte de Toulouſe Grand-Amiral de France, il fit répondre de Paris, & nous iſsâmes Pavillon. Mais Roſe qui ne nous connut pas non-plus, croyant que nous voulions nous faire Navire de Roi pour échaper de ſes mains, nous envoya deux coups de canon pour nous faire amener: ſi-bien que les prenant pour des Eſpagnols, nous défonçâmes deux quarts de poudre pour nous brûler & faire ſauter notre Vaiſſeau, plûtôt que de tomber entre les mains de gens qui ne nous donnent jamais de quartier, & nous font ſouffrir toutes les cruautez imaginables, commençant ordinairement par le Capitaine qu'ils pendent avec ſa Commiſſion attachée à ſon col. Mais dans ce moment un des deux Navires

nous

nous hauſſa, & ayant reconnu le nôtre, nous fit le ſignal de reconnoiſſance; ce qui nous raſſura d'autant plus que c'étoit juſtement les Bâtimens que nous cherchions. Nous mîmes donc à la cape, pour paſſer la journée à nous viſiter les uns les autres.

L'un de ces deux Navires, nommé la Mutine, & ci-devant la Paix, appartenoit au Capitaine Michel Landreſſon; appellé la Neptune, & ci-devant le St. Franciſco, au Capitaine Laurent de Graff; il l'avoit quitté pour venir dans ſa priſe à St. Domingue demander au Gouverneur une nouvelle Commiſſion, le terme de la ſienne étant expiré. Le premier étoit de cinquante pieces de canon, & l'autre de quarante-quatre. Ces deux Vaiſſeaux avoient été deux Armadillas Eſpagnols, qui ſortant l'année précédente du Port de Carthagene pour prendre les Vaiſſeaux que commandoient, tant ces mêmes Capitaines Laurent & Michel, que les Capitaines Jean Quet & le Sage; ſe trouverent pris eux-mêmes par ceux qu'ils vouloient prendre. Et à l'égard des quatre Bateaux, ils étoient commandez par d'autres Capitaines nommez Roze, Vigneron, la Garde, & un Traiteur Anglois de la Jamaïque.

maïque. Ils nous apprirent qu'ils étoient en garde en cet endroit, pour attendre la Patache de la Marguerite, & ſon eſcorte, Vaiſſeaux Eſpagnols, qu'ils croyoient devoir paſſer par-là, afin de tâcher de les prendre.

Le 19. nous réſolûmes de quitter ce poſte, & nous fîmes ſervir tous enſemble pour gagner l'Iſle de Curaſſol, dont la plus grande partie appartient à la Compagnie d'Hollande. Nous paſsâmes à la vuë de celles de Bonnaire & de Roube. Vers les deux heures après midi du même jour nous donnâmes la chaſſe à un Bateau Flamand qui venoit du Port de la Guaira en terre ferme, & qui s'en retournoit à la Ville de Curaſſol, deux lieues ſous le vent de laquelle nous prîmes fond le ſoir au Port de Sancta Barba.

Le 20. nous dépêchâmes le Bateau commandé par la Garde, pour aller à la Ville demander au Gouverneur permiſſion de traiter des mâts pour le Navire du Capitaine Laurent, qui avoit été démâté par un ouragan vers l'Iſle de St. Thomas. Il nous refuſa tout à plat, & fit fermer les portes de ſa Ville. Le Bateau étant de retour, & nous ayant fait rapport du refus de ce Gouverneur, je lui portai une Copie de notre Commiſ-

ſion,

sion, espérant par-là l'engager de nous accorder ce que nous lui demandions; mais il persista dans son refus. Durant cet intervalle une partie de nos gens ne laissa pas de descendre à terre, & même d'entrer dans la Ville après avoir laissé leurs épées aux portes.

Le 23. nos Navires leverent l'anchre pour aller moüiller à Sancta-Crux, sept lieues sous le vent de cette Ville. Ils passerent devant le Fort, qu'ils saluerent, & qui leur rendit coup pour coup : mais le Gouverneur nous voyant environ 200. hommes dans la Ville, nous fit dire le 24. à son de tambour, d'en sortir & de retourner incessamment à nos bords, nous promettant de nous donner des Chaloupes pour nous y porter, moyennant deux pieces de huit par tête. Je m'apperçus alors qu'il vouloit nous empêcher d'y retourner par terre; & en effet, comme il falloit pour cela traverser un Lagon qui est au pied du Fort, il avoit défendu de nous passer. J'allai donc le trouver, pour lui dire que nous n'avions pas besoin de ses Chaloupes, que si nous eussions eu le dessein d'aller par mer joindre nos Vaisseaux, nous avions des Pirogues pour nous y porter, & que nous ne désirions y retourner par terre

que

que pour nous promener. Il me répondit que c'étoit les Habitans eux-mêmes qui faiſoient difficulté de nous laiſſer voir leur Iſle : cependant il ne laiſſa pas de nous faire paſſer le Lagon, & de-là nous fûmes deux jours en chemin pour arriver le 26. à Sancta-Crux, où nos Navires nous attendoient.

Nous apprîmes depuis, que le motif de l'indignation de ce Gouverneur contre nous, venoit de ce que quelque tems auparavant les Navires des Capitaines Laurent & Michel avoient pris devant la Havane deux Vaiſſeaux Hollandois frétez de l'Eſpagnol, qui portoient 200000. pieces de huit, dont moitié appartenoit à la Compagnie d'Hollande, & l'autre moitié aux Eſpagnols. Ces derniers, contre leſquels nous étions en guerre, ayant ſeuls été pillez, en furent dédommagez par les Hollandois qui conduiſoient ces deux Vaiſſeaux, & qui partagerent avec eux les 100000. pieces de huit appartenantes à leur Compagnie, auſquelles les Flibuſtiers n'avoient pas touché, n'ayant point de guerre avec elle. Ils perſuaderent enſuite aux Commis de la Compagnie, que le tout avoit été pris, & nous portâmes ainſi la peine de la friponnerie que ces Hollandois

landois avoient faite à leur propre Nation.

Quoique l'Iſle de Curaſſol ſoit aſſez connuë en France, je remarquerai en paſſant, qu'elle eſt de la même température que celle de St. Domingue, & qu'il y croît les mêmes fruits; que le terrain y eſt uni preſque partout, & le païs fort découvert par le peu de bois qu'on y rencontre. La terre en bien des endroits y eſt preſque ſtérile, & rapporte peu à ſes maîtres, qui ne recueillent pour leurs vivres que du Mahis & du petit mil. Elle eſt néanmoins arroſée de pluſieurs ſources & de quelques rivieres. La Ville eſt petite, mais fort jolie, ceinte d'une muraille très-haute & fort mince; ſon Port eſt beau & ſûr. Le Fort qui le commande, auſſi-bien que la Ville, eſt aſſez régulierement fortifié. On y profeſſe librement pluſieurs ſortes de Religions, dont les principales ſont celles des Calviniſtes, des Juifs & des Quacres, pour chacune deſquelles il y a dans la Ville un Temple particulier. Leur commerce conſiſte dans le ſucre qui croît chez eux, & dans la laine qui provient de la grande quantité des moutons qu'ils nourriſſent. Outre les cuirs qu'ils retirent de ces animaux, & d'un grand nombre de

bœufs & de vaches qui paiſſent dans les lieux les plus bas & les plus arroſez de l'Iſle où les pâturages ſont abondans. Ils ſont tous portez d'inclination pour la Nation Eſpagnole, avec laquelle ils font leur plus grand négoce.

Le 27. nous appareillâmes & nous fîmes route vers le Cap la Vella, qui fait partie de la terre ferme de l'Amérique, où nous avions deſſein de nous poſter pour attendre la Patache de la Marguerite, dont j'ai parlé ci-devant. Le même jour le Bateau du Capitaine Vigneron ſe ſépara d'avec nous, & partit pour retourner à la Côte de St. Domingue, parcequ'il n'avoit pas aſſez de monde pour faire la guerre, n'ayant que vingt hommes dans ſon bord.

Le 30. nous moüillâmes à ce Cap, & nous fîmes monter ſur ſon ſommet une Vigie ou Sentinelle de quinze hommes, pour nous avertir quand ils appercevroient la Patache ; mais le lendemain on jugea plus à propos de ſe ſervir du moyen ſuivant pour en apprendre des nouvelles. Le 1. Février nous envoyâmes le Bateau du Capitaine Roze à l'embouchure de la riviere de la Hache en terre ferme, habitée par les Eſpagnols, & diſtante du lieu où nous étions de

vingt

vingt lieues ou environ, ſous prétexte de traiter de marchandiſes avec eux ; mais en effet à deſſein d'en faire quelques-uns priſonniers, pour ſçavoir ſi la Patache étoit paſſée ou non, parcequ'elle avoit coûtume de prendre une partie de ſa charge dans cette Riviere.

En attendant le retour du Bateau, je deſcendis à terre accompagné de quelques autres, pour conſidérer & reconnoître les environs du Cap. J'appris qu'il eſt habité par une Nation d'Indiens, cruelle, barbare & ſauvage, qui ne lie amitié ni ſocieté avec aucun autre peuple, non pas même avec les Eſpagnols qui les environnent ; ils mangent indifféremment tous ceux qu'ils peuvent attraper, ils ne craignent que les armes blanches ; car pour ce qui eſt des armes à feu, elles ne les épouvantent pas. Nous nous contentâmes d'en voir quelques-uns en nous retirant, ſans nous donner la curioſité d'éprouver leurs dents, en pénétrant plus avant dans une terre où il n'y avoit rien à gagner.

Je ne puis oublier de donner ici un exemple ſurprenant de ce que je viens de dire, & de ce que ces gens ſont capables de faire ; je le tiens des plus anciens Flibuſtiers de l'Amerique. Le

Marquis

Marquis de Maintenon, Gouverneur de l'Isle Marie Galante, qui commandoit pour le Roi une Frégatte nommée la Sorciére, ayant fait une prise armée de quatorze pieces de canon sur laqu'elle il s'embarqua, se trouva un jour efflоté de son Navire de guerre, & fut obligé pour faire de l'eau de moüiller à Boca-del-Drago en terre ferme de l'Amerique, habitée par une nation d'Indiens semblable à celle du Cap-la-Vella. Il approcha son Navire le plus près de terre qu'il put, & passa tous ses canons d'un bord, à la faveur desquels il envoya sa Chaloupe à terre avec vingt-deux hommes armez, pour remplir ses futailles. Ces Sauvages, qui étoient cachez sur le bord de la Mer, ne donnerent pas le temps à la Chaloupe de terrir; mais se jettant à l'eau avec précipitation, ils fondirent dessus, & malgré le feu perpétuel du canon du Navire, ils l'enleverent avec les vingt-deux hommes, à plus de cinquante pas avant en terre, où après les avoir tuez, ils en chargerent chacun un sur leur dos, & les emporterent. Ensuite ils allerent à la nage entre deux eaux couper les cables du Navire pour le faire venir à la côte, espérans en faire autant à

ceux

ceux de dedans, qui par bonheur eurent le temps de déferler leurs voiles, & d'apareiller pour s'éloigner de terre.

Le 2. du même mois nous mîmes nos Vaiſſeaux à la bande pour épalmer, & le 8. le Bateau de Roſe étant de retour, nous rapporta qu'après avoir moüillé à l'embouchure de la riviere de la Hache, ils avoient envoyé un petit Canot à terre avec ſix Anglois de leur équipage; (cette nation étoit alors en paix avec les Eſpagnols, & on étoit convenu que le lendemain au ſoleil levant, le bateau tireroit un coup de canon pour avertir les Eſpagnols de venir traiter à bord) que cependant on avoit mis pendant la nuit trente hommes à terre pour ſurprendre ceux qui iroient & viendroient; mais que les Eſpagnols s'étant apperçus du piége qu'on leur tendoit, avoient tiré toute la nuit, pendant laquelle ils avoient toûjours été en allarme; que le matin nos gens tirerent le coup de canon dont on étoit convenu pour le ſignal, & iſſerent pavillon Anglois; mais que ce ſtratagême n'avoit ſervi de rien, parceque ſelon toutes les apparences, les Eſpagnols n'étoient pas en goût pour les marchandiſes dont ils s'étoient apperçus qu'on

vouloit

vouloit traiter avec eux. De ſorte que notre deſſein étant éventé, nos gens avoient levé l'anchre & étoient venus nous rejoindre.

Enfin comme nous crûmes qu'il n'y avoit plus d'eſpérance que la Patache dût paſſer, nous tînmes conſeil à notre bord pour former un autre deſſein; mais n'ayant pû faire notre accommodement avec le Capitaine Laurent, (qui étoit Bourgeois des deux tiers du Navire le Neptune) parce qu'il vouloit faire avec nous une Chaſſe-partie qui nous parut deſavantageuſe, nous nous ſéparâmes d'avec lui, & ayant débarqué au nombre de quatrevingt-ſept, nous remontâmes dans la priſe avec laquelle nous étions ſortis de St. Domingue. Il leva l'anchre le 23. & fit route pour y retourner. Les Capitaines Michel & Jean Roſe la leverent auſſi, & prirent celle de Carthagene. Pour nous qui étions irréſolus de ce que nous devions faire, nous ſuivîmes ces derniers.

Le 15. nous trouvâmes une forte priſe d'Eſt, qui nous fit dépaſſer une Riviere de terme ferme, que les Eſpagnols nomment Riogrande, & où nous devions faire de l'eau; car elle ſe trouve douce dans la mer à trois & quatre

lieues

lieues de ſon embouchure, pour peu qu'il pleuve, & pourvu qu'on la puiſe ſur la ſuperficie. Sur les trois heures après midi du même jour, nous vîmes Notre-Dame de la Poupa auſſi en terre ferme, & nous moüillâmes le 16. aux Iſles St. Bernard. Nous en partîmes le ſoir avec trois Pirogues ſeulement, pour aller au vent de Carthagene, & tâcher de nous emparer des vivres qu'on y porte inceſſamment. En effet notre deſſein nous réuſſit.

Le 18. nous en revînmes avec ſept Pirogues chargées de Mahis que nous y avions priſes. Les Eſpagnols, qui les conduiſoient, nous apprirent qu'il y avoit dans le Port de Carthagene deux Galions; que la Flotte Eſpagnolle étoit à Puerto-Bello, & qu'il en devoit ſortir dans peu deux Bâtimens; l'un de vingt pieces de canon, & l'autre de vingt-quatre. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de les épier, parcequ'ils ne purent pas nous apprendre en quel temps ils ſortiroient.

Le 22. à midi nous levâmes l'anchre, & ſur le ſoir nous découvrîmes la pointe Picaron en terme ferme, & les Iſles de Palmas; après quoi vers les deux heures de nuit, nous doublâmes

la

la pointe de la plus grande de ces Isles. Le 23. au matin, nous nous trouvâmes esflotez des Capitaines Michel & Rose, & le même jour nous résolûmes de tenter la voye de traverser la terre ferme, afin de passer à la Mer de Sud. Pour y parvenir nous fîmes route pour la baie de l'Isle d'Or, habitée par les Indiens des Sambes, qui étoient nos amis; afin de sçavoir d'eux quel succès avoient eu d'autres Flibustiers, qu'on nous avoit dit y avoir passé quelques mois auparavant.

La nuit du 23. au 24. nous mîmes à la Cape, apréhendant d'entrer dans le Golfe d'Arien. Le 24. à la pointe du jour nous approchâmes la terre pour la reconnoître, & nous trouvâmes que c'étoit la pointe du vent de ce Golfe que nous avions doublé.

Entre ce Golfe & le Cap de Matance, il arriva une chose assez remarquable; nous avions dans notre bord un soldat des Galions d'Espagne, que nous avions pris au vent de Carthagene dans l'une des Pirogues où étoit le Mahis; cet homme au désespoir de se voir prisonnier, quoiqu'on le traitât doucement & humainement, prit la résolution, comme il parut par la suite, de se

se jetter à la mer, & monta cinq à six fois sur le bord sans pouvoir exécuter son dessein, apparemment par une secrette résistance qu'il trouvoit en lui-même. Mais enfin après plusieurs tentatives il s'y jetta ; il s'étoit défait d'un Scapulaire qu'il portoit sur lui, & l'avoit posé sur l'affut d'un canon, contre l'ordinaire des corps pesans qui enfoncent tout d'un coup dans l'eau, il fut porté long-temps sur le dos à côté du Vaisseau, quoiqu'il fît à nos yeux tous ses efforts pour se noyer ; la compassion nous ayant engagez de lui jetter des manœuvres pour le sauver, non seulement il ne voulut pas s'en servir ; mais même il se tourna sur le visage & coula enfin à fond.

Le 25. à onze heures du matin, nous moüillâmes à l'Isle d'Or, & en donnant fond nous tirâmes un coup de canon, afin d'avertir les Indiens de notre arrivée. En même temps nous allâmes à terre pour reconnoître un pavillon que nous y avions découvert de loin, & nous y trouvâmes trois hommes des équipages de deux Capitaines nommez Grogniet & Lescuyer, qui nous apprirent qu'ils étoient demeurez là, parcequ'ils n'avoient point pû suivre

les autres Flibuſtiers, qui étoient en chemin pour gagner la mer du Sud, ſous la conduite de ces deux Capitaines; & que dès qu'ils nous avoient aperçus, ils avoient arboré ce pavillon, pour nous faire ſignal de venir à eux.

Le 26. il vint des Indiens à notre bord nous apporter des lettres qui s'adreſſoient aux premiers Flibuſtiers qui viendroient moüiller dans cette rade; pour leur donner avis qu'ils étoient paſſez au nombre de cent ſoixante & dix hommes dans cette mer, & peu de temps avant eux environ cent quinze Anglois. Ils donnoient encore quelques avertiſſemens ſur la conduite que devoient tenir, à l'égard des Indiens, ceux qui paſſeroient par leurs terres; mais ſurtout qu'il falloit avoir une grande complaiſance pour eux. Ces avis nous confirmerent entiérement dans le projet que nous avions fait d'entreprendre ce voyage; & quoique nous ne fuſſions que quatrevingt-ſept hommes, nous nous préparâmes pour partir. Pendant ce temps-là d'autres Indiens vinrent auſſi à notre bord, & nous informerent que les Capitaines Grogniet & Leſcuyer étoient encore dans leurs terres, & qu'ils n'étoient pas deſcendus à la Mer du Sud; ce

ce qui nous obligea de leur écrire par un de ces Indiens, pour leur mander que nous allions les joindre.

Le 27. à midi nous vîmes entrer dans ce même Port, les Capitaines Michel & Rose, nous allâmes à leur bord pour apprendre d'eux ce qui les avoit obligez de venir moüiller en cette rade. Ils nous dirent qu'ils venoient de chasser un Navire Espagnol nommé le Hardy, qui sortoit de St. Jago en la côte de Cuba, & alloit à Carthagene; & que ne l'ayant pû joindre, ils étoient entrez en ce port, comme le plus proche pour y faire de l'eau. Nous leur communiquâmes les lettres dont je viens de parler: ce qui fit naître à plusieurs d'entr'eux l'envie d'augmenter notre nombre; de maniere qu'il se débarqua du Vaisseau de Michel cent dix-huit hommes, & l'équipage entier de Rose, consistant en soixante-quatre, qui brûlerent leur Bateau après en avoir payé le prix à ses Bourgeois. Desorte que le 29. nous quittâmes nos bords, & descendîmes à terre, où nous campâmes au nombre de deux cens soixante-quatre hommes. Quant à notre Vaisseau, nous le laissâmes entre les mains du Capitaine Michel, plûtôt que de le brûler.

PASSAGE

AUTRAVERS DE LA TERRE ferme de l'Amerique, pour aller gagner la Mer du Sud.

LE Samedi premier jour du mois de Mars de l'année 1685. après avoir recommandé notre voyage à Dieu, nous nous mîmes en chemin ſous le commandement des Capitaines Roſe, Picard & Deſmarais, guidez par deux Capitaines Indiens, & environ quarante hommes de leurs gens, pour ſoulager les plus chargez d'entre nous. Nous ne pûmes faire pendant cette journée que trois liẽues de chemin, & nous campâmes ſur le bord d'une riviere, après avoir paſſé par un païs qui nous parut d'abord fort affreux, & enſuite très-difficile pour la marche, à cauſe des montagnes, des précipices & des forêts impénétrables dont il eſt rempli, & dont la difficulté augmenta encore par une groſſe pluye qui tomba toute la journée ſuivante; outre qu'en grimpant ces montagnes, qui ſont d'une prodigieuſe hauteur,

hauteur, nous étions accablez par la pesanteur des munitions, des armes & des ferremens que nous portions. A la descente nous tombâmes dans une plaine dont le pays, quoique sans aucun chemin tracé, nous eût paru assez aisé, s'il n'eût pas fallu traverser quarante-quatre fois en deux lieues de chemin une même riviere, laquelle ne coulant qu'entre des roches fort glissantes, nous causoit une extrême peine quand nous la passions, étant toûjours en danger de tomber.

Le 4. nous couchâmes à un Carbet d'Indiens, qui est un logement spatieux, fait à-peu-près comme une grange, dans lequel ils ont coûtume de s'assembler. Nous y séjournâmes le 5. pour aller à la chasse, que nous trouvâmes très-abondante par la quantité des bêtes fauves & d'oiseaux de toutes sortes, dont ce pays est peuplé. Nous y vîmes entr'autres des animaux appellez par les Indiens *Manipourys*, & que nous appellions tréfles, parce qu'en marchant, chacun de leurs pieds imprime sur la terre la figure de ce simple. Cet animal est aussi gros qu'un Bouvillon, d'un poil plus court & plus licé; il a les jambes courtes & la tête faite comme celle

d'un âne ; mais le nez eſt plus pointu, & il marche au fond de l'eau comme ſur la terre. Nous y vîmes encore des cochons, qui ont ſur le dos une ouverture en maniere de nombril ; des Agoutis & des Ouiſtitils, qui ſont à-peu-près comme ce que nous appellons en France des *Cochons d'Inde ;* mais plus gros : des Singes qui ſont preſque auſſi gros que des moutons, leſquels habitent les forêts, & ne deſcendent que rarement des arbres ſur leſquels ils trouvent toûjours leur nourriture. Ils ont la vie ſi dure, que quand on veut les avoir, ſi on ne leur donne le coup de fuſil dans la tête, ou qu'il ne leur traverſe les deux épaules, ils ne tombent point à terre ; ſouvent malgré cela ils ont l'adreſſe en tombant de tortiller leur queuë, qu'ils ont fort longue, autour d'une branche d'arbre où ils demeurent ſuſpendus juſqu'à ce qu'ils ſechent, étant impoſſible de les y aller prendre ; parcequ'ils choiſiſſent ordinairement les arbres les plus élevez pour leur retraite.

Je ne puis me ſouvenir ſans rire de l'action que je vis faire à un de ces animaux. On lui avoit tiré pluſieurs coups de fuſil qui lui emportoient une partie du ventre, & toutes ſes tripes ſortoient ;

je le vis ſe tenir d'une de ſes mains à une branche d'arbre, tandis que de l'autre il ramaſſoit ſes inteſtins qu'il ſe refouroit dans ſon corps. Un autre à qui j'avois donné un coup de fuſil chargé de menu plomb au-travers du muſeau, ſe trouvant aveuglé par le ſang qu'il perdoit, eut l'induſtrie de ſe débarboüiller avec des feuilles de l'arbre ſur lequel il étoit.

Nous trouvâmes encore des Harats, qui ſont des oiſeaux deux fois auſſi gros que des Perroquets, & ils leur reſſemblent preſque en tout, juſqu'au cri; mais ils ont un plumage infiniment plus beau; car leurs aîles & leur queuë qui eſt fort longue, ſont d'une couleur de feu ſi vive & ſi brillante, qu'on ne peut fixer la vuë ſur eux un peu longtemps ſans en être éblouï. Nous vîmes auſſi des Oecos, qui ſont à-peu-près comme nos poules d'Inde; mais avec cette différence qu'ils ont la tête ornée d'un plumet fait comme une crête de coq, & le tour des yeux jaune. La différence des couleurs diſtingue leur ſexe, le plumage du mâle tirant ſur le roux; au-lieu que la femelle l'a noir, & on ne les trouve jamais l'un ſans l'autre. Les Perdrix y ſont plus groſſes qu'en

 Europe,

Europe, d'une chair plus blanche & moins bonne, & leur chant est différent de celui des nôtres. Les Faisans y sont plus petits que ceux de l'Europe, & d'une chair beaucoup moins agréable au gout; mais leur chant est presque le même. Il y a encore une multitude d'autres sortes d'oiseaux, dont il seroit inutile de grossir ce Journal; parceque les Isles de l'Amerique en sont remplies, & que les Relations en traitent amplement. J'ajouterai seulement qu'on y trouve des Lézards en quantité, & de différentes grandeurs. Ils ressemblent à peu de choses près à ces animaux qu'on appelle Cayemans, & dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Leur chair est très-bonne à manger, & leurs œufs, qui sont de la grosseur de ceux du pigeon, sont d'un goût excellent & beaucoup meilleurs que ceux de nos poules. Cette chasse nous fut d'un grand secours dans la faim que nous endurions, parceque c'étoit le premier repas que nous avions fait depuis notre marche. Mais je compte cela pour peu de choses au prix des miseres que nous eûmes à souffrir dans une infinité d'autres rencontres.

Enfin après six jours d'une marche fatigante & pénible au-delà de tout ce

qu'on

qu'on peut s'imaginer, nous arrivâmes à une riviere que les Indiens & les Espagnols appellent Boca-del-chica, laquelle va se rendre à la mer du Sud.

Le 7. les Indiens de ce lieu nous menerent voir des arbres propres à faire des Canots, pour nous servir à descendre le long de cette riviere jusqu'à la mer du Sud. Nous nous mîmes aussitôt à travailler pour les construire avec les outils & les ferremens que nous avions apportez avec nous, après nous être accommodez avec les Capitaines de ces Indiens pour nous fournir de vivres; c'est-à-dire, de Mahis, de Patates, de Bananes & de racines de Manioc, jusqu'à l'achevement de l'ouvrage; moyennant quoi nous leur donnâmes de la toile, des couteaux, du fil, des aiguilles, des épingles, des ciseaux, des haches, des serpes, des peignes, & quelques autres petites merceries dont ils font beaucoup de cas; car quoique Sauvages ils ne laissent pas de connoître l'utilité qu'ils en peuvent retirer.

Ce fut en partie avec ces bagatelles que nous vécûmes en bonne intelligence avec eux pendant notre passage sur leurs terres; mais ce qui rendoit pour nous la conjoncture encore plus

favorable, c'étoit le reſſentiment qu'ils avoient en ce temp-là des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus des Eſpagnols, dont ils étoient ſi outrez qu'ils imploroient notre ſecours pour les venger. Sans cela il nous eût été très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de traverſer leur pays malgré eux ; non-ſeulement à cauſe de leur grand nombre qui les eût rendus infailliblement les plus forts ; mais encore à cauſe de leurs grandes forêts, & de la difficulté du pays, qu'on ne peut trouver ſans les prendre eux-mêmes pour Guides. Cependant nous ne nous trouvions pas ſi fort en ſureté avec ces gens-là, que nous ne fuſſions continuellement ſur nos gardes ; parce que nous étions bien informez que ce ſont des miſérables, toûjours prêts à ſe livrer à qui leur donne le plus, & que, quoiqu'ils paruſſent nos amis dans ce moment, ils pouvoient le devenir un moment après des Eſpagnols dont ils ſont proches voiſins. Leur trahiſon a coûté cher à quelques Flibuſtiers qui ſe ſont trop fiez à eux en paſſant ſur leurs terres. Comme ils ne ſçavent pas compter, ils les examinoient dans un défilé, & mettoient dans une calebaſſe un grain de Mahis

pour

pour chaque homme qui paſſoit, ils portoient enſuite la calebaſſe aux Eſpagnols, qui ſur le nombre des grains prenoient leurs meſures.

Ils n'ont parmi eux aucune trace de Religion, ni aucune connoiſſance de Dieu; on tient qu'ils ont communication avec le Diable, & il eſt vrai que quand ils en veulent ſçavoir quelque choſe, ils vont paſſer la nuit dans les forêts pour le conſulter, & qu'ils nous ont quelquefois rapporté des prédictions dont l'événement s'eſt trouvé conforme de point en point aux circonſtances qu'ils avoient marquées. Ils menent une vie errante & vagabonde, & ne ſe fixent en aucun lieu; ils conſtruiſent ordinairement leurs Ajoupas ou Baraques le long d'une riviere où ils demeurent, juſqu'à ce qu'ils en ayent conſommé les nourritures qu'ils y trouvent; quand il n'y en a plus, ils en vont faire autant le long d'une autre riviere, & paſſent ainſi le cours de leur miſérable vie. Ils vont nuds, excepté qu'ils cachent une partie de leur nudité d'un morceau d'argent ou d'or qui a la forme d'un éteignoir de chandelle; & ſi je n'étois pas bien aſſûré qu'ils n'en ont jamais vu, je croirois que cet uſtenſile leur a ſervide modéle.

Quand ils font des festins ou d'autres assemblées, ils se couvrent d'une robe de coton qui est toute d'une piece, & ont coûtume de porter pour parade un morceau d'or ou Caracoli en ovale, pendu à leur nez qui est percé. Avec cela ils se croyent magnifiquement parez; & quoiqu'ils soient fort poltrons, ils ne font pas un pas sans leurs fléches & leurs lances. A l'égard de leurs femmes, elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux pieds d'une toile faite d'herbe ou de coton qu'elles font elles-mêmes, & pour paroître plus belles elles se colorent le visage de Roucou, qui est une petite graine qui teint en rouge.

Le 23. comme nous achevions de construire nos Canots, nous reçûmes des nouvelles par un Indien qui venoit de conduire à la mer du Sud les cent quinze Anglois dont j'ai déja parlé; il nous dit, qu'en arrivant ils avoient pris sous le commandement d'un nommé Touslé qui les conduisoit, deux Bâtimens chargez de vivres, qui arrivoient de Lima, & il nous amena un homme de l'équipage du Capitaine Grogniet, qui s'étoit égaré dans les bois en chassant, pendant que ses camarades fai-

soient

ſoient leurs Canots à la riviere où nous fabriquons les nôtres.

Le 28. nous eûmes encore d'autres nouvelles par un Capitaine Indien qui avoit conduit les Capitaines Grogniet & l'Ecuyer à la mer du Sud. Ils nous mandoient par une lettre, qu'ils nous attendoient aux Iſles des Rois, & nous exhortoient de ne point perdre de temps à venir prendre notre part de la Flotte du Perou qu'ils gardoient; mais quelque diligence que nous pûmes faire, nos Canots ne purent être achevez que le dernier de Mars, que nous les traînâmes à la riviere.

Le premier Avril nous partîmes avec quatorze Canots de vingt avirons chacun, guidez par une vingtaine d'Indiens, qui ſe ſervirent de cette occaſion pour profiter du butin qu'ils croyoient que nous allions faire ſur les Eſpagnols, dès que nous ſerions entrez à la mer du Sud.

Le 4. nous ſéjournâmes pour attendre ceux de nos gens qui étoient reſtez derriére, & pour raccommoder nos Canots qui avoient été endommagez par les roches & les haut-fonds qui régnent tout le long du cours de cette riviere. Nous eûmes des peines incroyables à les conduire

conduire juſqu'à la grande Eau, parceque nous trouvions des endroits où ils demeuroient à ſec; enſorte que nous étions preſque obligez de les porter. Il nous mourut cette journée un homme dn flux de ſang, qui étoit fort commun parmi nous, tant à cauſe des jeûnes que nous faiſions, qu'à cauſe des mauvais alimens & de notre marche continuelle dans les eaux.

Le 5. nous repartîmes, & ſur le ſoir nous trouvâmes la riviere plus profonde; mais ſi remplie & ſi embarraſſée d'arbres que le débordement y avoit apportez, qu'à toute heure nos Canots étoient en danger de ſe perdre. Il nous mourut cette journée deux hommes. Le 6. nous arrivâmes à la grande Eau, où la riviere eſt plus large & plus profonde; nous paſsâmes la journée ſur ſes bords à ſécher nos ſacs, qui étoient tous trempez d'une grande pluye qui étoit tombée la journée précédente. Ce jour-là même il nous mourut encore un homme.

Depuis le 6. juſqu'au 11. nous fîmes tous nous efforts avec nos avirons pour arriver au plûtôt à l'embouchure de cette riviere, d'où nous avions eu avis par un Indien, qui étoit venu dans une navette à notre rencontre, que les Flibuſ-

tiers

tiers François & Anglois avoient envoyé mettre à terre dans la baie de Boca-del-chica, de la farine pour notre rafraîchissement, lorsque nous y serions descendus ; car ils jugeoient bien par eux-mêmes qui y avoient passé, de la nécessité de vivres où nous pourrions être, & en effet nous en avions si peu, que nous étions réduits à une poignée de Mahis crud par jour pour chacun.

Le même jour 11. nous reçûmes des nouvelles bien différentes par d'autres Indiens, qui avertirent nos Guides que mille Espagnols informez de notre descente, montoient le long de la riviere par terre, dans le dessein de nous dresser une embuscade. Sur cela nous résolûmes de ne partir que la nuit & sans bruit, afin de les éviter, ce qui nous réüssit ; mais nous tombâmes dans un autre embarras. Comme nous ne connoissions pas le pays, & que nous ignorions aussi-bien que nos Guides, jusqu'à quelle hauteur montoit le flux & le reflux de la mer dans cette riviere, il nous surprit comme il s'en retournoit, & entraîna fort loin nos Canots & nous ; ensorte qu'il y en eut un qui tourna à la rencontre d'un gros arbre qui étoit tombé dans la riviere, & sur lequel la rapidi-

té du courant l'avoit jetté : Mais heureusement personne ne se noya, on en fut quitte pour des armes & quelques munitions qui furent perduës ; ce qui ne laissa pas de nous donner du chagrin, car c'étoit toujours une partie de nos gens désarmez dans un pays où nous pressentions que nous en aurions grand besoin. Mais pour nous délivrer de cette inquiétude, Dieu disposa de quelques-uns d'entre nous, qui laisserent leurs armes à ceux qui avoient perdus les leurs.

Après que nous fûmes sortis de ces dangers, nos Guides nous avertirent de nager doucement, de crainte de nous faire entendre des Indiens Espagnols qui sont nos ennemis, & qui nous attendoient pour nous attaquer, quelques lieues en-deçà de l'embouchure de la riviere, en un lieu nommé Lestocada. Nous suivîmes leur conseil, & lorsque nous fûmes vis-à-vis de ce lieu où la riviere est fort large, ils disposerent nos Canots de telle sorte, qu'à la faveur de la nuit il en paroissoit beaucoup moins qu'il n'y en avoit. Les Indiens Espagnols ayant entrevu quelque chose, demanderent ce que c'étoit ; à quoi nos Guides répondirent, que ce qu'ils appercevoient n'étoit

n'étoit que de petites Navettes à eux, dans leſquelles il y avoit des Indiens qui alloient faire du ſel à la mer du Sud; & moyennant cette défaite ils nous épargnerent la peine de nous battre avec des canailles.

Le 12 au matin, comme la marée montoit, & qu'elle étoit contraire, nous moüillâmes. Sur les dix heures nous appareillâmes, & vers le midy l'air s'obſcurcit tellement, qu'on avoit peine à diſtinguer un homme d'un bout du Canot à l'autre; ce qui fut ſuivi d'une ſi grande abondance de pluye, que nous étions à tous momens dans l'appréhenſion de couler bas, quoiqu'il y eût toujours deux hommes dans chaque Canot occupez à vuider l'eau; & pendant ce temps-là il nous mourut un homme.

Le même jour nous arrivâmes à minuit à l'embouchure de la riviere, & nous entrâmes dans la mer du Sud; nous fûmes droit à la baie de Boca-del-chica, pour y prendre les vivres qu'on nous y avoit laiſſés; mais nous avions déja rencontré un Canot du Capitaine Grogniet, qui nous attendoit avec deux Barques. Les Anglois nous les avoient envoyées exprès tant pour toüer nos Canots juſqu'au lieu où étoit la Flotte des Flibuſtiers, que

pour

pour nous apporter encore de nouvelles vivres.

Le 13 au matin nous portâmes nos malades à bord de deux Barques pour être plus à leur aise, & ensuite nous levâmes l'anchre pour aller tous ensemble à une Isle qui est à quatre lieuës de l'embouchure de la riviere, où nous nous rafraîchîmes pendant deux jours des vivres fraiches que les Anglois venoient de nous apporter; ce qui nous fut d'un grand soulagement.

Le 16. nous en partîmes pour aller trouver une Flotte Françoise & Angloise, dont le rendez-vous étoit à croiser, ou devant Panama, ou aux Isles des Rois qui ne sont pas loin de cette riviere.

Le 18. nous arrivâmes à ces Isles, qui sont trente lieuës à l'Est de Panama, & nous trouvâmes que la plus grande ressemble plûtôt à la terre ferme, qu'à une Isle, tant elle est spatieuse & montagneuse. Elle est habitée par des Negres Marrons ou fugitifs de l'Espagnol, lesquels s'y réfugient quand ils se sauvent de chez leurs Maîtres de Panama & des environs. Ce jour-là il nous mourut un homme.

Nous fîmes notre entrée en cette mer

dans

dans une saison très-incommode ; car vers cette hauteur il y a des années où il pleut tous les jours pendant six mois de suite, & nous tombâmes malheureusement justement dans cette circonstance.

Il semble que ç'eût été ici l'endroit, où avant que de passer au récit de nos avantures, il eût fallu donner une description ample & exacte de la mer du Sud, & de cette quatriéme Partie du monde qui est baignée : Mais comme mon dessein n'est que d'écrire ce que nous y avons fait, & que d'ailleurs ce pays est assez exactement détaillé sur les Cartes Géographiques, le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoye s'il veut s'en éclaircir.

Les Espagnols sont les seuls étrangers qui possedent ces pays depuis l'injuste usurpation qu'ils en ont faite sur les originaires, dont ils se rendirent maîtres par les tyrannies & les cruautez que tout le monde sçait. Ils ont de bonnes Villes sur le bord de cette mer, qui s'étendent depuis la hauteur des Isles Dom Fernandès, qui sont à l'entrée du débouquement de Magellan, ou pour mieux dire, depuis le Chili jusques vers le milieu d'un détroit qui est entre la terre

ferme & les Isles de Californies, que les Espagnols nomment Mar Bermejo, par où l'on croit qu'il pourroit y avoir communication entre les mer du Nord & du Sud, sans être obligez d'aller chercher le détroit d'Arien. Les principales de ces Villes, à commencer par le Sud, sont Arrica, Sagna, Nasca, Pisca, Pachacama, ou Cidade de Los Reïes, le port de Callao qui est son embarcadere, c'est-à-dire le lieu où moüillent les Navires du Roi d'Espagne qui composent la Flotte du Perou; Truxillo, Paita, Queaquille, la Barbacoa, qui est une mine ouverte d'où les Espagnols tirent beaucoup d'or; Panama, le Realeguo, Tecoantepeque, Acapulco, & plusieurs autres qui sont tant au bord de la mer que dans les terres.

Il y a dix ans que les Espagnols qui habitent tout ce Continent ne sçavoient ce que c'étoit que la guerre; ils vivoient dans une grande & profonde tranquillité, & les armes à feu n'étoient pas même en usage chez eux. Mais depuis que nous avons trouvé le moyen de les aller voir, ils en ont fait venir chez les Anglois de la Jamaïque, & cependant quoiqu'ils en ayent à présent un grand nombre, ils n'en sont pas beaucoup

plus

plus aguerris, comme on verra par la ſuite de ce diſcours. Ils ont néanmoins pour ennemis certains Indiens blancs qui habitent une partie du Chili; ce ſont des gens d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe. Ils leur font toûjours la guerre, & quand ils en prennent quelques-uns, ils leur lévent l'eſtomach comme on leve le plaſtron d'une tortuë, & ils leur arrachent le cœur.

Le 22. qui étoit le jour de Pâques, la Flotte de ceux qui nous avoient précédé en cette mer, arriva aux Iſles des Rois, où nous étions. Elle étoit composée de huit voiles carrées, qui avec les deux Barques qui étoient venuës nous attendre à notre arrivée, faiſoient en tout la quantité de dix Vaiſſeaux, dont je vais faire la deſcription.

Le premier qui ſervoit d'Amiral, étoit une Frégate de trente-ſix pieces de canon, commandée par un Capitaine nommé David.

Le ſecond ſervant de Vice-Amiral, étoit une petite Frégate de ſeize pieces de canon, commandée par un autre Capitaine, nommé Suams.

Les troiſiéme & quatriéme étoient deux Bâtimens commandez par Touſlé.

Le cinquiéme étoit un Navire qui

auroit

auroit pû porter trente pieces de canon ; mais qui n'en avoit point : il étoit commandé par le Capitaine Grogniet.

Le ſixiéme étoit un petit Bâtiment commandé par Brandy.

Le ſeptiéme étoit un Brûlot commandé par Samely.

Le huitiéme étoit une Barque longue, commandée par un Quartier-Maître avec un détachement de la Flòtte.

Enfin les neuviéme & dixiéme étoient les deux Barques qui étoient venuës au-devant de nous, dont l'une étoit commandée par Pitre-Henry, & l'autre par un Quartier-Maître.

De tous ces Commandans il n'y avoit que le Capitaine Grogniet qui fût François ; tous les autres étoient de la Nation Angloiſe, excepté David qui étoit Flamand. Quant aux équipages, ils ſe trouverent monter à environ onze cens hommes, lorſqu'ils nous eurent partagez dans leurs bords.

Reſte maintenant à dire de quelle ſorte tous ces Bâtimens étoient tombez entre leurs mains, par quelles voyes, & en quels temps ils étoient arrivez en cette mer ; & voici ce que j'en ai appris de tous ceux de cette Flotte.

Les Maîtres de notre Amiral étoient des

des Anglois, qui en l'année 1682. enleverent par ſurpriſe de la côte de Saint Domingue une Barque longue appartenant à un Capitaine François nommé Triſtan, tandis qu'il étoit à terre avec partie des François de ſon équipage, attendant le vent propre à faire voile pour aller tous enſemble en guerre contre les Eſpagnols, ſous la commiſſion de Monſieur de Poüançay, qui étoit Gouverneur de cette Iſle en ce temps-là. Ces Anglois ſe voyans les plus forts, chaſſerent ce qui reſtoit de Françrois dans cette Barque, avec laquelle ils paſſerent à l'Iſle de la Tortille, où il va tous les ans quantité de Vaiſſeaux pour y ramaſſer du ſel. Ils y prirent un Navire Hollandois, dans lequel ils s'embarquerent tous, & allerent enſuite à la côte de Guinée, où ils firent encore pluſieurs priſes, de toutes leſquelles ils ne conſerverent que ce Bâtiment Hollandois, qui ſervit depuis d'Amiral, & qu'ils montoient encore quand nous quittâmes la mer du Sud. On croyoit que ce Vaiſſeau étoit de la Ville de Hambourg. Ces Anglois ſe rendirent Forbans ſous la conduite d'un Capitaine de leur Nation, & ſe pervertirent tellement par un nombre infini d'ac-
tions

tions odieuſes, qu'ils exerçoient non ſeulement ſur les Etrangers, mais même ſur ceux de leur Nation, quand ils en rencontroient ; que pour éviter la chaſſe qu'on leur auroit infailliblement donnée, ils paſſerent de la mer du Nort à celle du Sud, où ils entrerent par le détroit de Magellan.

Ils y furent environ huit mois en compagnie d'une petite Frégate de vingt-huit pieces de canon, qu'ils y rencontrerent peu de temps après y être arrivez, & qui avoit pour équipage des François, des Flamands, & des Anglois. Mais leur bonne intelligence avec le Forban ne fut pas de longue durée ; parce qu'ayant eu quelque démêlé avec lui, il arriva qu'un matin en ſe ſouhaitant le bon jour à la maniére Angloiſe, que tout l'équipage ſe leve ſur le pont, la petite Frégate qui alloit incomparablement mieux que le Forban, l'approcha, & ayant paſſé tous ſes canons d'un bord, lui envoya ſa volée, accompagnée d'une décharge de menuës armes, & enſuite retint le vent. Les gens du Forban y perdirent leur Capitaine & vingt de leurs hommes, & depuis ce temps-là la Frégate ne parut plus. Ils élurent en ſa place un

un autre Capitaine, qui fut David.

La petite Frégate de 16. pieces de canon étoit arrivée en cette mer quelque temps après la précédente, & par le même détroit de Magellan. Un des Ingénieurs qui étoit dedans, me dit qu'elle appartenoit au Duc d'York, & que ſous prétexte de venir traiter avec les Eſpagnols, elle n'étoit envoyée que pour prendre le plan & la ſituation des Villes & des Ports de cette mer. Le Capitaine David qui la rencontra, avoit fait venir à ſon bord le Capitaine Suams qui la commandoit, & le menaça de l'enlever, s'il ne vouloit faire la guerre comme lui, & avec lui; de maniere qu'étant le plus foible, il aima mieux céder au Forban que d'en être pris. Ils firent enſemble quantité de priſes qu'ils brûlerent après en avoir enlevé ce qui leur convenoit.

Environ un an après, le Capitaine Troſlé arriva avec cent quinze Anglois; mais qui avoient paſſé par terre. Ceux-ci en arrivant en cette mer, avoient fait aux Iſles des Rois, la priſe des deux Bâtimens chargez de vivres & de rafraîchiſſemens, dont j'ai parlé, & qui venoient du Perou.

Un mois après, les Capitaines Gro-

gniet & l'Escuyer arriverent aussi par terre avec deux cens soixante & dix hommes, qui ayant appris que la Flotte Angloise étoit devant Panama, allerent terrir la nuit à Tavoga, (Isle qui en est à deux lieuës) d'où ils apperçurent un Navire en feu, & à la pointe du jour ils virent les Anglois sous voiles. Ils allerent à leurs bords, où ils apprirent, que David ayant pris le Navire la Sainte Rose chargé de farine & de vin, qui venoit de Truxello, & alloit entrer dans Panama, le Président lui avoit envoyé demander à le racheter, & lui avoit donné rendez-vous pour cet effet aux Isles de Pericos, qui sont à une lieue du Port: Mais au-lieu de lui envoyer l'argent, dont ils étoient convenus pour le rachapt de ce Vaisseau, il lui avoit envoyé un Brûlot, qui se consomma lui-même par le peu d'hardiesse & d'habileté de celui qui le commandoit; ce qui fut cause que David donna ce Vaisseau la Sainte Rose au Capitaine Grogniet, & à l'équipage de l'Escuyer, qui avoit déja perdu son Capitaine.

Quant aux cinq autres Bâtimens que commandoient Brandy, Samely, Pitre-Henry, & les deux Quartiers-Maîtres, ils

ils avoient été pris aussi en cette mer sur les Espagnols par les deux premieres Frégates, qui les avoient conservez pour ceux qui viendroient par terre. Mais de tous ces Vaisseaux il n'y avoit que les deux premiers qui portassent du canon, les huit autres n'en avoient pas une piece ; c'étoit des Navires Marchands, qui ne s'en servoient point sur cette mer du Sud, où depuis long-temps il n'y avoit qu'eux qui navigeassent. Voilà ce qui s'étoit passé avant que nous eussions joint cette Flotte, & voici ce qui se passa depuis notre jonction.

Le vingt-cinquiéme du même mois d'Avril, nous prîmes l'avis de la Flotte du Perou, qui étoit pourlors moüillée au Port du Callao. Cet avis portoit à Panama les paquets de Madrid, & les lettres du Vice-Roi de Lima, qui marquoient de combien de Navires de guerre, Brûlots & Marchands, leur Flotte étoit composée, & en quel temps à-peu-près elle pourroit arriver à Panama. Le vingt-six nous interrogeâmes le Capitaine de l'avis, lequel ne voulut rien avoüer au-delà de ce que je viens de dire, sinon que lorsqu'il s'étoit vû prêt d'être abordé, il avoit jetté à la mer les paquets du Roi d'Espagne, & une cas-

ſette de Pierreries. Le vingt-ſeptiéme nous fîmes les mêmes queſtions au Pilote, qui à l'exemple de ſon Commandant ne voulut rien découvrir ; parcequ'ils avoient tous deux juré ſur l'Evangile de perdre plûtôt la vie que de déclarer quelque choſe de leur ſecret, ou de laiſſer tomber les paquets de Madrid entre les mains des Flibuſtiers. Le 28. il nous mourut quatre hommes.

Le ſoir du même jour nous partîmes avec vingt-deux Canots de guerre armez de cinq cens hommes, pour aller prendre la Seppa, qui eſt une petite Ville à ſept lieues au vent de Panama. Le vingt-neuf ſur les dix heures du matin nous apperçûmes deux voiles, qui portoient ſur nous. Après les avoir approchées, nous reconnûmes que c'étoient deux Pirogues armées de Grecs, qui ſont des gens ramaſſez de diverſes nations, dont les Eſpagnols qui leur ont impoſé ce nom, ſe ſervent dans leurs guerres, & qu'ils avoient depuis peu fait paſſer de la mer du Nort en celle-ci, pour s'en ſervir contre nous, parcequ'ils les eſtiment meilleurs ſoldats qu'eux-mêmes. Nous détachâmes auſſi-tôt deux de nos Canots les meilleurs voiliers, armez de vingt hommes

chacun,

chacun. Ces Grecs, qui nous connurent d'abord pour ce que nous étions, c'est-à-dire, pour des Flibustiers, ne se firent pas prier de se sauver sur une de ces Isles, dont la baie de Panama est semée. En y abordant ils perdirent une de leurs Pirogues, qui s'y brisa, & nous abandonnerent l'autre; ensuite ils gagnerent une éminence avec leurs armes, & ce qu'ils purent sauver de munitions; & se battirent contre nous très-vigoureusement sous un pavillon sans quartier. Et comme le lieu, où nous nous débarquâmes, étoit commandé de cette éminence par leurs armes, & qu'il étoit trop escarpé pour y monter du côté où nous étions; nous fûmes contraints de faire un grand circuit pour les prendre par un autre endroit, où nous trouvâmes le terrain plus avantageux. Enfin après un combat d'une bonne heure, nous les forçâmes à se sauver dans les bois, nous en fîmes deux prisonniers, nous gagnâmes leur pavillon, & nous en trouvâmes vingt-cinq à trente étendus sur la place.

Ces deux prisonniers nous apprirent, que ceux qui s'étoient sauvez ne pouvoient être que cent au plus, que nous les aurions facilement si nous voulions,

y en ayant quantité de bleſſez. Ils nous apprirent auſſi, qu'on étoit informé à Panama du renfort qui étoit venu de la mer du Nort joindre la Flotte des Flibuſtiers ; que ſur cela le Préſident de Panama avoit envoyé un avis à Lima, pour engager le Vice-Roi à retenir les Vaiſſeaux Marchands dans les Ports juſqu'à nouvel ordre, & d'envoyer au plûtôt la Flotte de guerre pour combattre la nôtre, & nous chaſſer de cette mer. On ſe défit de ces deux priſonniers pour avoir mis pavillon ſans quartier, étant trois fois plus de monde que nous.

Après cette action nous rejoignîmes nos Canots & nous continuâmes notre deſſein ſur la Seppa ; mais comme avant que d'y arriver il faut monter près de deux lieues dans une très-belle & très-large riviere, qui porte le même nom, & qui eſt toûjours bordée de vigies, nous ne pûmes manquer d'être bientôt découverts, & de trouver toute la Ville en allarme & en défenſe ; cependant nous donnâmes dedans tête baiſſée, & nous la prîmes ſans perdre plus d'un homme : mais n'y ayant trouvé que très-peu de choſe, parcequ'ils avoient tout ſauvé, nous retournâmes à nos Canots.

Comme

Comme je ferai obligé de parler plusieurs fois de vigier & de vigies, il est à propos que je fasse entendre que vigier est proprement faire sentinelle sur mer ou sur terre, & que ceux qui la font sont nommez vigies. Les Espagnols en entretiennent un grand nombre; car toutes les Villes, Bourgs, Villages, & même les maisons seules ont des gens gagez qu'ils envoyent sur les lieux les plus éminens des environs, & sur le bord des rivieres, où ils tiennent leurs chevaux jour & nuit tous prêts; de maniere que quand ils découvrent l'ennemi, ils courent en avertir les Espagnols, lesquels se préparent non pas à se battre, mais à sauver leur butin.

Le 1. May nous allâmes rejoindre nos Bâtimens, qui nous attendoient à une Isle très-jolie, que l'on appelle Sipilla, distante d'une lieue de l'embouchure de la riviere de la Seppa. Cette Isle est accompagnée d'une quantité d'autres, qui remplissent de sorte le Canal qui fait l'acul ou baie de Panama, qu'elles forment comme une longue barre qui partage le Canal en deux autres Canaux, l'un à l'Est & l'autre à l'Ouest. Les douceurs que nous trou-

vâmes en ces lieux, méritent bien que je m'en ſouvienne, & que j'en faſſe ici une petite deſcription.

Toutes ces Iſles ſont ſi agréables & ſi belles, qu'on les nomme communément les jardins de Panama. En effet, les particuliers de cette Ville à qui elles appartiennent, y ont chacun leurs maiſons de plaiſance avec des vergers délicieux, arroſez de quantité de ſources d'eau vive, ornez & embellis d'une confuſion prodigieuſe de fleurs & de berceaux de jaſmin à perte de vûë, & remplis d'un nombre preſqu'infini de toute ſorte de fruits du païs, parmi leſquels j'en remarquai particuliérement quatre eſpeces différentes, qui ſont la Sapota, la Sapotilla, l'Avocata & Las-Cayemites.

La Sapota eſt un fruit fait à-peu-près comme nos poires. Il eſt de différente groſſeur, la peau en eſt griſe, & renferme dans ſon centre deux noyaux en ovale, polis & liſſez, qui ſont dans les plus plantureux de ces fruits un peu plus gros chacun qu'une de nos noix ordinaires. Quand ce fruit eſt mûr, il eſt fort mol, & la peau en étant ôtée, on découvre une chair d'un très-beau rouge, fort ſucrée, & d'un goût raviſſant.

La

La Sapotilla a la même forme que la précédente ; mais elle ne paſſe guéres la groſſeur d'une poire de Rouſſelet, elle eſt ſous la peau de couleur blanche, & d'une bonté admirable.

L'Avocata a la figure de nos coings, excepté que la peau en eſt plus verte : il faut que ce fruit ſoit parfaitement mûr, & tout à fait mol, pour être bon ; c'eſt alors qu'on le trouve ſous la peau d'une blancheur de neige ; les Eſpagnols le mangent avec une cuilliere comme de la crême, & en effet il en a le goût.

Le dernier de ces fruits eſt ſemblable aux groſſes prunes de damas violet, & eſt extrêmement ſavoureux.

Outre ceux-ci, & un grand nombre d'autres dont ce pays eſt particuliérement favoriſé, il en porte encore une grande quantité qui ſont communs à toute l'Amerique, comme les prunes de Monbain, les prunes de Sirvellas, les abricots du pays, les grenades, les goyaves, les papayes, les momins, les junipas, les pommes d'Acajou, les cocos, les combaris, les cachimens, les cacaos, les bananes, les ananas, les figues du pays & de Provence, les melons d'eau, les melons d'Eſpagne & de France, & toutes ſortes d'oranges, ci-

trons & limons, dont je ne fais point la deſcription non-plus que des arbres qui les portent. Ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité ſur ce ſujet, peuvent lire l'Hiſtoire des Antilles que Mr. de Rochefort a écrite en 1668. Il en avoit une parfaite connoiſſance, & il en parle fort ſavamment. Tous ces riches préſens de fruits & d'eau claire, que la nature nous offroit dans ces Iſles, nous étoient d'un merveilleux ſecours, après les fatigues que nous venions d'eſſuyer en traverſant la terre ferme, ſans compter une abondante moiſſon de mahis & de ris, dont nous trouvâmes la terre de ces Iſles couverte, & que les Eſpagnols n'avoient pas je croi en intention de ſemer pour nous. Mais ces mêmes Iſles où nous avions rencontré tanr de douceurs, nous causerent auſſi dans la ſuite le chagrin que je dirai un peu plus bas.

Le 8. May au matin nous mîmes à la voile, & nous paſsâmes devant l'ancienne & la nouvelle Ville de Panama. L'ancienne eſt celle qui fut priſe par le Général Morgan Anglois en 1670. les Egliſes & les maiſons nous en parurent très-belles, autant que nous en pûmes juger d'une lieue loin. Il n'y a que la

nouvelle

nouvelle qui soit fortifiée, étant entourée d'une belle enceinte de muraille, & de plusieurs autres fortifications ; mais cela n'est observé que du côté de la mer. Cette Ville a une grande incommodité; comme elle est située dans le fonds d'une baie, & que la mer se retire fort loin en ce pays, les grands Vaisseaux y demeureroient à sec, s'ils vouloient y moüiller plus près que d'une lieue ; nous en approchâmes le plus que nous pûmes avec nos pavillons & flâmes dehors, & de là nous allâmes prendre fonds à Tavoga, qui nous paroissoit une petite Isle enchantée, tant ses maisons & ses jardins, étoient agréables & enjolivez.

Le 9. nous épalmâmes tous nos Navires, & ce jour-là il nous mourut un homme. Le 10. nous envoyâmes croiser notre Barque longue, pour être avertis lorsqu'elle appercevroit la Flotte Espagnole. Le 13. nous fîmes choix des Bâtimens qui devoient l'attaquer. Les Capitaines David & Grogniet devoient aborder l'Amiral Espagnol ; les Capitaines Suams & Toussé, le Vice-Amiral; le Capitaine Pitre-Henry, & une des prises à Toussé, la Patache ; notre Brûlot devoit se tenir sous la han-

che de notre Admiral ; nos autres Bâtimens devoient attaquer le reste de la Flotte selon leurs forces, & nos Pirogues armées devoient défendre l'abordage des Brûlots ennemis.

Cette journée on tira grande quantité de coups de canon à Panama, dont nous ne pûmes deviner la cause. Le 14. nous mîmes à terre sur cette Isle de Tavoga quarante prisonniers qui nous embarassoient dans nos Navires, & ensuite nous levâmes l'anchre pour aller vigier la Flotte au Cap Pin. Mais cette garde étoit fort à contre-temps, puisque la Flotte qui avoit voulu nous dispenser de cette peine & de celle de l'attaquer, s'étoit déja renduë à Panama sans que nous l'eussions apperçuë, étant entrée par l'un des deux Canaux dont j'ai parlé, sous le couvert de ces Isles délicieuses, qui la déroberent à nos yeux, tandis que nous croisions par l'autre Canal, où nous estimions qu'elle dût passer.

Comme nous ne sçavions encore rien de cette avanture, & que notre Barque longue qui nous vint rejoindre nous dit qu'elle n'avoit rien découvert, nous allâmes moüiller aux Isles des Rois, où l'on fit prêter le serment accoûtumé à

toute

toute la Flotte, de ne point ſe faire tort les uns aux autres de la valeur d'une piece de huit, au cas que Dieu nous rendît victorieux de celle des Eſpagnols. Le 17. il nous mourut un homme.

Le 19. nous levâmes l'anchre, & nous allâmes moüiller entre la grande terre & les Iſles, dans le Canal de l'Eſt, où nous croyïons que la Flotte attenduë devoit paſſer. Le 28. il nous mourut encore un homme. Le 29. nous appareillâmes & fîmes route pour le Cap Pin. Le 31. nous chaſsâmes deux voiles que nous perdîmes la nuit, & qui nous ramenerent en les pourſuivant, aux petites Iſles de Panama, où nous prîmes fonds le 1. Juin, & le même jour nous prîmes deux Grecs ſur l'Iſle, où nous les avions battus en allant prendre la Seppa. Le 4. nous envoyâmes deux Canots à l'Iſle de Sapilla, pour tâcher à faire quelques priſonniers qui nous appriſſent des nouvelles. Ils y prirent une Barque chargée de planches que les Eſpagnols alloient porter à Panama, pour y faire deux Pirogues à la place de celles que nous leur avions priſes. Ceux qui les conduiſoient nous apprirent que leur Flotte étoit entrée le 12. May à Panama; que le 13. ils avoient tiré quantité

tité de coups de canon en ſigne de réjoüiſſance, & que ſi-tôt qu'ils ſe ſeroient rafraîchis, épalmez & pris du monde, elle devoit ſortir pour nous venir combattre, & en effet ils n'y manquerent pas.

Le 7. vers midi le Capitaine Grognier, qui étoit moüillé plus au large de l'Iſle que nous, nous fit ſignal qu'il voyoit la Flotte Eſpagnole compoſée de ſept voiles; ce qu'il nous marqua en iſſant & amenant ſept fois ſon pavillon. Nous appareillâmes auſſi-tôt, & en doublant la pointe de l'Iſle, où nous étions moüillez, nous apperçûmes ſept gros Navires qui venoient largue ſur nous avec pavillon ſans quartier en poupe, & Royaliſte à leurs mâts. Alors nos équipages ſentirent renaître dans leurs cœurs l'eſpérance qu'ils avoient perduë, quand ils aprirent que la Flotte étoit entrée dans Panama; & l'envie qu'ils avoient de profiter des richeſſes qu'elle portoit, les anima tellement, que la plûpart jetterent leurs chapeaux à la mer, croyans déja tenir ceux des Eſpagnols. Nous pavoyſâmes nos Navires, enſuite nous diſputâmes le vent qui étoit pourlors rangé à l'Oueſt. Sur les trois heures après midi nous le leur gagnâmes à l'exception du Capitaine Grognier,

gniet, qui pour avoir attendu ſon Canot qui venoit de terre, & fait deux chapelles, ne put le gagner comme nous. Notre Amiral ſe voyant au vent du Vice-Amiral Eſpagnol, qui étoit éloigné de ſon Amiral, nous fit ſignal de le ſuivre pour aller l'aborder, & pour cet effet nous allongeâmes nos ſivadieres; mais notre Vice-Amiral amena ſon pavillon, pour marquer qu'il vouloit remettre la partie au lendemain, eſpérant que Grogniet gagneroit auſſi le vent pendant la nuit. Vers le Soleil couchant le Vice-Amiral Eſpagnol, qui étoit ſous le vent à nous, nous ſalua de ſept coups de canon ſans boulet; auquel ſalut notre Amiral répondit de toute ſa volée à balle. La nuit étant venuë les Eſpagnols moüillerent, connoiſſant mieux que nous les courans qui régnent entre ces Iſles, & envoyerent un petit Navire avec un Fanal, prendre fonds deux lieues ſous le vent à nous, pour nous amuſer & nous faire prendre de fauſſes meſures; & en effet nous louvoyâmes bord ſur bord toute la nuit, pour être le lendemain matin au vent du Fanal que nous croyions être la Flotte entiere.

Le 8. à la pointe du jour nous re-

connûmes

connûmes notre erreur, & nous fûmes tout étonnez de nous trouver ſous le vent de la Flotte ennemie, à l'exception des Vaiſſeaux des Capitaines Grogniet, Touſlé & ſa priſe, qui étoient au vent; mais malheureuſement c'étoient, comme j'ai remarqué, des Navires ſans canon. La Flotte Eſpagnole étant encore moüillée à une heure de Soleil, nous fîmes tous nos efforts pour regagner le vent; mais leur Vice-Amiral, dont l'anchre étoit à pic, & qui n'avoit ſes voiles ferlées qu'avec des amarres légeres, les éventa tout d'un coup, & ayant le vent arriere, fut à l'inſtant ſur notre Amiral. Notre Vice-Amiral força de voiles pour venir à ſon ſecours, parceque la volée de l'Eſpagnol l'avoit déja fort incommodé. Ce renfort obligea le Vaiſſeau ennemi à retenir le vent, que nous efforçâmes encore inutilement toute la journée de vouloir gagner; cependant les Eſpagnols ſous le canon deſquels nous nous trouvâmes, nous maltraitoient beaucoup; ce qui obligea notre Amiral & notre Vice-Amiral de s'amarrer enſemble, & de ſe réſoudre à périr plûtôt en ſe battant courageuſement, que de laiſſer prendre aucun Bâtiment de leur Flotte, quoiqu'ils euſ-
ſent

ſent pû ſe ſauver tous deux s'ils l'euſſent voulu, puiſqu'ils alloient incomparablement mieux que les Eſpagnols.

Sur l'après-midi le Capitaine Touſlé, qui étoit au vent de la Flotte ennemie, envoya ſa Pirogue à bord de notre Amiral pour recevoir ſes ordres; celui qui la gouvernoit eut les jambes emportées d'un boulet de canon. Vers les deux heures après midi les Eſpagnols détacherent un Navire de vingt-huit pieces de canon, pour empêcher le Capitaine Grogniet de nous rejoindre, étant connu par quelques Eſpagnols, qui avoient été nos priſonniers, pour le plus fort en menuës armes qui fût en notre Flotte, & qu'ils redoutoient d'autant plus, qu'ils ſçavoient que l'équipage de ſon Vaiſſeau n'étoit composé que de François. Enfin nous voyant à la veille d'être ruïnez à coups de canon (car pour l'abordage, l'Eſpagol n'en veut point,) nous virâmes de bord à la faveur du vent d'un grain, pour aller aborder le Vice-Amiral Eſpagnol, qui étoit celui qui alloit le mieux, & qui nous talonoit de plus près. Mais nous n'eûmes pas ſitôt amarré, que le vent rechangea. Ce qui nous fit grand tort, car nous étions arrivez ſur ce Vaiſſeau ennemi, qui ne s'étant

s'étant point ſenti du vent qui nous avoit fait changer de bord, avoit toûjours porté ſur nous; de maniére que quand nous eûmes reviré cette ſeconde fois, il étoit ſi proche de nous, qu'il fut contraint de carguer le point de ſa grand'voile, de crainte de donner de ſon mâts de Beaupré dans notre Arcaſſe. Cela nous força de larguer nos Canots, qui étoient à notre Touë pour mieux aller, & nous réſiſtâmes en cet état juſques à la nuit.

Le Navire de Pitre-Henry, dans lequel j'étois, ayant reçu plus de cent vingt coups de canon, fut contraint de faire vent arriére. Notre Amiral & notre Vice-Amiral s'en étant apperçus, mirent le vent dans leurs Perroquets, qui avoient toûjours été braſſez au vent pendant le combat, pour nous attendre, parce que nous allions très-mal. Les ennemis voyant notre manœuvre, détacherent & envoyerent après nous leur plus petit Navire : mais comme nous revirâmes ſur lui, il nous envoya dix-huit coups de canon, & rejoignit ſa Flotte.

Durant le combat notre Barque longue ayant été fort maltraitée, ſon équipage fut obligé de l'abandonner, &

n'ayant

n'ayant pas eu le temps de la couler à fonds, il jetta à la mer quelques pieces de canon que notre Amiral y avoit mis, & ensuite se sauva à bord d'un de nos Bâtimens. Les prisonniers Espagnols qu'on avoit laissez dedans, se voyans libres, allerent se rendre au Vice-Amiral Espagnol; mais ce Navire qui prit cette Barque pour notre Brûlot, la coula bas à coups de canon sans vouloir la laisser approcher, ne pensant pas que ce fussent des gens de leur nation.

Le 9. nous ne vîmes ni notre Flotte, ni celle des Espagnols; ce qui nous obligea de faire route pour gagner l'Isle St. Jean de Cueblo, qui est à quatrevingt lieues à l'Ouest de Panama, & nous y arrivâmes le quatorze favorisez d'une Brise d'Est. Nous allâmes aussi-tôt nous échoüer, & il étoit grand temps, ayant toûjours eu depuis le combat cinq pieds d'eau dans notre fonds de calle. Nous travaillâmes à nous raccommoder pour remonter ensuite devant Panama, afin d'y apprendre ce qu'étoit devenuë notre Flotte, dont nous étions fort en peine, lorsque le 26. elle nous en tira, en venant moüiller au lieu où nous étions. Nos gens nous apprirent qu'ils ne s'étoient plus battus depuis que nous les avions

avions quittez : Que le 9. au ſoir la Flotte Eſpagnole avoit moüillé à une portée de canon de la nôtre, & qu'ayant appareillé le 10. les uns & les autres, les Eſpagnols avoient fait voile pour rentrer dans le Port de Panama : Que le Capitaine David avoit été fort incommodé du canon des Eſpagnols, ſurtout de deux coups qui lui emporterent la moitié de ſon gouvernail ; mais qu'il n'avoit eu que ſix hommes bleſſez dans ſon Navire, & un ſeul tué : Que le Capitaine Suams n'avoit pas été moins maltraité ; que preſque toute ſon Arcaſſe étoit raſée ; qu'il avoit eu quantité de coups de canon à l'eau ; que ſon Contre-Maître avoit eu la tête emportée d'un boulet ; qu'il n'avoit eu que trois bleſſez ; qu'enfin les autres petits Bâtimens n'avoient perdu perſonne, & qu'ils avoient fort peu de bleſſez. Surquoi je puis dire avec vérité & ſans exagération, que c'eſt uue choſe ſurprenante, & qui tient du miracle, qu'étant ſi peu de monde, & montant d'auſſi chétifs Vaiſſeaux qu'étoient les nôtres, nous ayïons pû eſſuyer le feu, réſiſter & combattre contre une Flotte auſſi conſidérable, en comparaiſon de la nôtre, pourvuë d'auſſi bons Vaiſſeaux, & montez

tez d'autant d'hommes qu'étoit celle des Espagnols, dont l'Amiral étoit un Navire de soixante & dix canons; mais qui n'en avoit que cinquante-six de montez, parcequ'il étoit trop vieux. Le Vice-Amiral n'en avoit que quarante, quoiqu'il fût percé pour soixante. C'étoit un fort beau Navire & bon voilier; mais vieux aussi. La Patache qui étoit de quarante, n'en avoit que vingt-huit. La Conserve en avoit dix-huit, & étoit percée pour quarante comme la Patache; les trois autres étoient presque aussi gros, & étoient armez en Brûlots: ils leur faisoient porter du canon, afin que ne les prenant pas pour ce qu'ils étoient, ils pussent nous approcher & nous surprendre avec plus de facilité, que si nous nous en étions défiez.

Si nous eussions joint cette Flotte, comme nous l'avions esperé, avant qu'elle se fût fortifiée à Panama, ou que nous eussions seulement eu le vent à elle quand nous en fûmes attaquez, je ne doute pas que les choses n'eussent pris une autre face, & que nous n'eussions pris quelques-uns de leurs Vaisseaux pour nous en retourner par le Détroit, avec assez de richesses pour nous mettre à notre aise: ce qui nous auroit

délivré tout d'un coup d'une ſuite continuelle de peines & de fatigues que nous ſouffrîmes encore pendant plus de trois ans, dans ces lieux, & dans notre retour par terre à la mer du Nord; mais la divine Providence en avoit ordonné autrement.

Le 29. nous partîmes de cette Iſle Saint Juan au nombre de trois cens hommes dans cinq Canots, pour aller ſurprendre le Pueblo Nuevo, Bourg qui en eſt diſtant de dix lieues, & tâcher en même temps d'avoir des vivres dont nous commencions à manquer. Le 31. ayant mis à terre nous prîmes une vigie; mais un autre ſe ſauva, ce qui fut cauſe que nous fûmes découverts. Pour arriver à ce Bourg il faut monter deux lieues dans une fort belle riviere, & profiter des marées quand elles montent. Avant que d'y aborder on trouve un retranchement pour ſa ſureté; mais mal gardé. Le Bourg n'eſt pas des mieux ſituez, quoiqu'aſſis ſur le bord de la riviere, étant tout environné de marécages; nous n'y trouvâmes ni hommes, ni vivres, & nous en repartîmes le 3. Juillet. Le 4. comme nous revenions avec nos Canots joindre nos Navires, nous chaſsâmes une Barque

que

que nous prîmes ; elle étoit chargée de quelques ſoyeries, & le 5. nous arrivâmes à nos Bâtimens.

Dans la deſcente que nous fîmes à ce Bourg, nous eûmes un différend avec les Anglois, qui étant en bien plus grand nombre que nous, en vouloient tirer avantage, & ſe rendre maîtres de tout, juſques-là que peu de temps auparavant, Touſlé, un de leurs Capitaines, avoit prétendu démonter le Capitaine Grogniet, du Vaiſſeau que lui avoit donné David, & lui donner en échange le ſien, qui couloit bas. Mais comme il vit qu'il avoit affaire à des gens, quoi qu'inférieurs en nombre, qui n'auroient pas ſouffert ſi facilement ce troc, il fut obligé malgré lui de s'en déſiſter. Enfin comme ils continuoient à vouloir prendre ſur nous les mêmes airs de hauteur, nous les quittâmes au nombre de cent trente François, ſans y comprendre l'équipage du Capitaine Grogniet, qui étoit de deux cens autres ; & après avoir fait bande à part, nous dégradâmes ſur l'Iſle.

Une des principales raiſons qui faiſoit que nous ne ſimpatiſions pas enſemble, & que nous avions eu pluſieurs autres démêlez, c'étoient leurs impiétez contre

contre notre Religion, ne faiſant point ſcrupule, lorſqu'ils entroient dans les Egliſes, de couper à coups de ſabre les bras des Crucifix, & de leur tirer des coups de fuſil & de piſtolet, briſant & mutilant avec les mêmes armes, les images des Saints en dériſion du culte que nous autres François leur rendions; & c'étoit particuliérement de ces horribles déſordres que procédoit la haine que les Eſpagnols avoient conçuë indifféremment contre nous tous, comme nous l'apprîmes par pluſieurs de leurs lettres qui nous tomberent entre les mains, & que j'ai fait traduire en François, comme on le verra dans la ſuite.

Le 9. les Anglois leverent l'anchre, & allerent moüiller à cinq ou ſix lieues ſous le vent de l'endroit où nous étions pour y faire des Canots, afin de remplacer ceux qu'ils avoient perdus auſſi-bien que nous pendant le combat contre la Flotte. Nous allâmes auſſi chercher des arbres pour en conſtruire, & nous entrâmes pour cela dans les bois qui ſont en ces quartiers fort voiſins de la mer; nous choisîmes les plus gros, qui ſont ordinairement de Mapou & d'Acajou, & en même-temps les plus tendres & les plus aiſez à travailler.

Nous

nous en avons mis en œuvre de si puissans, qu'un seul tronc étant façonné & creusé, a porté jusques à quatrevingt hommes.

Comme nous étions à fabriquer les nôtres, une vigie que nous avions posée sur un arbre fort élevé, qui étoit sur le bord de la mer de notre Isle, tant pour découvrir si les Anglois qui nous sçavoient occupez aux travaux de nos Canots, ne viendroient point enlever notre Bâtiment, que pour voir s'il ne passeroit point quelque Navire Espagnol entre la Terre ferme & l'Isle, où nous étions; vint nous dire le 15. qu'il y avoit une voile au large, qui gouvernoit au Sud-Ouest-Quart-Ouest. Nous allâmes aussi-tôt après, & nous la joignîmes: c'étoit un petit Bâtiment commandé par le Capitaine Wil-Net Anglois, qui avoit quarante hommes de sa nation & onze François d'équipage, dont jusques-là nous n'avions eu aucune connoissance. Ils nous dirent qu'il y avoit néanmoins long-temps qu'ils étoient passez par terre en cette mer; que depuis peu ils avoient pris le Bâtiment qu'ils montoient, chargé de farine, dans le Port de Sansonnat en Terre ferme, qui est l'embarcadere de Guati-

mala trente lieues à l'Eſt de l'Iſle Saint Juan ; & qu'enſuite montant à la côte du Sud, ils avoient appris que le Vice-Roi de Lima avoit envoyé la Flotte Eſpagnole exprès pour chaſſer & battre des Flibuſtiers ; que ſur cela il avoit jugé qu'il y en avoit d'autres qu'eux en cette mer, & que ſur cette bonne nouvelle ils étoient venus nous chercher pour ſe trouver à la priſe de cette Flotte, qu'ils croyoient immanquable : Mais qu'ils avoient ſçu devant Panama, où ils eſpéroient nous rencontrer, que le combat s'étoit déja donné, & que nous étions allez à l'Iſle Saint Juan. Les autres Anglois, qui comme j'ai dit étoient moüillez à cinq ou ſix lieues ſous le vent à nous, avoient auſſi envoyé un Canot reconnoître cette Barque, & il arriva auſſi-tôt que le nôtre : Ce qui ne nous fit pas grand plaiſir ; car la Barque étant chargée de vivres, ces Anglois perſuaderent ſi bien les nouveaux arrivez, qu'ils les emmenerent moüiller avec eux, à l'exception des onze François qui les quitterent, & que nous emmenâmes avec nous.

Cette Iſle Saint Juan de Cuebo a environ douze lieues de circuit ; elle eſt établie Eſt & Oueſt, & Nord & Sud à

cinq lieues de la grande terre par le Canal le plus étroit. Elle eſt inhabitée, fort montagneuſe, remplie de bois, & arroſée de très-belles rivieres; elle n'eſt utile à l'Eſpagnol que pour des mâtures de vaiſſeaux de bois marie dont elle abonde. Quand nous reſtâmes ſur cette Iſle nous eſpérions y faire grand'chere, tant elle étoit peuplée de Cerfs, Benades, Singes, Agoutifs & Lezards, & les Anſes friſonnantes, de Tertuës; mais nous fûmes privez de ces commoditez par deux inconvéniens. 1°. Les Anglois en moins de quinze jours avoient détruit tant de Tortuës par le moyen de leurs Vareurs, pour les ſaler, qu'il n'en terriſſoit que très-peu. 2°. Après avoir été à la chaſſe pendant les premiers jours ſeulement, nous la défendîmes à qui que ce fût d'entre nous; parce qu'ayant à demeurer en ce lieu plus que nous n'avions projetté, il falloit conſerver notre poudre, de crainte que l'ayant uſée les Eſpagnols ne nous euſſent eu à trop bon marché; de maniére que nous fûmes un mois entier ſur cette Iſle à ne manger, à trois cens trente hommes, que deux Tortuës en deux fois vingt-quatre heures. Nous cherchions dans les bois des graines ſur les arbres pour nous ſuſtenter, &

quelques-uns en moururent, parceque nous n'en connoiſſions pas les propriétez.

Il y a ſur cette Iſle une ſorte de ſerpens ſi dangereux, que ſi lorſqu'on en eſt mordu on n'a pas ſur ſoi un certain fruit pour le mâcher, & en mettre auſſi-tôt le marc ſur la morſure, il eſt impoſſible de ſe garantir d'une prompte mort. Nous en fîmes la triſte expérience ſur deux hommes que nous perdîmes de cette maniére, & qui ſouffrirent en mourant de très-grandes douleurs, par l'activité & la violence du feu que ce venin leur avoit allumé dans le corps. L'arbre qui porte ce fruit croît ſur le lieu même, auſſi-bien qu'en d'autres endroits de ces pays-là; il eſt fort approchant de nos Amandiers pour ſa hauteur & pour ſes feüilles, le fruit eſt ſemblable aux châtaignes de mer; mais il eſt de couleur griſe, d'un goût un peu amer, & renferme dans ſa pulpe une amande blanchâtre. On mâche tout enſemble avant que de l'appliquer, & il n'a point d'autre nom que celui de graine à ſerpent.

Il s'y trouve auſſi beaucoup de Cayemans à deux & trois lieues avant dans laterre. C'eſt une eſpece de Crocodille,

&

& ceux-ci ſe tiennent indifféremment dans la mer, dans les rivieres & ſur la terre ; ils ſont tellement carnaciers, que nous avons eu de nos gens qui en ont été dévorez.

Le 27. les Anglois, qui nous avoient quittez, nous envoyerent un Quartier-Maître pour nous demander ſi nous voulions nous aſſocier de nouveau avec eux, ſe croyant trop foibles pour aller prendre la Ville de Léon, ſur laquelle ils avoient formé une entrepriſe. Nous reconnûmes en cette occaſion, que l'extrême miſere eſt une choſe ſi affreuſe, qu'il eſt preſque impoſſible que trouvant l'occaſion d'en ſortir on la laiſſe échapper, quelque répugnance que la raiſon y trouve. Nous avions abandonné les Anglois dont les impiétez nous faiſoient horreur, & nous conſentons à leur accorder la propoſition qu'ils nous font de nous rejoindre à eux. Ils avoient toutes les vivres de leur côté, & c'étoit un charmant attrait pour des gens qui mouroient de faim. Nous leur demandâmes d'abord dequoi manger, & comme nous n'avions qu'un Bâtiment qui ne nous pouvoit pas contenir tous, nous leur proposâmes de nous en donner encore un ; parceque nous ne voulions

plus nous diſperſer dans leurs bords, comme ci-devant ; à quoi ils ne voulurent pas conſentir. Cependant comme nous étions fermes à ne nous pas relâcher là-deſſus, la faim força treize de nos gens à nous abandonner pour aller joindre ces Anglois, ne pouvant s'accoûtumer à obſerver les jeûnes que nous étions contraints de faire, & le 4. Août ils nous mourut quatre hommes.

Le 9. ſçachant que les Anglois étoient partis, nous nous embarquâmes cent vingt hommes dans cinq Canots commandez par le Capitaine Grogniet, & nous en laiſsâmes deux cens ſix autres tant à bord du Bâtiment que ſur l'Iſle ; nous leur donnâmes ordre de faire encore d'autres Canots, & enſuite nous traversâmes à la grande terre.

Le 11. y étant deſcendus nous arrivâmes à un hato, qui eſt une eſpece de métairie où les Eſpagnols nourriſſent du bétail. Celui-ci eſt voiſin d'une Ville nommée Saint Jago, qui eſt diſtante de l'Iſle Saint Juan de vingt lieues. Nous prîmes les gens qui ſe trouverent en ce hato, entre leſquels étoit le Maître, qui nous indiqua & nous mena prendre une ſucrerie dans la riviere de Saint Jago, où nous fûmes découverts. Nous ſondâmes ces

les prisonniers les uns après les autres, pour voir s'ils sçavoient notre séparation d'avec les Anglois, en nous disant que nous arrivions de la mer du Nord, & nous les priâmes de nous enseigner des Flibustiers qu'on nous avoit dit être en cette mer. Ils nous répondirent qu'il en étoit venu à l'Isle saint Juan raccommoder le dommage que la Flotte du Perou leur avoit fait, & d'autres circonstances que nous sçavions mieux qu'eux, sans nous parler de ce qui étoit arrivé entre les Anglois & nous ; d'où nous conjecturâmes qu'ils n'en sçavoient rien, & nous eussions bien voulu aussi que les autres Espagnols n'en eussent pas eu plus de connoissance, dans l'appréhension que notre désunion ne les rendît plus hardis à nous attaquer.

Après cet éclaircissement nous détachâmes un Canot que nous avions pris sur cette riviere, pour porter à nos gens quelques vivres, qui s'étoient trouvées dans le hato, & pour les avertir que nous allions vers Panama épier l'occasion de prendre quelques Barques, pour tâcher à sortir de cette Isle Saint Juan ; parceque, comme je viens de le dire, notre Bâtiment ne nous suffisoit pas, & que dès qu'ils auroient des Canots prêts,

ils allaſſent reprendre le Pueblo-Nuevo, pour y avoir des vivres, afin de les faire ſubſiſter juſqu'à notre retour.

Le 15. nous mîmes à terre quarante lieues ſous le vent de Panama; & quoique nous n'euſſions point de conducteur, nous nous rendîmes au chant des cocqs, qui nous y appellerent, à une fort belle Eſtencia, (c'eſt une maiſon particuliere) où nous prîmes cinquante priſonniers tant hommes que femmes, entre leſquels il y avoit un jeune homme & une fille de qualité, qui nous promirent rançon. Nous les emmenâmes ſur une Iſle nommée *Iguana*, à une lieue de la grande terre, ſur laquelle il n'y a de l'eau qu'au moyen de la pluye qui s'arrête dans des trous de rochers.

Nous attendîmes cette rançon juſques au 28. qu'ils nous la payerent exactement. Nous les relâchames après qu'ils nous eurent avertis qu'à huit lieues au vent il y avoit une riviere, dans laquelle étoient deux Barques chargées de Mahis. Nous partîmes la nuit, & étant arrivez le 29. dès le matin à leur bord, nous les enlevâmes, de là nous nous remîmes en route pour aller rejoindre nos gens à l'Iſle Saint Juan, où nous arrivâmes le 3. Septembre. Ils nous

apprirent

apprirent que cent d'entr'eux, dont il y en avoit quatrevingt-dix-huit de retour, étoient partis le 25. du mois précédent, pour aller au Pueblo-Nuevo, comme nous leur avions mandé : Que le 27. ils y étoient arrivez, & que quoiqu'ils eussent été découverts, par la vigie de ce Bourg, ils s'en étoient rendus maîtres, & y avoient séjourné deux jours malgré les continuelles & diverses attaques des Espagnols : Que le Commandant du lieu étoit venu avec un Trompette parler à eux, & leur avoit demandé pourquoi ils portoient pavillon blanc, puisqu'ils étoient Anglois ; (il le croyoit ainsi) mais ne voulant pas satisfaire sa curiosité là-dessus, ils l'obligerent à s'en retourner : Que huit d'entr'eux s'étant un peu écartez de la place d'armes, il y en eut deux de massacrés par cent cinquante Espagnols, qui les voyant en si petit nombre, fondirent généreusement sur eux ; & avec tout l'avantage qu'ils avoient, ils ne purent néanmoins empêcher les six autres de regagner le Corps-de-garde en se battant en retraite avec une vigueur extraordinaire.

Le 4. nous repartîmes avec six Canots armez de cent quarante hommes ;

nous en détachâmes deux pour envoyer au hato que nous avions pris le 11. d'Août, y chercher la rançon du Maître que nous tenions priſonnier ; & nous, avec les quatre autres, retournâmes à la ſucrerie de Saint Jago, afin d'y prendre les chaudieres à ſucre dont nous avions beſoin. Nous apprîmes que le Gouverneur de Saint Jago y étoit venu après notre départ, (la premiere fois que nous l'avions priſe) accompagné de huit cens hommes. Nous y demeurâmes juſqu'au 9. pour attendre la réponſe d'un priſonnier que nous avions envoyé à ce Gouverneur, par lequel nous lui mandions, que s'il ſouhaitoit revenir avec ſes huit cens hommes, nous l'attendrions : Mais ne nous donnant point de ſes nouvelles, nous en repartîmes après que nos deux Canots nous furent venus rejoindre, & nous arrivâmes le 11. à bord de notre Bâtiment & de nos deux Barques à l'Iſle Saint Juan.

Le 15. nous épalmâmes nos vaiſſeaux, & prîmes nos eaux & notre bois. Nous ſerions partis de cette Iſle dès ce temps, ſans une pluye continuelle qui dura 18. jours, & un tems ſi mauvais, qu'il nous étoit impoſſible de paroître ſeulement ſur le pont, n'ayant pas fait

un rayon de ſoleil pendant tout cet intervalle ; & c'eſt pour cette raiſon que les Eſpagnols nomment l'égout de la mer du Sud, la diſtance qui ſe trouve depuis la baie de la Gurgona juſqu'à cette Iſle Saint Juan. Il ne régne en cet endroit pendant toute l'année, que quatre mois de beau temps, qui ſont Decembre, Janvier, Février & Mars ; les autres huit mois ſont accompagnez d'une forte pluye, qui ne ceſſe ni ne diſcontinuë que très-peu, & qui, outre le flux de ſang qu'elle produit, eſt ſi pernicieuſe, que quand un homme en a eſſuyé quelques ondées ſans changer auſſi-tôt de linge, il ſe forme entre cuir & chair des vers gros comme le tuyau d'une plume, & longs comme la moitié du doigt.

Le 4. Octobre le temps s'étant éclairci, nous raccommodâmes nos voiles, qui étoient preſque pouries, & nous achevâmes de nous préparer à partir. Le même jour un de nos gens fut mordu d'un ſerpent à la jambe, & mourut auſſi-tôt après, n'ayant pas pris la précaution de porter ſur lui le remede dont j'ai fait mention.

Le 8. nous appareillâmes & fîmes voile pour le Realeguo, qui eſt un Port & une Ville à cent quatrevingt lieues

à l'Oueſt-Quart-Nord-Oueſt de l'Iſle Saint Juan, & à deux cens ſoixante lieues à l'Oueſt de Panama ; nous eûmes un petit vent de Sud-Eſt juſqu'au 11. les 12. & 13. nous fîmes l'Oueſt-Nord-Oueſt, & le ſoir nous apperçûmes la terre ; le 14. nous eûmes un grain envoyé par le Sud, qui nous fit amener nos voiles, juſqu'à minuit, & enſuite du calme juſqu'au 17. que vers midy nous fûmes ſurpris d'un coup de vent de Sud-Oueſt, accompagné d'une grande pluye, qui nous efflotta de nos deux Barques. Ce coup de vent fut ſi violent & ſi fort, que la mer, qui en devint affreuſe, fit larguer à notre Bâtiment un about de deſſous ſa premiere ceinte, & que nous pensâmes faire naufrage. Mais le temps s'étant heureuſement appaiſé, nous mîmes à la bande où nous paſsâmes le 19. à y remédier, auſſi-bien qu'à raccommoder nos voiles avec nos chemiſes & nos caleçons, quoique nous en fuſſions déja aſſez mal pourvûs. Sur le ſoir nous vîmes la terre, & nous reconnûmes que c'étoit la baie de la Caldaira, dont je parlerai bien-tôt. Le 20. nous paſsâmes à la vûë de celle de Colebra ; de là nous eûmes le beau temps & le vent de Sud-Eſt. Le 21. nous étions à la

hauteur

hauteur des Mornes, appellées par les Espagnols Papegaies.

Le 22. nous nous trouvâmes vis-à-vis le Realeguo, lieu fort remarquable par les hautes montagnes qui l'environnent, & particuliérement par une souffriere fort élevée, qui en est quelques lieues au vent, qui brule toujours & dont la fumée se voit de fort loin; mais la nuit suivante les marées nous en avoient mis vingt lieues au vent. Le 24. nous mîmes quatre Canots dehors armez de cent hommes, pour tâcher de faire quelques prisonniers, qui pussent nous instruire & nous donner des addresses pour cette côte, où nous n'étions jamais venus.

Le 25. nous terrîmes & descendîmes à terre; après avoir marché trois heures nous arrivâmes à un hato, où nous surprîmes des gens qui nous dirent que les Anglois avoient pris la Ville de Léon, & brûlé celle du Realeguo; que les Habitans de Segovia, de Granada, de Sansonnat, de Saint Michel, de Saint Salvador & de la Villa-Nueva, qui sont des Villes voisines de ces deux premieres, avoient envoyé un secours considérable à ceux de la Ville de Léon; lequel n'avoit osé attaquer les Anglois, qui y étoient

étoient demeurez cinq jours entiers, pendant lesquels ils avoient envoyé plusieurs fois offrir à ces gens de secours, le combat en rase campagne ; ce qu'ils avoient toûjours refusé, disant qu'ils n'étoient pas encore tous ramassez : ce qui vouloit dire, qu'ils n'étoient encore que six contre un, & qu'ils attendoient que leur nombre fût doublé.

Le 26. un de nos Quartiers-Maîtres, Catalan de Nation, se rendit aux Espagnols ; ce qui nous empêcha pourlors d'aller prendre la Ville de Granada, dont je parlerai en son lieu ; parceque nous ne doutions pas qu'il ne leur donnât avis de notre dessein sur cette place. Le 27. nous nous rembarquâmes dans nos Canots, & fîmes route pour le Port du Realeguo, où étoit le rendez-vous de notre Navire. Nous ne pûmes jamais mettre à terre en aucun endroit de la côte, parceque la mer y brise avec tant de violence lorsqu'il vente Sud, comme il faisoit, qu'il est impossible d'en approcher : cependant six hommes y allerent à la nage pour tâcher de remplir quelques futailles d'eau, parcequ'elle nous manquoit. Mais ils ne purent le faire, les Espagnols nous suivant toûjours par terre le long de l'Anse, &

le

le malheur voulut qu'un de nos gens y ut noyé.

Le 1. Novembre nous arrivâmes dans le Port du Realeguo, où nous trouvâmes notre Navire moüillé. Ce Port a deux passes, dont celle du vent est la meilleure ; elle est fort étroite. Il y a outre cela deux mornes ou petites montagnes, qui en font les deux pointes, sur l'une desquelles l'Espagnol avoit dessein de faire un fort. Il descend dans ce Port une très-belle riviere qui porte le nom de la Ville, on y est à couvert de tous vents, & il renferme dans son circuit cinq Isles fort commodes pour caréner des Navires, de là on ne monte que trois lieues pour trouver la Ville. Avant que d'y arriver avec nos Canots, nous rencontrâmes trois retranchemens extrêmement forts pour sa conservation, qui étoient construits sur le bord de la riviere à la distance d'un quart de lieue l'un de l'autre, & que les Anglois avoient à demi-brûlez. Les Espagnols ont à une portée de mousquet de la Ville de très-beaux atteliers où ils fabriquent des vaisseaux. Elle est baignée de la riviere dont je viens de parler, & située dans un très-beau pays arrosé de plusieurs autres petites rivieres. Les Eglises & les maisons,

maisons, quoiqu'aussi à demi-brûlées, nous parurent avoir été très-belles. Le plus grand négoce que les Habitans y font est de Brai & de Goudron. Il faut encore remarquer, que cette riviere dont nous parlons a huit bras qui conduisent commodement à quantité de Bourgs, sucreries & hattos, dont tout ce pays est rempli, & qui appartiennent aux Bourgeois tant de cette Ville qu'à ceux des autres Villes voisines, dont celle de Léon, qui n'en est qu'à quatre lieues, est assise dans une très-belle plaine. Le 2. nous allâmes prendre deux de ces hattos, d'où nous rapportâmes des vivres à bord pour ceux qui carénoient notre Navire.

Le 6. nous partîmes cent cinquante hommes pour aller prendre les vigies de la Ville de Léon, & le 8. les ayant surprises, elles nous apprirent qu'il y avoit dans cette place deux mille hommes, qui ne se confiant pas en leur nombre, en avoient enlevé toutes les richesses pour les envoyer dehors à couvert de notre vûë. Le 9. nous revînmes à bord, & le 10. nous en repartîmes pour aller à une grande sucrerie, qui est à deux lieues de la Ville : nous y arrivâmes à minuit; mais nous n'y trouvâmes personne, le

monde

monde s'étant ſauvé à la Ville, par le bruit qui s'étoit répandu que nous en avions enlevé les vigies ; & comme nous ſortions de ce lieu pour rejoindre le bord de la mer, notre Avant-garde trouva un détachement de Cavalerie, ſur lequel elle fit feu, & qu'elle obligea de prendre la fuite. Mais le Capitaine, qui demeura priſonnier, nous dit après l'avoir interrogé, qu'il y avoit déja long-tems qu'il nous écoutoit, & que n'ayant pû diſtinguer quelle langue nous parlions, il nous avoit pris pour une Compagnie de deux cens quatrevingt Mulatos, qui nous cherchoient pour nous combattre nous ſçachant à terre, & qui ce ſoir-là même devoient ſe trouver à la ſucrerie. Nous demandâmes à cet homme quelles gens il conduiſoit : il nous répondit que c'étoit une Compagnie de Cavalerie de Léon, qui gardoit l'embarcadere de la ſucrerie, & que le Gouverneur de la Ville ayant ſçu que nous étions dans le Port du Realeguo, leur avoit donné ordre de ſe retirer ; de maniére qu'il nous fit connoître que nos ennemis faiſoient bonne garde quand il n'y avoit rien à craindre, & que dès qu'ils nous ſentoient proche d'eux ils ſe retiroient. C'étoit juſtement des gens

comme

comme il nous les falloit; car en vérité s'ils avoient eu tant ſoit peu de réſolution & de fermeté, vû le nombre qu'ils étoient, ils nous auroient exterminez toutes les fois que nous faiſions quelque deſcente chez eux; ainſi nous trouvions auſſi ſouvent notre ſûreté dans leur poltronerie que dans notre courage.

Le 23. notre même Compagnie de cent cinquante hommes partit de bord pour aller prendre un Bourg à trois lieues au-deſſus de la Ville du Realeguo, nommé le *Pueblo Viejo*. Nous paſsâmes au-travers de cette Ville que nous trouvâmes entiérement deſerte, car les Habitans l'avoient abandonnée à cauſe de l'excommunication qu'ils avoient eux-mêmes fulminée contre elle.

On ſera peut être ſurpris de cette extravagance, mais il n'eſt rien de plus vrai; quand les Flibuſtiers ont pluſieurs fois pris ſur eux un même lieu, leurs Prélats l'excommunient & prononcent malédiction ſur lui; alors les Habitans le quittent tous, & n'enterrent pas même les morts que nous leur avons tuez, les jugeant par cette ſeule raiſon indignes de la ſépulture. Le 24 au matin nous arrivâmes à ce Bourg du Pueblo Viejo, d'où les Vigies nous avoient découverts

couverts dès le 13. au soir : ce qui fit que nous trouvâmes les ennemis retranchez dans l'Eglise Major, & environ cent cinquante Cavaliers sur la place-d'armes. Nous donnâmes d'abord sur ceux-ci, qui après nos décharges faites, se mirent en déroute & prirent la fuite. Ceux qui étoient dans l'Eglise se défendirent environ une demie-heure, après quoi ils gagnerent au pied par une porte de derriere de la Sacristie que nous ne gardions pas. Nous séjournâmes un jour & demi dans ce Bourg, & nous emportâmes tout ce que nous pûmes de vivres, tant sur les chevaux que nous leur avions pris, que sur notre dos; & le 16. nous arrivâmes à bord de notre Navire.

Le 18. nous retournâmes prendre une Estancia qui étoit à une lieuë & demie du Bourg, & le Maître qui fut fait prisonnier, nous apprit, que le jour que nous en étions partis six cens hommes nous avoient dressé une embuscade dans le chemin par où nous étions venus; mais sans le sçavoir, nous en avions pris un autre pour revenir. Le 21. nous arrivâmes à bord avec ce prisonnier, qui nous promit des vivres pour sa rançon; & le 22 nous envoyâmes

mes à terre un autre priſonnier pour nous la faire payer au plûtôt.

Le 24. un Officier Eſpagnol nous apporta une Lettre de la part du Vicaire Général de la Province, & ſelon toutes les apparences, par l'ordre du Général de celle de Coſta-Rica. Il nous mandoit que la paix étoit concluë entre les deux Couronnes de France & d'Eſpagne pour vingt ans, & qu'elles s'étoient unies enſemble pour faire la guerre aux Infidéles; que cela étant nous ne la leur devions plus faire; & que ſi notre deſſein étoit de retourner à la Mer du Nord, nous pouvions en toute ſûreté nous mettre entre leurs mains, ajoutant qu'ils nous feroient repaſſer en Europe ſur les Galions de Sa Majeſté Catholique. Nous lui fîmes une réponſe convenable à ſa propoſition, ne connoiſſant que trop la mauvaiſe diſpoſition du cœur des Eſpagnols, qui ſous ce faux prétexte eſpéroient nous attirer à eux d'autant plus facilement, qu'ils avoient ſçu l'extrême peine que nous ſouffrions, par le récit de ceux de nos gens qui s'étoient rendus à eux pour s'exempter des longs jeûnes qu'ils faiſoient avec nous.

Le 26. nous épalmâmes notre Navire.

vire. Le 27. nous mîmes trente prisonniers à terre, à une partie desquels nous donnâmes la liberté, & le 28. nous appareillâmes pour retourner chercher nos deux Barques, ausquelles nous avions donné rendez-vous à l'Isle de St. Juan de Pueblo, en cas de séparation. En sortant du Port les Espagnols avertirent par des fumées qu'ils firent le long de la côte, de la route que nous faisions. Le 3. Décembre nous nous trouvâmes plus de cent lieues au large, où la brise de Nord-Est nous avoit jettez. Nous reportâmes à terre, & le 5. nous terrîmes; nous mîmes trois Canots dehors, armez de soixante & onze hommes, par le travers de la baie de la Colebra, pour tâcher de prendre des vivres le long de la côte, & pour décharger notre Navire d'autant de bouches, n'étant déja que trop peu envitaillé pour ceux qui y restoient, & qui alloient le conduire à l'Isle Saint Juan. Car pour les vivres que nous avions pû ramasser pendant que nous fûmes à terre dans le Port du Realeguo, elles étoient en très-petite quantité; parceque les Espagnols nous ayant prévenus, les avoient fait transporter si loin dans les terres, que nous n'osions les y aller prendre avec

aussi

auſſi peu de monde que nous étions, ne connoiſſant pas encore aſſez à fonds leur poltronnerie.

Depuis le Realeguo juſqu'à Panama, il y a quantité de petits Ports dont il faut avoir une parfaite connoiſſance pour les trouver; car la bouque en eſt fort cachée, & ſi on les manque, il eſt abſolument impoſſible de mettre à terre le long de la côte; la mer y étant toûjours émuë, & très-affreuſe aux moindres vents de Sud-Eſt & Sud-Oueſt qui y battent.

J'ai obſervé en cette mer, à la différence de celle du Nord, que quelque violent qu'ait été le vent, dès le moment qu'il ceſſe la mer devient auſſi calme que s'il n'avoit jamais ſoufflé; au-lieu que dans l'autre, quoiqu'il ſoit tombé, elle ne laiſſe pas de demeurer pluſieurs jours dans la même agitation où le vent l'avoit miſe. J'ai auſſi remarqué, que les grains qui ſe forment ſous le vent ſont beaucoup plus à craindre dans la premiere, que ceux qui paroiſſent au vent; au-lieu que dans l'autre un Vaiſſeau ne ſe défie ordinairement que de ceux qui s'élevent au vent à lui, à moins que les vents ne ſoient dans une extrême variation. Ces

deux

deux mers ont encore cette différence entr'elles, que celle du Sud est assez pacifique au large, & extrêmement impétueuse le long de la côte ; au-lieu que celle du Nord est souvent fort grosse au large, & presque toûjours calme le long des terres.

La mer du Sud nourrit en plusieurs endroits de son sein une très-grande quantité de serpens marbrez, & qui ont la plûpart environ deux pieds de longueur. Leur morsure est tellement venimeuse & mortelle, que quand on en est une fois atteint il n'y a aucun remede humain qui puisse garantir le malade d'une mort prompte & subite ; & il y a ici une particularité assez surprenante, c'est que quand la mer, par l'impétuosité de ses vagues, jette ces reptiles contre quelque banc, ils n'ont pas plûtôt touché le sable, que quoiqu'ils ne sortent point de l'eau ils meurent sur le champ.

Le 9. ayant toûjours fait route le long de la côte, nous descendîmes à terre cinquante hommes de nos trois Canots pour aller prendre la Ville de l'Esparso, à trois lieues de la Caldaira, qui est son embarcadere. Nous en prîmes au tiers du chemin, les Vigies, qui

nous apprirent qu'outre les Habitans de la Ville, il étoit venu de Cartage à leurs ſecours cinq cens hommes qu'ils y avoient appellez, ſur l'allarme qu'ils avoient priſe de nos deux Barques qui avoient pris fonds en cette Baie, dont elles ne faiſoient que de partir. Cela nous obligea, nous voyant peu de monde, de remettre cette expédition à une autre fois, & nous retournâmes ſur nos pas; mais ce fut dans une ſi grande néceſſité de vivres, que nous fûmes contraints de tuer & de manger les chevaux de ces Vigies, après quatre jours d'une abſtinence fort étroite; & ce feſtin qui n'étoit pas le premier que nous avions fait de cette ſorte de mets, ne fut pas auſſi le dernier.

La Caldaira eſt une baie qui porte le nom de ſix magaſins, qui ſont à trois lieues ou environ à l'Eſt de ſa bouque, & ſur le bord de l'embarcadere de l'Eſparſo. Cette baie, que quelques Géographes nomment *Nicoya*, eſt un des beaux Ports du monde. Son entrée eſt pourtant fort large; mais en récompenſe elle a aumoins douze lieues de profondeur, & elle renferme quantité d'Iſles de diverſes grandeurs. Il n'y a de tous les vents que celui d'Eſt qui

y peut

y peut nuire, le fonds de la Baie est ouvert par de très-belles rivieres qui s'y déchargent, & qui conduisent à plusieurs Bourgs, Hatos & Sucreries dont ce pays est tout rempli. On peut choisir les mouillages selon la longueur des câbles; c'est-à-dire, depuis dix brasses en augmentant par cinq jusques à cent, & le fonds y est aussi très-bon. J'oubliois à remarquer que les six magasins de la Caldaïra, dont je viens de parler, ont été bâtis en partie par les Habitans de Carthagene, qui en font aussi leur embarcadere, pour l'utilité du Commerce qu'ils faisoient avec ceux de la côte du Perou, avant que nous fussions venus les effaroucher.

Le 10. nous étant rembarquez dans nos Canots, nous allâmes à une grosse Bananerie qui est dans la même Baie: c'est un plan d'arbres fruitiers qu'on nomme *bananiers*, & les fruits *bananes*, & nous en chargeâmes nos Canots pour notre subsistance. En y mettant à terre nous prîmes les vigies de la petite Ville de Nicoya; mais comme nous en étions éloignez, nous n'eûmes pas pour l'heure le dessein d'y aller, & nous fîmes route pour la pointe Borica, où nous arrivâmes le 14. Ce lieu est fort plaisant &

fort agréable. Nous y admirâmes entr'autres choſes une allée à cinq rangs d'arbres de cocos, qui régnent le long de l'Anſe, l'eſpace de plus de quinze lieues de chemin, avec tant de ſymmétrie, qu'encore que ce ne ſoit qu'un ſimple ouvrage de la nature, & ſans aucun ſecours de l'art, ils ſemblent y avoir été plantez à la ligne.

Ce fruit qui nous fut d'un grand ſecours dans une infinité de rencontres, croît ſur le tronc d'un arbre, qui eſt une eſpece de Palmier de vingt ou vingt-cinq pieds de haut. Il a la forme d'une noix; mais c'eſt ſans faire de comparaiſon pour la groſſeur; car il y a tel de ces fruits qui peſe quelquefois douze à quinze livres: il a la coque fort dure & aſſez épaiſſe, elle eſt couverte d'une groſſe envelope toute de filamens, dont l'Eſpagnol ſe ſert pour calfater les Navires, étant incomparablement meilleure que l'étoupe, qui n'eſt pas un an dans l'eau ſans ſe pourrir; au-lieu que l'autre s'y nourrit & y reverdit. Quand on a fait un trou à cette noix, il en ſort un grand verre d'une liqueur qui à peu de choſe près reſſemble au petit lait pour la couleur; mais d'un goût médiocrement piquant & fort agréable; & lorſ-

& lorſqu'on caſſe la coque, on trouve une matiere de l'épaiſſeur d'un bon doigt, blanche & nourriſſante, adhérante & aſſez fermement attachée au-dedans. Nous partîmes de ce lieu-là le 20. continuant toûjours notre route le long de la terre ferme.

Le 22. n'ayant plus rien dequoi manger, nous deſcendîmes à terre ſoixante hommes de nos trois Canots, pour en aller chercher, & après avoir fait une lieue de chemin, nous prîmes une très-belle ferme avec deux priſonniers, qui nous dirent que nous étions à une lieue & demie de la petite Ville de Chiriquita, & qu'il y avoit là ſept cens hommes; ce qui fit que nous nous emparâmes au plus vîte de ce que nous pûmes de vivres, pour les porter où étoient nos Canots. Mais en y retournant nous trouvâmes quatre cens Cavaliers qui nous avoient coupé chemin, & qui nous attendoient. Nous nous battîmes contr'eux toûjours en retraite jusqu'au bord de la Mer, ſans avoir perſonne de bleſſé qu'un ſeul homme au doigt. Ils nous firent quantité d'appels, & nous défioient avec menaces d'aller à leur Ville; à quoi nous ne manquâmes pas de ſatisfaire quelques

jours après. Cependant nous reprîmes la route de notre Isle Saint Juan, où étant arrivez le premier Janvier 1686. nous trouvâmes notre Navire, & nos deux Barques moüillées.

Le 5. nous partîmes huit Canots armez de deux cens trente hommes, pour aller voir en face les Bourgeois de Chiriquita, & leur rendre la visite qu'ils nous avoient faite. Comme l'Isle de Saint Juan n'est éloignée d'eux que d'environ vingt lieues, nous allâmes à terre de nuit dès le six jusqu'à dix ou onze heures, sans être apperçus; & comme nous n'avions point de guide, nous marchâmes jusqu'au jour sans rien découvrir. Nous demeurâmes cachez toute la journée du 7. dans un bois, d'où si-tôt que la nuit fut venuë, nous sortîmes pour nous mettre en marche, sans avoir le 8. à la pointe du jour fait plus de découverte que la nuit précédente. Nous nous recachâmes de nouveau dans une petite raque de bois, & nous y passâmes tout le jour, pendant lequel nous reconnûmes que nous nous étions mépris, en mettant à terre d'un côté de la riviere, au-lieu qu'il falloit mettre de l'autre. Cette méprise ne plaisoit guéres à des gens fatiguez comme

me nous étions, néanmoins nous ne laiſsâmes pas dès qu'il fut nuit de retourner à nos Canots, dans leſquels nous repaſsâmes la riviere. Lorſque nous fûmes de l'autre côté, nous prîmes la vigie de la Ville, qui nous apprit que les Eſpagnols en avoient ſauvé tous leurs effets depuis que nous avions été à leurs hattos.

Le 9. nous arrivâmes à Chiriquita deux heures avant le jour, nous en ſurprîmes tous les Habitans qui étoient depuis deux jours en conteſtation entr'eux, pour décider à qui feroit la ronde; & après nous être aſſûrez de leurs perſonnes, nous leur dîmes que c'étoit à nous à la faire, & que nous venions les en diſpenſer. Nous ſurprîmes auſſi en même temps leur Corps-de-Garde, qui paſſoit le temps à joüer. Dès que les Factionnaires nous virent parmi eux, ils ſe jetterent ſur leurs armes pour ſe mettre en défenſe; mais comme c'étoit un peu trop tard, nous les relevâmes encore de cette peine. Nous apprîmes d'eux, qu'il y avoit dans le haut de la riviere une petite Frégate, laquelle ayant touché ſur une barre de ſable qui eſt à ſon embouchure, & voulant s'en débarraſſer, avoit été obligée de rentrer, &

de mettre à terre les vivres dont elle étoit chargée.

Vers les deux heures après midi nous apperçûmes quelques Espagnols dans une maison écartée de la Ville, & nous partîmes au nombre de cinq pour les en faire déloger. Mais lorsque nous approchâmes de cette maison, ceux que nous y avions vû paroître ne s'étant montrez que pour nous attirer, en disparurent, & dans le même moment cent vingt autres sortirent de quelques bouquets de bois où ils s'étoient cachez, & nous investirent de telle sorte, que ne voyant nulle apparence de nous en dédire, nous résolûmes de ne nous point laisser prendre vivans, & de leur vendre chérement nos vies. D'abord nous nous adossâmes les uns contre les autres pour faire face de tous côtez, & nous nous battîmes en cet état contre eux plus d'une heure & demie; au bout de laquelle ne restant plus que deux de nous en état de combattre, Dieu permit que nos gens, qui étoient au Corps-de-Garde, vinrent à notre secours, attirez plûtôt par les cris que faisoient les Espagnols pour nous épouvanter, que par le bruit des armes à feu; parcequ'ils s'imaginoient, avant que d'avoir entendu

ces

ces cris, que nous nous exercions à tirer au blanc. Quand les ennemis virent le renfort qui nous venoit, ils se sauverent d'une si grande vitesse, qu'il fut impossible de les attraper. Ce secours venu si à propos nous sauva infailliblement la vie ; car les ennemis nous ayant déja tué deux hommes, & estropié un autre, il étoit impossible de tenir plus long-temps contre la grêle de coups dont ils nous assiégeoient de toutes parts. Ainsi je puis dire que je l'échapai belle, & que je ne fus garanti du massacre, sans être seulement blessé, que par une protection du Ciel toute manifeste. De la part des Espagnols ils en furent quittes pour trente hommes qui demeurerent sur la place ; aussi nous défendîmes-nous en désespérez, & pour tout dire, en Flibustiers.

Cette même journée nous brûlâmes toutes les maisons de la Ville, de crainte qu'à leur abri nos ennemis ne surprissent nos Sentinelles, & ne vinssent la nuit nous insulter ; après quoi nous nous retirâmes tous dans la grande Eglise, où ils n'oserent nous venir attaquer, se contentant de nous tirer de temps en temps quelques coups de mousquet, & même de fort loin.

Chiriquita eſt une petite Ville aſſiſe dans une plaine de Savanas, dont la vûë n'eſt bornée que par de petits bouquets de bois fort agréables ; pluſieurs petites rivieres la coupent en divers endroits, & s'écoulent enſuite doucement dans ces Savanas pour les arroſer. Elle eſt environnée d'un grand nombre de hattos, & ne fait d'autre négoce que celui de ſuif & de cuirs ; ſon embarcadere eſt dans une riviere paſſablement grande, qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver ; elle n'a qu'une paſſe à ſon embouchure, & ſans une balize les Eſpagnols mêmes n'y oſeroient entrer. Lorſqu'on a mis à terre à cet embarcadere, il reſte encore trois lieues à faire juſqu'à la Ville, & cela par un ſi beau chemin, qu'il ne pouvoit ennuyer que des gens comme nous, qui ne penſions qu'aux moyens de recouvrer des vivres pour appaiſer la faim dont nous étions preſſez ; car depuis le 5. que nous partîmes de notre Vaiſſeau juſqu'au 9. que nous prîmes cette Ville, nous n'avions point mangé.

Le 10. nous en partîmes avec les priſonniers que nous y avions faits, pour aller attendre leur rançon ſur une Iſle qui eſt dans la même riviere. Nous

choiſiſſions

choisissions des Isles plûtôt que la grande terre, où étant obligez de séjourner long-temps, par les remises que nous faisoient les Espagnols, nous leur eussions donné le temps de s'assembler, & de nous payer tout d'un coup, en nous accablant de leur grand nombre; au-lieu que de ces Isles, où ils ne pouvoient venir que par Chaloupes & à découvert, nous pouvions facilement leur épargner la peine de se rembarquer à mesure qu'ils auroient mis à terre. Mais comme nous retournions à nos Canots, qui nous attendoient à l'embarcadere de Chiriquita, nous trouvâmes en chemin une embuscade que nous avoient dressée les Habitans de cette Ville pour nous couper. Nous la forçâmes, & après que les ennemis se furent retirez, ils nous envoyerent un parlementaire nous demander leurs prisonniers, protestant qu'ils vouloient les recouvrer, ou périr à la peine. Nous répondîmes que nous étions tout prêts à leur rendre, s'ils vouloient venir en raze-savana les reprendre, & que s'ils nous tiroient un seul coup de mousquet, il n'y auroit point de quartier pour eux; ce qui rabatit si bien leur orgueil, qu'ils ne parurent plus.

Dès que nous fûmes arrivez à cette Isle, nous envoyâmes chercher par une partie de nos Canots la carguaison de la petite Frégate dont les Espagnols de Chiriquita nous avoient donné avis ; ils y trouverent plus de cent hommes retranchez, qui néanmoins ne purent les empêcher de raporter ce qu'ils étoient allez chercher : ils trouverent parmi le bagage des lettres qui nous apprirent entr'autres choses, que l'Amiral de la Flotte du Perou, qui étoit retourné à Lima, avoit été brûlé dans le Port du Callao d'un coup de tonnere avec son équipage, qui n'étoit pourlors que de quatre cens hommes. C'étoit une chose d'autant plus surprenante & prodigieuse, que de mémoire d'homme on n'avoit entendu tonner dans ce pays-là, comme on n'y voit jamais pleuvoir.

Le 16. la rançon de nos prisonniers arriva, & après les avoir élargis, nous retournâmes à bord de notre Navire qui étoit toûjours moüillé à l'Isle Saint Juan. Le 20. nous arrêtâmes entre nous, qu'il étoit nécessaire de faire de grandes Pirogues, ne pouvant plus nous servir de notre Navire, faute de voiles ou de quoi en faire, encore moins

de

de pouvoir prendre des Vaiſſeaux ſur les Eſpagnols en cette côte de l'Oüeſt, où ils avoient entierement arrêté la navigation depuis que nous y courions. Le 22. nous allâmes choiſir des arbres propres à faire des Canots & des Pirogues ſur le bord d'une très-belle riviere qui arroſe cette Iſle.

Le 27. nous apperçûmes ſept voiles au large, nous armâmes cinq Canots pour les aller reconnoître ; & comme nous doublions une des pointes de l'Iſle, nous apperçûmes douze Pirogues & trois Barques longues qui en faiſoient le tour terre à terre ; nous eſtimâmes que c'étoit la Flotte du Perou qui nous cherchoit. Nous vînmes auſſi-tôt en avertir nos gens, & au même temps on réſolut de mettre tout ce qui étoit à bord de notre Navire dans nos deux Barques, & d'entrer dans la riviere où étoient nos atteliers, afin d'attendre les ennemis en cet endroit, où ils ne pouvoient venir nous attaquer ſans perdre quantité de monde. Ce projet fut à l'inſtant executé, & après avoir abandonné notre Navire qui ne pouvoit entrer dans la riviere, nous l'échoüâmes, de crainte que les Eſpagnols n'en profitaſſent, & ne le remiſſent en état de naviguer,

bien persuadez que nous étions, qu'ils ne manquoient pas comme nous de voiles pour cela.

Le 28. nos Vigies nous vinrent avertir que six Pirogues venoient le long de la terre. En même temps nous mîmes cent cinquante hommes en embuscade des deux cotez de la riviere, ensuite nous en sortîmes avec deux de nos Canots, & après les avoir apperçus, nous feignîmes de vouloir nous sauver en rentrant dans la riviere, pour les obliger de chasser après nous; mais se doutant du piége, ils allerent droit à notre Navire échoüé, sur lequel ils firent un fort grand feu, quoi qu'il n'y eût personne dedans, excepté un chat que nous y avions laissé. Alors ne doutant point qu'ils ne couroient aucun risque, ils l'aborderent courageusement & le brûlerent pour en avoir la féraille, qui est une marchandise autant rare que chere en certains lieux du Perou. Le premier Février la Flotte Espagnole partit, & nous laissa en repos achever notre ouvrage, à quoi nous employâmes le reste du mois.

Nous sçûmes depuis, que les ordres de l'Amiral de cette Flotte portoient, de mettre du canon de Campagne à terre,

terre, pour démolir les fortifications qu'ils croyoient que nous avions faites en quelques endroits de cette Isle, sur le raport que leur en faisoient les prisonniers que nous leur renvoyïons, après les avoir abusez les premiers, en leur demandant lorsque nous les prenions, s'il n'y avoit point parmi eux de Maçons pour travailler à nos ouvrages, & les obligeant même quelquefois à nous donner de la brique pour leur rançon, quoique nous n'en eussions pas besoin. Il nous mourut pendant tout le mois de Février quatorze hommes.

Le 14. de Mars nous partîmes de l'Isle Saint Juan avec nos deux Barques, une demie-Galere de quarante avirons, dix grandes Pirogues, & quatre Canots légers ; le tout de mapou, à l'exception de nos deux Barques. Nous gagnâmes la pointe du vent de l'Isle pour faire revuë de notre monde, qui étoit affoibli de trente hommes depuis notre séparation d'avec les Anglois ; en même temps on forma de nouveau le dessein qu'on avoit interrompu depuis plus de quatre mois, d'aller prendre la Ville de Grenade, distante du lieu où nous étions de deux cens lieues ; ou en-

viron. Pour cela il falloit avoir des vivres pour ſubſiſter pendant le voyage, & nous n'en avions pas; ce qui nous obligea de détacher notre demie-Galere & quatre Canots, pour aller au Pueblo Nuevo en chercher, tandis que le reſte de notre monde iroit nous attendre à l'Iſle Saint Pedro, qui eſt deux lieues au vent de la riviere de Chiriquita, pour achever de mettre leurs Canots en état.

Le 6. Avril, trois heures avant le jour, étant arrivez près de la riviere du Pueblo Nuovo, par un beau clair de Lune, nous apperçûmes à ſon embouchure une petite Frégate, une Barque longue & une Pirogue: nous nous aprochâmes à la portée du piſtolet, dans la penſée que nous avions que c'étoit quelques-uns de nos Flibuſtiers Anglois, dont nous nous étions ſéparez. Mais nous fûmes bientôt détrompez; car après nous avoir reconnus, ils nous répondirent de toute leur volée de canon, pierriers & mouſquets; ce qui nous fit juger qu'il falloit que ce fût, comme il n'étoit que trop vrai, un détachement que la Flotte Eſpagnole avoit laiſſé en cet endroit, [après nous avoir quittez à l'Iſle Saint Juan] pour garder deux petits Bâti-

mens qui chargeoient à l'embarcadere de ce Bourg, des vivres qu'elles devoient transporter à Panama. Notre erreur fut cause que nous eûmes vingt hommes hors de combat par cette premiere décharge, avant que nous pussions nous reconnoître. Cependant, après nous être un peu remis de notre surprise, nous nous acharnâmes contr'eux avec opiniâtreté pendant plus de deux heures de temps, quoique nous n'eussions que nos fusils sans une seule piece d'artillerie. De leur coté ils se défendirent d'autant plus vigoureusement, qu'ils croyoient, après l'étonnement où ils nous avoient mis, que nous lâcherions plûtôt pied. Durant le combat ils firent tous leurs efforts pour appareiller; mais nous les en empêchâmes, ne paroissant personne dans leurs enflechûres que nous ne jettassions bas, aussi-bien que leurs Grenadiers qui étoient dans leurs hunes. Mais voyant que le clair de la Lune finissoit, nous nous retirâmes hors de la portée de leur canon, tant pour panser nos blessez, qui étoient au nombre de trente-trois, outre quatre de nos hommes qui furent tuez, qu'afin dattendre le jour pour décider cette affaire dont nous ne voulions pas avoir le démenti,

menti. Mais pendant cet intervalle les ennemis ſe mirent à couvert ſous le retranchement qu'ils ont au bord de cette riviere, où les gens de terre, qui avoient entendu la nuit le combat, s'étoient auſſi rendus; ce qui nous fit juger qu'allant les attaquer en cet endroit, nous n'aurions pas tout l'avantage que nous avions réſolu de prendre ſur eux; de maniére que le jour étant venu, nous fîmes route pour aller rejoindre nos Canots à l'Iſle Saint Pedro, où nous arrivâmes le huitiéme.

Le 9. nous nous trouvâmes dans une extrême diſette de vivres, n'ayant quoique ce ſoit à manger, & nous en ſouffrîmes beaucoup, ſurtout nos bleſſez, que nous envoyâmes par notre demie-Galere (pour être plus à couvert) à bord de nos deux Barques, auſquelles nous avions donné rendez-vous dans la Baie de Boca-del-Toro. Après cela nous allâmes mettre à terre à un Bourg, dix lieues ſous le vent de Chiriquita, pour y chercher des vivres. Mais n'y en ayant point trouvé, nous le quittâmes, & le 11. en revenant joindre nos Canots, nous trouvâmes, pour nous fortifier dans l'abbatement où la faim nous réduiſoit, le régal d'une embuſcade de cinq cens

hommes,

hommes, contre lesquels, nonobstant notre débilité, nous ne laissâmes pas de nous défendre ; si-bien que nous les obligeâmes de nous laisser le chemin libre, avec perte toutefois de deux des nôtres. Nous nous rembarquâmes le soir pour aller joindre nos Barques dans cette Baie de Boca-del-Toro ; nous y arrivâmes le 13. & nous descendîmes à terre, où nous employâmes le temps jusqu'au 16. à chasser, principalement pour la nourriture de nos blessez, y trouvant en abondance les bêtes fauves & le gibier, dont j'ay fait mention en traversant la terre ferme.

Le même jour 16. nous en partîmes pour aller dans la Baie de la Caldaïra, après avoir renouvellé notre entreprise sur la petite Ville de Lesparso dont j'ay déja parlé. Le 19. étant arrivez en cette Baie, nous mîmes à terre deux heures avant le jour, & nous arrivâmes à cette petite Ville sur les onze heures du matin ; nous la trouvâmes presque abandonnée depuis que nous en avions pris les vigies, qui, comme j'ai remarqué, nous dégouterent d'y aller par l'avis qu'ils nous avoient donné du renfort de Carthagene. Nous y fîmes néanmoins quelques prisonniers, qui nous dirent

rent que tout le monde s'étoit retiré dans cette derniere Ville, qui en est distante de vingt-quatre lieues. Ainsi notre peine ayant été inutile, nous retournâmes le 20. au bord de la mer, rejoindre nos Canots.

On fait les trois lieues de distance qu'il y a de Lesparso jusqu'au bord de la mer, par un très-méchant chemin, on n'y marche pas une portée de fusil en Pays plat & uni, tout y est raboteux, & rempli de petites montagnes & de collines, de dessus lesquelles néanmoins on découvre un très-agréable Paysage. La Ville est bâtie sur une éminence, d'où l'on apperçoit assez facilement tout ce qui entre & tout ce qui sort de la Baie. Cette Ville est enfermée par une petite riviere qui en fait le tour, & quand on sort du coté de Carthagene on rencontre de très-belles plaines coupées par des chemins Royaux, qui sont aussi-bien dressez qu'en Europe.

Le 21. nous allâmes nous envitailler des fruits de la Bananerie de cette Baie, dans laquelle nos deux Barques vinrent nous joindre. Le 22. nous fîmes assembler nos gens à terre sur une des Isles qui y sont encloses, tant pour résoudre de quelle façon on attaqueroit Grenade, que

que nous voulions prendre, que pour faire la revuë de la poudre qu'ils pouvoient avoir, appréhendant que plusieurs n'euſſent uſé la leur à la chaſſe. Nous fîmes enſuite des Ordonnances, par leſquelles nous condamnions à perdre leur part de ce qui ſe prendroit en ce lieu, ceux d'entre nous qui ſeroient convaincus de lâcheté, de viol, d'yvrognerie, de déſobéïſſance, de larcin & d'être ſortis du gros ſans être commandez. Après cela nous partîmes le ſoir de la Baie, & un coup de vent d'Eſt qui ſurvint pendant la nuit nous écarta les uns des autres. A la pointe du jour nous comptâmes treize voiles; cé qui nous étonna, parcequ'il n'y en avoit que douze en toute notre Flotte; nous fîmes ſignal à nos Canots, pour chaſſer avec nous ſur celle que nous croyïons être d'augmentation; & quand nous l'eûmes chaſſée près d'une heure, nous en apperçûmes encore cinq autres: nous joignîmes la premiere & nous aprîmes que c'étoit le Capitaine Touſlé qui venoit de la côte d'Acalpuco. Il avoit laiſſé ſon Navire à la cape vis-à-vis la boutique de la Baie dans laquelle nous étions, & il alloit avec ces cinq Canots chercher des Bananes, comme nous

nous venions de faire, n'ayant plus que très-peu de vivres à ſon bord. Il nous apprit que le Capitaine David étoit avec ſa Flotte à la côte du Sud, & que le Capitaine Suams étoit allé aux grandes Indes avec ſa Frégate.

Alors nous trouvans les plus forts, nous nous reſſouvînmes des pieces qu'il nous avoit faites, & pour lui en marquer notre reſſentiment nous l'arrêtâmes priſonnier, auſſi-bien que ſes gens qui étoient dans les quatre autres Canots que nous avions joints. Nous allâmes auſſi aborder ſon Navire, dont nous nous rendîmes les Maîtres, faiſant ſemblant de vouloir l'enlever : (notre deſſein n'étoit pourtant que de les intimider) nous les laiſsâmes quelque temps dans cette peur, après quoi nous fîmes connoître à Touſlé, que nous étions plus honnêtes gens que lui, & qu'encore que nous euſſions le deſſus, nous ne voulions pas profiter de notre avantage pour nous venger; que nous le remettions auſſi-bien que ſes gens en poſſeſſion de ce que nous leur avions ôté depuis quatre ou cinq heures. Cette modération que nous lui fîmes paroître, avec ce qu'il avoit appris de quelques-uns de nos gens, du deſſein que

nous

nous avions fait ſur Grenade, l'engagea à nous prier de ſouffrir ſon aſſociation & celle de cent quinze Anglois qu'il avoit dans ſon bord, à quoi nous conſentîmes.

Le 25. nous partîmes tous enſemble, François & Anglois, dans nos Pirogues & nos Canots, & nous laiſsâmes leur Navire & nos deux Barques à l'abri du Cap blanc, qui eſt vingt lieues au vent du lieu où nous devions mettre à terre; donnant ordre à ceux qui étoient deſtinez à les garder, de partir ſix jours après nous, & de venir le long de la côte moüiller à l'endroit où ils verroient que nous aurions laiſſé nos Canots.

Le 7. Avril nous mîmes à terre en pleine côte au nombre de trois cens quarante-cinq hommes, conduits par un guide fort habile, qui nous mena au-travers des bois pour n'être point découverts. Nous y marchâmes juſqu'au neuf, tant le jour que la nuit; mais malgré nos précautions nous ne laiſsâmes pas d'être apperçus par quelques-uns des Habitans qui pêchoient dans une riviere à quinze lieues de la Ville, & qui coururent promptement pour avertir les Eſpagnols de notre marche. Malgré cela ils n'auroient jamais eu aſ-

ſez

ſez de temps pour détourner tous leurs biens, (marchant comme nous faiſions ſur leurs pas) ſi malheureuſement pour nous ils n'avoient pas été avertis trois ſemaines auparavant par ceux de Leſparſo, qui ayant vu notre grand nombre de Canots, s'étoient doutez de notre deſſein.

La fatigue où nous étions, jointe à une grande faim, nous obligea de demeurer le 9. au ſoir, & de coucher dans une grande ſucrerie qui n'eſt qu'à quatre lieues de Grenade, & qui étoit ſur notre chemin. Elle appartenoit à un Chevalier de Saint Jacques, que nous manquâmes de faire priſonnier en arrivant, nos jambes n'étant pas dans ce moment aſſez bien diſpoſés pour courir après lui. Le 10. nous en ſortîmes, & en approchant de la Ville nous apperçûmes de deſſus une éminence qui n'en eſt qu'à une lieue, deux Navires ſur le lagon de Nicaragua, qui emportoient, comme nous le ſçûmes après, toutes les richeſſes de Grenade dans une Iſle qui en eſt à deux lieues. Nous fîmes un priſonnier dans un Bourg que nous rencontrâmes chemin faiſant. Il nous dit que les Habitans de cette Ville s'étoient retranchez ſur la place-d'armes, &

qu'ils

qu'ils l'avoient entourée d'une forte muraille, depuis que notre Quartier-Maître, qui s'étoit rendu à eux, les avoit avertis que nous pourrions y aller. Il nous dit encore, que ce lieu étoit muni de quatorze pieces de canon & de six Pierriers ; qu'enfin ils avoient détaché six Compagnies de Cavalerie, pour attaquer notre arriere-garde dans le temps que notre tête auroit attaché le combat, supposé que nous allassions à eux.

Ces avis, qui auroient sans doute donné de la terreur à tout autres qu'à des Flibustiers, ne rallentirent pas d'un moment notre dessein, & n'empêcherent point que vers les deux heures après midi du même jour, nous n'arrivassions à la Ville, où nous trouvâmes dès l'entrée du Fauxbourg une forte embuscade, sur laquelle après une heure de combat nous fondîmes avec tant de résolution, que nous passâmes sur le ventre de tous ceux qui la composoient, sans autre perte de notre coté que d'un seul homme ; de-là nous entrâmes dans la Ville, à l'entrée de laquelle nous fîmes alte pour attendre la réponse de plusieurs de nos gens que nous avions détachez pour aller reconnoître les environs d'un fort que nous voyions en

droite

droite ligne de la ruë par où nous étions entrez. Un moment après il en revint une partie nous informer que le fort étoit quarré, & qu'outre la ruë où nous étions, ils en avoient encore remarqué trois qui aboutiſſoient aux trois autres faces du fort, d'où les ennemis pouvoient découvrir tout ce qui venoit à eux par ces avenuës, qui d'ailleurs étoient toutes commandées par leurs canons & leur mouſqueterie.

Nous ne fûmes pas long-temps à conſulter ſur le parti que nous avions à prendre. Il nous étoit aiſé de voir que nous étions trop peu de monde pour faire nos attaques par ces différens endroits. Ainſi, après avoir fait revenir le reſte de ceux que nous avions envoyez reconnoître la place, & qui s'étoient attachez à quelque légére eſcarmouche; nous nous diſpoſâmes tous à donner par la ſeule ruë où nous nous étions d'abord préſentez, & bien nous en prit; car ſi nous nous fuſſions diſperſez dans les autres, les Compagnies de Cavalerie, qui étoient à notre queuë & qui nous obſervoient, n'auroient pas manqué de nous enfermer : ce qu'ils n'oſerent faire nous trouvant tous enſemble.

Après

Après nous être exhortez les uns les autres à combattre courageusement, nous avançâmes à grands pas vers ce lieu fortifié. Dès que ceux qui le défendoient nous virent à leur portée, ils firent un grand feu sur nous; mais s'appercevant qu'à tous les coups de canon qu'ils nous tiroient, nous faisions un salut jusqu'à terre pour laisser passer le boulet & la mitraille, ils s'aviserent de mettre de fausses amorces sur leurs canons, afin que nous relevans après cette feinte, le coup nous surprît en le faisant partir tout de bon. Lorsque nous vîmes cette ruse, nous nous rangeâmes le long des maisons, & ayant gagné une petite élévation qui formoit le parterre d'un jardin, nous les bâtimes de là si à découvert pendant une heure & demie, qu'ils furent obligez d'abandonner le terrein. A quoi, nous autres Enfans perdus qui étions au pied de leurs murailles, contribuâmes de notre mieux, en les accablant de grenades que nous leur jettions incessamment, & qui les forcerent enfin à gagner l'Eglise Major, où du haut de la Tour ils nous blesserent quelques hommes. Dès que nos gens, qui étoient sur cette éminence, s'apperçurent que les enne-

mis lâchoient pied, ils nous crierent de ſauter pardeſſus les murailles; ce qu'ayant fait il nous ſuivirent de fort près. Ainſi nous nous rendîmes les maîtres de leur place-d'armes & par conſéquent de la Ville, d'où ils s'enfuirent après avoir perdu beaucoup de monde; de notre part il n'y eut que quatre hommes de tuez & huit de bleſſez, dont à la vérité peu réchapperent. Lorſque nous fûmes entrez dans ce Fort, nous le trouvâmes d'une étenduë à pouvoir contenir ſix mille hommes en bataille: il étoit environné d'une muraille telle que le priſonnier nous l'avoit rapporté, percée de quantité de meurtrieres qu'ils avoient bien garnies de monde & de mouſquets. La face qui regardoit la ruë par où nous les attaquâmes, étoit gardée par deux pieces de canon & quatre Pierriers qui en défendoient l'approche, ſans compter pluſieurs autres ouvertures que cette muraille avoit au pied, & par leſquelles ils avoient paſſé des croiſſans pour couper les jambes à ceux qui en auroient voulu approcher de trop près. Mais nous les rendîmes inutiles par le moyen de nos grenades qui les empêcherent de s'en ſervir.

Après

Après avoir chanté le *Te Deum* dans l'Eglise Major, & mis quatre vigies dans la Tour, nous dressâmes nos Corps-de-Garde dans de fortes maisons, qui sont aussi enfermées dans la place-d'armes, & nous ramassâmes les munitions de guerre qui y étoient. Ensuite nous allâmes visiter les maisons de la Ville, dans lesquelles nous ne trouvâmes que quelques marchandises & des vivres que nous portâmes dans nos Corps-de-Gardes.

Le lendemain au soir nous détachâmes un parti de cent cinquante hommes pour aller chercher les femmes, afin de les mettre à rançon, & pour nous saisir des effets qu'elles avoient emportez avec elles dans une sucrerie à une lieue de la Ville ; Mais elles en étoient parties quand on y arriva, ne s'y croyant pas en sureté ; ensorte que le parti s'en revint sans rien faire. Ce jour-là même nous envoyâmes un prisonnier aux Espagnols leur demander rançon pour la Ville, sans quoi nous menacions de la brûler. Ils envoyerent un Padre ou Religieux parlementer, qui nous dit que les Officiers & les Habitans s'assembleroient pour en délibérer ; mais un de nos gens qu'ils avoient pris, &

que la fatigue avoit fait demeurer en chemin, ſans que celui qui conduiſoit notre queuë s'en fût apperçu, les aſſûra que nous ne la brûlerions pas, parce-que notre deſſein étoit de repaſſer quelque mois après à la mer du Nord par le Lagon, & de reprendre dans cette Ville les choſes néceſſaires pour notre paſſage que nous n'aurions pas retrouvées ſi nous y avions mis le feu; de maniere que cet homme les ayant raſſûrez, ils ne ſe mirent plus en peine de nous faire de réponſe à la propoſition du rachat de la Ville; ce qui obligea enfin quelques-uns des nôtres les plus déterminez, d'y mettre le feu par dépit.

L'occaſion qui ſe préſentoit de repaſſer à la mer du Nord par ce Lagon qui va s'y rendre, nous eût été alors très-favorable, & nous ne l'euſſions pas manquée ſi nous euſſions trouvé des Canots en ce lieu pour aller prendre les deux Bâtimens & les richeſſes de la Ville, qu'ils avoient tranſportées dans l'Iſle dont j'ai parlé & qui eſt dans le même Lagon. Nous euſſions été entierement conſolez du chagrin que nous avions d'avoir manqué la Flotte devant Panama : Mais le terme des miſeres & des périls que notre deſtinée nous réſervoit,

voit n'étant pas encore accompli, nous ne pûmes profiter d'une occasion si avantageuse pour nous tirer de ces régions-là, qui, quoique très-charmantes & très-agréables pour ceux qui y sont établis, paroissoient bien différentes à une petite poignée de gens comme nous, sans Vaisseaux, la plûpart du temps sans vivres, & errans au milieu d'une foule d'ennemis qui nous obligeoient de nous tenir perpétuellement sur nos gardes, & qui nous enlevoient, autant qu'ils pouvoient, les moyens de subsister.

Grenade est une Ville grande & spatieuse, située dans un fonds, en l'abordant par le côté de la mer du Sud; les Eglises y sont magnifiques, & les maisons assez bien bâties; il y a plusieurs Convents de l'un & de l'autre sexe; la grande Eglise Major est renfermée dans l'une des extrêmitez de la place-d'armes, le Pays d'alentour est assez destitué d'eau, n'y en ayant point d'autre que celle du Lagon de Nicaragua sur le bord duquel la Ville est assise. On voit aux environs quantité de belles sucreries, qui ressemblent plûtôt à de petites bourgades, qu'à des maisons particulieres; entr'autres celle qui appartenoit à ce Chevalier de Saint Jac-

ques, chez qui nous avions couché, & dans laquelle il y a une Eglise fort jolie & fort enrichie.

Le 15. nous partîmes de cette Ville emmenant avec nous une piece de canon & quatre Pierriers, comptant bien que nous trouverions de l'opposition à notre passage, avant que d'arriver au bord de la mer, dont nous étions éloignez de vingt lieues, & nous ne fûmes pas trompez dans notre attente; car les Espagnols nous attendoient au nombre de deux mille cinq cens hommes à un quart de lieue de la Ville. Ils firent d'abord leur décharge sur nous: Mais ne s'imaginant pas que nous avions emmené de l'artillerie, ils en furent tellement épouvantez, qu'après avoir tiré deux coups de canon dans leur premiere embuscade, ils nous laisserent le chemin libre en cet endroit seulement. Cependant quoiqu'ils vissent quantité des leurs étendus sur la poussiere, ils ne laisserent pas toute la journée de nous dresser de distance en distance de nouvelles embuscades; mais elles n'eurent pas plus du succès que la premiere. Nous enlevâmes un de leurs hommes, qui nous dit, que dans le logis du Condador de Grenade, il y

avoit un million & demi de pieces de huit, destiné depuis long-temps pour le rachat de la Ville, au cas qu'elle fût prise, & que ce trésor étoit enseveli dans la muraille, de façon qu'il n'y paroissoit rien. L'envie ne nous prit pourtant pas de retourner chercher cet argent, étant tous assez en peine de nous tirer des mains d'un nombre aussi considérable d'ennemis que celui que nous avions sur les bras.

Le soir nous fûmes obligez d'abandonner notre canon après l'avoir encloué; parceque les bœufs qui le traînoient moururent de soif, ayant marché par une grande chaleur plusieurs lieues sans trouver une goute d'eau, & par une poussiere qui étouffoit & les hommes & les bêtes. Mais nous réservâmes nos pierriers, que nous chargeâmes sur des mulets qui résisterent davantage à cette incommodité. Ensuite nous allâmes coucher à un très-beau Bourg nommé Massaya, qui est sur le bord du Lagon; mais de ce lieu jusqu'à l'eau il y a tant à descendre, que du haut un homme ne paroît pas plus gros qu'un enfant. Les Indiens nous y reçurent à bras ouverts; mais les Espagnols qui s'en étoient retirez, sçachant l'extrême

ſoif qui nous tourmentoit, avoient répandu toute l'eau qui étoit dans le Bourg, eſpérant par-là nous réduire à la néceſſité d'aller nuitamment en puiſer au Lagon, pour nous y faire donner dans quelque embuſcade. Mais ces Indiens, qui vinrent au-devant de nous ſe jetter à nos pieds pour nous prier de ne point brûler leur Bourg, remédierent à cet inconvénient, en nous aſſûrant qu'ils nous fourniroient tout ce qui nous ſeroit néceſſaire, autant de tems que nous y reſterions, & particulierement de l'eau. Cette ſoumiſſion nous engagea à leur accorder ce qu'ils demandoient, d'autant plus volontiers qu'ils nous avoient fait connoître en diverſes occaſions, qu'ils étoient plus nos amis que ceux des Eſpagnols.

Tous ces Indiens ſont gens miſérables, que les Eſpagnols tâchent à réduire & à s'aſſujettir peu-à-peu avec une feinte douceur, pour leur faire oublier les cruautez & les tirannies qu'ils ont exercées à leur égard, & dont cependant ils ne laiſſent pas de conſerver toûjours la mémoire. Ils en ont à préſent quantité qu'ils ont attirez des montagnes où ils ſe réfugioient, & ſe les ſont ſoumis de cette maniere. Ils

leur

leur donnent des emplacemens pour bâtir des Bourgs & des Villages; mais tout le travail qu'ils y font tourne au profit des Espagnols ; de maniere que s'en servant comme d'esclaves, ils sont tellement las de leur domination, & même de la barbarie qu'ils ont de les faire servir de palissades quand ils nous combattent, que si nous avions été gens à les recevoir toutes les fois qu'ils se sont offerts à prendre notre parti, nous en eussions fait une armée très-considérable. Et il est certain que s'ils avoient des armes & de la protection, ils secouëroient infailliblement le joug de leurs impitoyables dominateurs, les surpassant infiniment en nombre.

Nous séjournâmes un jour seulement à ce Bourg pour faire reposer nos blessez, & il nous en mourut deux des crampes qui leur avoient retiré tous les nerfs. Elles sont si malignes pour nous en ce Pays-là, que quand elles attaquent un Etranger qui est blessé, il n'en réchappe point. Il vint ce même jour un Padre de la part des Espagnols, pour nous demander un autre Padre que nous avions à eux parmi nos prisonniers, & qui avoit été pris les armes à la main, ses poches pleines de balles

empoiſonnées ; nous lui demandâmes en échange l'homme qu'ils nous avoient pris ci-devant, ce qu'il ne voulut jamais nous accorder ; de maniere que nous emmenâmes le Padre avec nous juſqu'au bord de la mer.

Le 17. nous partîmes de ce Bourg, & nous allâmes coucher à un autre à trois lieues au-delà. Le 18. nous en repartîmes, & comme nous ſortions d'une forêt pour entrer dans une plaine, nous découvrîmes cinq cens hommes ſur une hauteur qui nous attendoient, commandez par ce Quartier-Maître Catalan dont j'ai parlé ci-deſſus. Ils avoient arboré pavillon rouge pour nous faire entendre qu'ils ne nous donneroient point de quartier ; ce qui nous obligea de ſerrer nos pavillons blancs, & de déployer les rouges auſſi-bien qu'eux. Nous marchâmes droit où ils étoient ſans tirer, quoiqu'ils fiſſent un fort grand feu ſur nous ; & lorſque nous en fûmes à la portée du fuſil, on détacha les Enfans perdus, pour leur faire quitter le terrein : ce qui fut fait avec beaucoup de vigueur. Nous leur prîmes plus de cinquante chevaux, & en fuyant ils nous abandonnerent une partie de leurs armes, leurs morts

& leurs

& leurs blessez, de qui nous apprîmes que ces cinq cens hommes étoient un renfort que ceux de la Ville de Léon avoient envoyé pour secourir Grenade contre nous, & qui s'en retournoient chez eux.

Après nous être reposez environ une heure, nous continuâmes notre chemin, & nous allâmes coucher à un Bourg dont les Habitans s'étoient retirez. Le 19. nous allâmes coucher à un Hato. Le 20. nous couchâmes à une Estancia, où nous demeurâmes quelques jours à nous délasser de la fatigue de notre voyage, & à saller des viandes pour porter à bord de nos Bâtimens, dans lesquels nous jugions bien qu'il ne devoit plus y avoir de vivres. Je partis toûjours d'avance avec un parti de cinquante hommes, pour aller informer de notre retour ceux qui les gardoient. Le 26. le reste de nos gens arriva au bord de la mer, où nous nous rembarquâmes tous; nous apprîmes que quatre de nos blessez du combat de Pueblo-Nuevo étoient morts; mais c'étoit plûtôt de faim que de leurs blessures.

Le 27. nous fîmes route pour le Realeguo, dans le port duquel nous

prîmes fond le 28. En y mettant à terre, les vigies du Pueblo-Viejo nous découvrirent : nous ne laiſsâmes pas pour cela d'y courir & d'y arriver à midi, & les Eſpagnols qui venoient d'être avertis ſe ſauvoient de tous côtez. Mais en ce Pays les chaleurs ſont ſi exceſſives, que la terre ne permet pas d'y marcher à cette heure-là. Auſſi cherchions-nous plûtôt de l'ombre ou une touffe d'herbe pour rafraîchir nos pieds, que nous ne penſions courir après eux. Nous fîmes pourtant cent priſonniers, preſque tous femmes ; nous n'y ſéjournâmes que deux jours, & après avoir amaſſé les vivres qui étoient dans les maiſons, & qu'un parti que nous avions envoyé chercher des chevaux nous en eût amené cent, nous en partîmes le premier Mai & nous allâmes porter ces vivres ſur le bord de la riviere du Realeguo, où étoient nos Canots, qui les portoient enſuite à bord de nos Navires, tandis que nous allions ailleurs en chercher d'autres, afin d'en amaſſer le plus que nous pourrions, plûtôt que de les conſommer à meſure que nous les portions.

Le 2. nous allâmes à une ſucrerie prendre ſix chaudieres que nous apportâmes

tâmes le lendemain, le 4. nous repartîmes pour aller à un Bourg à deux lieues de Realeguo, nommé Ginandego, dont quelques jours auparavant les Habitans nous avoient prié, en se moquant de nous, de les aller voir, s'assûrant sur un retranchement qui en fermoit l'avenuë, & qui étoit défendu par deux cens hommes, de nous y bien recevoir. Nous y arrivâmes le 5. à la pointe du jour ; mais la sentinelle nous ayant découverts, elle en avertit aussi-tôt les Espagnols, qui ne se firent pas prier pour l'abandonner après avoir tiré sur nous quelques coups de mousquet ; desorte que pour punir leur rodemontade, nous brûlâmes entiérement leur Bourg. Nous fîmes un prisonnier, qui nous apprit que le Corregidor de Léon, qui vouloit nous éloigner de cette côte, avoit donné ordre à tous les Indiens, que dès que nous irions en quelque lieu, ils en fissent brûler toutes les vivres : ce qui pour notre malheur ne fut que trop bien executé, non seulement en cet endroit, mais partout ailleurs, & qui fut cause en même temps de la faim & des travaux excessifs que nous souffrîmes sur cette mer tant que nous y demeurâmes.

Vers le midy du même jour il se présenta

présenta dans une savane environ huit cens hommes sortis de Léon pour nous attaquer. La vigie que nous avions posée au haut du Clocher du Bourg où nous étions sonna le Tocsin pour nous assembler & nous faire quitter les maisons où nous étions dispersez. Nous courûmes cent cinquante hommes avec des pavillons rouges pour les aller trouver : mais comme ils ne nous laisserent pas approcher d'eux à la portée de nos fusils, fuyant toûjours, nous fûmes obligez de nous retirer, & le 6. nous en partîmes pour aller nous embarquer, le 7. nous mîmes nos Bâtimens en carene, & nous nettoyâmes nos Canots.

Le 9. nous tînmes conseil pour déliberer sur le parti que nous prendrions, & nous nous trouvâmes de deux sentimens différens. Les uns étoient d'avis de monter devant Panama, espérant que les Espagnols auroient ouvert la navigation nous sçachant éloignez d'eux. Les autres représentoient, que souvent il y avoit des années où il falloit essuyer du côté de Panama huit mois d'un très-miserable temps de pluyes & de vents de Sud qui y régnent, & que celle-ci en pouvoit être une ; qu'ainsi il leur sembloit plus à propos de descendre

plus

plus bas à l'Oueſt, pour hyverner ſur une Iſle, & y attendre le beau temps.

Ces deux différens avis furent ſuivis, & chacun s'étant rangé de celui qui lui agréoit le plus, on ordonna dès le lendemain aux Chirurgiens de faire leur raport de ceux d'entre nos bleſſez qui en demeureroient eſtropiez, afin de les récompenſer avant que de nous ſéparer. Ils nous rapporterent qu'il y auroit quatre Eſtropiez & ſix Incommodez, nous donnâmes à chacun de ceux-ci ſix cens pieces de huit, & aux Eſtropiez mille, comme nous l'avons toûjours pratiqué en cette mer, & tout l'argent que nous y avions amaſſé fut appliqué à cette récompenſe. Le 12. nous partageâmes les Barques & les Canots, & nous nous trouvâmes cent quarante-huit François pour monter devant Panama, (ſans y comprendre l'équipage Anglois du Capitaine Touſlé) & cent quarante-huit autres François pour deſcendre à l'Oueſt. Le 13. nous partageâmes nos vivres, & nous nous ſéparâmes en deux bandes. Ces derniers ſe mirent ſous la conduite du Capitaine Grogniet ; & nous qui montions à Panama, ſous celle du Capitaine Touſlé. Cette ſéparation faite, nous allâmes moüiller à une Iſle qui eſt à demie-

à demie-lieue de celle où nous laiſſions les autres, pour y faire de l'eau & du bois. Le 16. le Capitaine Grogniet nous envoya ſon Quartier-Maître pour nous prier de ne mettre aucun de nos priſonniers à terre, de crainte qu'ils n'informaſſent les Eſpagnols de notre ſéparation ; parceque dans le deſſein qu'il avoit de faire deſcente chez eux, il appréhendoit que de pareils avis ne les rendiſſent plus réſolus & plus hardis à le traverſer.

Le 19. nous appareillâmes & nous fîmes voile pour la côte de Panama, avec le Navire du Capitaine Touſlé & une Barque ; nous portâmes à l'Eſt-Sud-Eſt, au Sud-Sud-Eſt & au Sud-Sud-Oueſt juſques à minuit, que nous fûmes pris d'un grain qui nous fit amener juſques au 20. à midi. Alors le vent ſe modéra, & nous fîmes l'Eſt-Sud-Eſt, juſques au 23. que nous moüillâmes dans la Baie de la Colebra pour y faire de l'eau, nous y paſsâmes la journée à varrer & à prendre des Tortuës qui abondent en cette petite Baie. Elles ſont de diverſes grandeurs, & nous en avons trouvé d'une ſi grande eſpece, qu'il n'en falloit qu'une ſeule pour raſſaſier 50. perſonnes en un jour. Le 24. nous mîmes cent cinquante hommes à terre pour

voir

voir si nous ne découvririons pas quelque Ville ou quelque Bourg, n'ayant point de Guide pour nous conduire dans ce Pays. Et après avoir marché environ une lieue, nous rencontrâmes trois Hatos fort proches les uns des autres, dans lesquels ayant trouvé abondamment à manger, nous y restâmes jusques au 26. que nous revînmes à bord, où le Capitaine Toussé nous proposa d'aller prendre la Ville de la Villia, qui est à trente lieues sous le vent de Panama. Chacun y consentit, & le soir nous levâmes l'anchre, du vent de terre, qui nous servit jusqu'au 27. à midi que nous eûmes un très-gros temps de Sud-Est, accompagné de pluye, jusques au 28. au soir qu'il se calma. Tout le 29. le vent d'Oüest nous favorisa, & nous fit voir sur le soir le Cap blanc. Le 30. nous eûmes assez beau temps; mais le 31. deux heures avant le jour, nous en eûmes un très-mauvais, qui nous contraignit de tout amener & de mettre à la cape. Le tonnerre tomba sur le bout de notre grande vergue; cependant il ne l'endommagea pas beaucoup. Le premier Juin le vent s'étant modéré, nous fîmes route à l'Est-Sud-Est; le 2. sur le midi nous entrevîmes la terre; mais

mais elle étoit si couverte de broüillards, que nous ne pûmes connoître quel bien c'étoit ; nous fîmes l'Est-Quart-Sud-Est pour l'aprocher. Le broüillard s'étant un peu dissipé, nous reconnûmes que nous étions entre la baie de Boca-del-Toro & la pointe Borica, ensuite nous fîmes le Sud-Quart-Sud-Oüest pour nous mettre au large; & après, le Nord-Est pour attraper l'Isle Saint Juan de Cueblo.

Le 7. nous terrîmes à l'Isle Montosa, six lieues au Sud de celle de Saint Juan; nous mîmes trois Canots dehors avec lesquels nous allâmes faire le tour de cette derniere, & nos Bâtimens allerent moüiller à une autre petite Isle qui en est à demie-lieuë à l'Est. En faisant le tour de celle de Saint Juan, nous ne trouvâmes qu'un de nos prisonniers qui s'étoit sauvé d'avec nous lorsque nous y étions, & qui n'ayant pû passer à la grande terre, revint à nous. Nous retournâmes le 10. à nos bords. Le 11. nous fîmes nos eaux & notre bois, & nous nettoyâmes nos Canots. La nuit suivante il s'éleva un vent de Nord qui cassa nos cables, & qui pensa nous jetter sur un récif : mais par bonheur le vent se tournant & se jettant sur la ter-

re, fit que nous appareillâmes & que nous allâmes moüiller au large. A la faveur des éclairs nous apperçûmes nos Canots, dont les grélins étoient caſſez, & qui alloient être jettez par les vagues ſur le récif, ſi nous n'avions été les ſauver, à l'exception toutefois d'un que nous ne pûmes empêcher de s'y aller briſer, & le 12. nous allâmes draguer nos anchres.

Le 13. nous appareillâmes faiſant route pour la Villia, pouſſez d'un vent largue d'Oüeſt-Sud-Oueſt. Le 15. nous découvrîmes la terre, & nous reconnûmes que c'étoit le Cap appellé le *Morne à Puercos;* enſuite nous reportâmes au large du vent de terre, juſqu'au ſoir que le Ciel ſe broüilla de telle ſorte, que nous fûmes juſques au 18. à mâts & à cordes d'un vent de Sud-Oüeſt, avec une pluye épouvantable qui ne ceſſa qu'à midi, que le temps s'apaiſa. Alors nous reconnûmes trois rochers nommez *les trois Freres*, qui ſont à quelques lieües ſous le vent de la Baie de la Villia où nous allions. Le 19. nous vîmes la pointe Mala, qui fait celle de deſſous le vent de cette Baie, & nous portâmes toute la nuit le Nord pour aborder la terre. Le 20. à la pointe du jour, nous

nous

nous en trouvâmes à cinq ou ſix lieues, nous ſerrâmes toutes nos voiles, à l'exception de nos ſivadieres, pour ſoutenir nos Bâtimens au courant. Le ſoir nous paſsâmes dans nos Canots, & nous nageâmes toute la nuit, après avoir donné ordre à nos Bâtimens de louvoyer en nous attendant à l'embouchure de la Baie où nous entrions.

Le 21. au matin nous reçonnûmes le lieu où nous devions mettre à terre, nous moüillâmes pour attendre la nuit, & nous démâtâmes nos Canots, de crainte qu'ils ne fuſſent apperçus de terre. Lorſque la nuit fut venue nous appareillâmes. Le 22. une heure avant le jour nous terrîmes; mais notre pratique nous ayant dit que nous n'avions pas aſſez de temps pour arriver à la Villia avant que le jour parût, nous repouſsâmes trois lieues au large où nous moüillâmes, n'y ayant partout dans cette Baie que 15. braſſes d'eau. Le ſoir nous revînmes à terre, à la voile & à la nage : cependant nous ne pûmes arriver qu'à minuit, parceque les courans nous avoient été contraires. Nous deſcendîmes, & nous marchâmes 160. hommes droit à la Ville, & de deux Eſpagnols que nous trouvâmes

en

en chemin, nous en prîmes un qui nous dit qu'il étoit envoyé de l'Alcade Major pour vigier au bord de la mer; parceque les Habitans avoient vû au large un Navire & une Barque, dont ils s'étoient néanmoins ſi peu allarmez, qu'ils n'avoient augmenté leur Garde que de vingt hommes. Nous continuâmes notre chemin, & quelque diligence que nous pûmes faire, il étoit une heure de ſoleil quand nous arrivâmes à la Ville: Nous n'y trouvâmes aucune réſiſtance, la moitié du monde étant alors à la premiere Meſſe. Nous fîmes trois cens priſonniers tant hommes que femmes, de qui nous ſçûmes qu'il y avoit trois Barques dans la riviere ſur laquelle la Ville eſt aſſiſe. Nous envoyâmes auſſi-tôt un parti pour les prendre; mais les Eſpagnols n'avoient point perdu de temps à en couler une bas, à cacher les voiles & les gouvernails des deux autres, & à couper leurs mâts à demi. Enſorte que le parti paſſa outre, & alla donner avis de la priſe de la Ville à ceux que nous avions laiſſez à la garde de nos Canots, qu'ils trouverent moüillez à l'embouchure de la riviere. Nous amaſsâmes cette journée les marchandiſes que la Flotte avoit laiſſées dans

dans cette Ville, eſtimées par les Eſpagnols un million & demi, & environ la valeur de quinze mille pieces de huit en or & en argent : ce qui étoit très-peu de choſe au prix de ce que nous devions y trouver, ſi les Eſpagnols de toutes ces contrées, qui ſont toujours dans la méfiance des Flibuſtiers, n'avoient mis à couvert leurs Tréſors, ſur leſquels pluſieurs ſe laiſſent plûtôt tuer, que de découvrir les places où ils les ont enterrez.

Le 24. nous envoyâmes un parti de quatrevingt hommes conduire un pareil nombre de chevaux, chargez avec des balots de ces marchandiſes, juſqu'au bord de la riviere, où nous ſçavions qu'il y avoit deux Canots appartenans aux Eſpagnols. Nous voulions nous en ſervir pour conduire notre priſe juſqu'à l'embouchure où étoient les nôtres ; mais les ennemis nous prirent un homme de cette eſcorte. Ce même jour nous envoyâmes une Lettre à l'Alcade Major, pour ſçavoir de lui s'il vouloit payer rançon pour la Ville, & racheter ſes marchandiſes. Il nous fit réponſe, que toute la rançon qu'il prétendoit nous donner étoit de la poudre & des balles, dont il avoit grande abondance à notre

tre ſervice ; qu'à l'égard des priſonniers que nous avions, il remettoit cette affaire entre les mains de Dieu ; qu'au ſurplus ſon monde s'aſſembloit pour avoir l'honneur de nous voir. Après cette réponſe, qui irrita tous nos gens, on mit le feu à la Ville, & nous en partîmes pour venir coucher au lieu où étoit le butin gardé par nos quatrevingt hommes : il n'y avoit qu'un quart de lieue de chemin. Nous eûmes pendant la nuit quantité d'allarmes, & le 25. nous chargeâmes les deux Canots Eſpagnols, des plus belles & des plus riches marchandiſes, ne pouvant pas tout emporter, parceque nos Canots qui étoient, comme nous venons de le dire, à l'embouchure de la riviere, & dans leſquels nous aurions pû charger le reſte, n'oſoient y monter à cauſe des embuſcades des Eſpagnols ; car pendant que ceux qui les gardoient, eſſayoient de venir à nous ſuivant l'ordre que nous leur en avions laiſſé, ils leur avoient déja tué un homme. Deſorte que les deux Canots Eſpagnols ayant leur charge, nous mîmes neuf hommes pour les conduire, & nous les eſcortâmes par terre tout le long de la riviere, tandis que ſix cens Eſpagnols en

en faiſoient autant de l'autre côté, ſans que nous les euſſions apperçus à cauſe de l'epaiſſeur des arbres, des buiſſons & des halliers qui régnent le long du rivage. Quand nous eûmes fait environ une lieue de chemin, nous rencontrâmes un endroit ſi rempli de ces halliers, & ſi touffu, qu'il en étoit impénétrable. Nous fûmes obligez de prendre un petit détour, qui nous écarta du bord de la riviere de deux cens pas, ou environ: ce qui fut cauſe, comme on va voir, de la perte de tout le butin, & de la mort de quelques-uns de nos hommes.

En partant du lieu où nous venions de coucher, nous avions donné ordre aux Conducteurs des deux Canots, de s'arrêter dans la riviere à l'endroit où étoient les trois Barques Eſpagnoles, pour eſſayer de les emmener. Lorſqu'ils y furent arrivez, ils ſe trouverent ſurpris tout-à-coup d'une embuſcade. Pendant qu'ils ſe défendoient, le courant de cette riviere les fit dépaſſer les trois Barques, & par conſéquent les éloigna de nous. C'étoit juſtement ce que les ennemis demandoient; car dès qu'ils les virent dans un lieu où nous ne pouvions leur donner du ſecours, ils firent ſur eux une décharge de ſoixante coups

de

de mousquet, dont ils tuerent quatre hommes & en blesserent un. Les autres se sauverent de l'autre côté de la riviere, & abandonnerent les Canots; douze Indiens qui se jetterent à la nage, les amenerent à terre aux Espagnols, qui couperent la tête à un de ceux de nos gens qui n'étoit que blessé, & la planterent sur un piquet, afin que nous la vissions en descendant la riviere.

Lorsque nous fûmes sortis du détour que nous avions pris, nous rejoignîmes la riviere, & nous arrivâmes au lieu où les trois Barques étoient. N'y trouvant point nos Canots, nous crûmes qu'ils étoient encore derriere; mais une heure après, nous vîmes arriver au-travers des halliers, trois de ceux qui les avoient conduits, & qui revenoient au-devant de nous, pour nous faire le récit de notre infortune. Ils nous dirent qu'ils avoient trouvé cachez en remontant dans les bois, les gouvernails & les voiles de ces trois Barques, dans deux desquelles nous nous embarquâmes à l'heure même, & nous envoyâmes toûjours devant cinquante hommes par terre, chercher ces voiles & ces gouvernails, leur donnant signal que nous tirerions trois coups de fusil, ausquels ils

nous répondroient par un pareil nombre, pour nous marquer l'endroit où ils les auroient trouvez, afin de nous y arrêter. Mais nous n'eûmes pas plûtôt tiré nos trois coups, que nous en entendîmes répondre plus de cinq cens: ce qui nous fit juger d'abord que nos gens étoient attaquez. A l'inſtant nous mîmes à terre pour les aller ſecourir; mais le combat étoit fini lorſque nous les joignîmes. Si la riviere n'eût pas été entre les ennemis & nous, l'affaire ne ſe ſeroit pas terminée ſi-tôt. Nous trouvâmes en cet endroit un de nos gens qui s'étoit ſauvé de nos Canots avec un coup de mouſquet dans le corps; nous le fîmes porter à bord des Barques, après avoir enlevé les agrez qui étoient cachez dans le bois.

Dès que nous fûmes rembarquez, nous interrogeâmes un Capitaine de Cavalerie de la Villia, qui étoit notre priſonnier, pour ſçavoir en quels endroits les Eſpagnols nous pouvoient encore dreſſer des embuſcades. Il nous dit que ce pourroit être vers l'embouchure de la riviere, & qu'en général il falloit nous défier de tous les lieux qui nous paroîtroient leur pouvoir donner quelque avantage ſur nous. Après cet

avis,

avis, comme la marée montoit, nous mouillâmes.

Le 26. nous mîmes à terre à l'endroit où ils avoient tué nos gens la journée précédente, nous trouvâmes les deux Canots brisez, & les corps de nos hommes, à qui ils avoient donné quantité de coups après leur mort : ils en avoient jetté un dans le feu, & mis la tête de l'autre sur un piquet, comme on nous l'avoit raconté. Ces objets outrerent si fort nos gens, qu'en même temps ils couperent la tête à quatre des prisonniers, qui furent mises aussi sur des piquets au même lieu. Nous prîmes ensuite les corps des nôtres pour les enterrer au bord de la mer, & avant que d'y arriver, nous fûmes obligez de mettre trois fois à terre, pour forcer les embuscades que nous rencontrions le long de la riviere, à l'embouchure de laquelle nous trouvâmes aussi celle dont le Capitaine de Cavalerie nous avoit avertis ; mais nous nous en démêlâmes encore assez heureusement, quoiqu'avec perte de trois hommes & un blessé ; nous joignîmes enfin nos Canots, où peu d'heures après un de nos blessez mourut.

Lariviere de la Villia est fort grande,
 & de

& de mer basse, il brise à son embouchure comme en pleine côte; il y a une lieue au vent un gros rocher, qui est jour & nuit, & en toutes saisons, couvert d'un nombre infini de Frégates, Maubies & grands Goziers, qui sont des oiseaux qui ne vivent que de leur pêche. Les grands Navires ne peuvent entrer dans cette riviere, ils sont obligez de moüiller à une portée de canon au large, les Barques de quarante tonneaux y peuvent monter une lieue & demie. L'embarcadere de la Villia est encore une lieue & demie au-dessus, & la Ville est à un quart de lieue de son embarcadere. Elle est assez bien située, les Eglises y tombent presque en ruine, quoiqu'elles soient fort ornées au dedans; les ruës sont fort droites & les maisons des Particuliers passablement belles, ses dehors sont occupez par quantité de hatos accompagnez de très-belles savanes; la Ville de Nata, qui est la plus voisine de celle-cy, en est à sept lieues.

Le 27. il vint à nos bords un parlementeur, pour redemander les prisonniers; nous convînmes avec lui de dix mille pieces de huit pour leur rachat, & nous le menaçâmes de leur couper la

tête à tous, si on ne nous les envoyoit pas le 29. Mais au-lieu de nous apporter de l'argent, il revint nous dire que l'Alcade Major avoit arrêté ceux de nos prisonniers que nous avions mis à terre pour aller chercher la rançon de leurs femmes. En revanche nous coupâmes aussi-tôt les têtes de deux autres prisonniers, & nous les donnâmes à cet homme, pour les porter à l'Alcade, en lui disant, que s'il ne faisoit point d'autre réponse, nous couperions celles de tous les autres, & qu'après avoir mis leurs femmes sur une Isle, nous l'irions prendre lui-même. Le soir le Parlementeur revint nous dire, que toutes les rançons viendroient, & qu'outre cela ils nous donneroient par jour jusqu'à notre départ dix bœufs, vingt moutons, & deux paquets de farine, dont les moindres pesent ordinairement cent livres chacun.

Le 30. ils nous ramenerent l'homme qu'ils nous avoient pris, afin de l'échanger contre le Capitaine de Cavalerie que nous avions à eux; & comme ils étoient curieux d'avoir des armes Françoises, ils feignirent d'avoir perdu celles de notre homme, que nous leur fîmes payer quatre cens pieces de huit.

Ils nous demanderent à racheter une des Barques que nous leurs avions priſes ; moyennant ſix cens pieces de huit & cent livres de clou, dont nous avions grand beſoin. Nous la leur rendîmes après en avoir ôté les agrez & les anchres ; ils nous demanderent auſſi un billet par lequel nous nous engagerions à ne la point reprendre, ſi nous la trouvions en mer, ſauf à nous ſaiſir des marchandiſes dont elle ſeroit chargée : ce que nous leur accordâmes encore.

Le ſoir ſuivant, ils nous apporterent les dix mille pieces de huit dont on étoit convenu, & enſuite nous levâmes l'anchre pour aller moüiller à l'embarcardere d'un hato, où ils devoient nous donner cent vingt bœufs ſalez. Le 4. Juillet nous en repartîmes, & nous allâmes moüiller à l'Iſle Iguana, pour y chercher de l'eau, n'oſant en aller faire à la grande terre, où quatre mille hommes nous la gardoient ; mais après avoir creuſé en quelques endroits, & trouvé que l'eau en étoit ſaumatre, c'eſt-à-dire à demi-ſalée, nous réſolûmes, plûtôt que de mourir de ſoif, de deſcendre au nombre de deux cens hommes en terre ferme, pour en faire malgré les Eſpagnols. Nous les ſurprîmes pied à terre, couchez

ſur

ſur l'herbe à trois cens pas du bord de la mer, & après un léger combat, ils lâcherent pied, voyant que nous étions gens à riſquer tout pour peu de choſe. Nous remplîmes au plûtôt quelques futailles, & nous nous rembarquâmes ſans tarder.

Le 7. nous levâmes l'anchre, & nous fîmes voile pour les Iſles des Rois. Le 9. nous moüillâmes au Morne à Puercos, quatorze lieues ſous le vent de l'Iſle Iguana, pour y faire de l'eau à notre aiſe, n'y ayant perſonne en ce lieu pour s'y oppoſer. Le 10. nous en partîmes, favoriſez d'un vent d'Oüeſt, & un de nos bleſſez mourut ce jour-là. Le 13. nous découvrîmes une Iſle nommée la Galera, qui eſt toute au vent de celles des Rois. Le 14. nous commençâmes à nous ſentir des courans qui régnent toute l'année entre ces Iſles, & qui nous jetterent au large. Le 15. le vent fraîchit de Nord-Oüeſt, & nous fit approcher la terre. Le 18. nous reconnûmes le Cap Pin, & nous mîmes toute la journée à la cape, de crainte d'être découverts des Habitans de pluſieurs Iſles dont nous étions environnez.

Le 21. vers le ſoir, nous nous embarquâmes dans nos Canots, & nous

terrîmes à minuit. Malgré nos précautions nous fûmes découverts par des pêcheurs d'huitres à perles, lesquelles s'attachent en grand nombre sur des hauts-fonds de rochers qui sont autour de ces Isles. Le 22. vers le soir, nous apperçûmes de dessus une de ces Isles où nous étions descendus, une voile sur laquelle nous chassâmes, & que nous joignîmes deux heures avant le jour; ensorte que l'ayant abordée nous nous en rendîmes les maîtres. Ceux qui étoient dedans nous dirent, que les Habitans de Panama ne nous croyoient pas si près d'eux, & que comme nous venions de prendre la Villia, ils pensoient que nous irions plûtôt hiverner dans l'Isle Saint Juan, sur laquelle ils s'imaginoient toûjours que nous avions bâti un fort, par les feintes que nous en avions faites, & que nous faisions encore. Ils nous dirent aussi, que trente-six hommes, tant Anglois que François, étoient descendus du Perou dans une Barque, pour repasser par la riviere de Boca-del-Chica dans la mer du Nord; que les Espagnols en ayant été avertis par les Indiens, avec lesquels ils avoient fait la paix depuis qu'ils nous avoient donné passage chez eux

par

par cette même riviere, pour entrer dans la mer du Sud, ils étoient allez au-devant d'eux en grand nombre; qu'ils en avoient défait la plus grande partie, & mené un priſonnier à Panama; de-plus, que deux partis Anglois, chacun de quarante hommes, avoient voulu paſſer de la mer du Nord à celle du Sud, & qu'ils avoient été entiérement maſſacrez, à la réſerve de quatre qui étoient auſſi priſonniers à Panama; qu'enfin il y avoit dans la riviere de Boca-del-Chica une Barque qui attendoit huit cens livres d'or, tiré des mines qui en ſont voiſines, pour les porter à Panama.

Le même jour 22. nous revînmes à bord de nos Navires, que nous trouvâmes moüillez à la grande Iſle des Rois, & nous fîmes faire par nos Charpentiers, une demie-Galere de la Barque que nous venions de prendre. Le 26. nous interrogeâmes de nouveau le Capitaine de cette Barque; il nous dit qu'on attendoit tous les jours dans Panama deux Navires chargez de farine, & qui apportoient auſſi de Lima la paye de leurs ſoldats. Sur cet avis nous envoyâmes la demie-Galere qui venoit d'être achevée, en vigie hors des Iſles. Le 30. nous ſortîmes avec nos Canots, & nous

allâmes aborder à l'une de ces Isles, où nous en surprîmes un qui arrivoit de Panama. Le Maître auquel il appartenoit, étoit un Capitaine de ces Pirogues de Grecs dont nous avons ci-devant parlé, & qui venoit exprès se faire prendre, afin de tâcher par des avis artificieux de nous faire donner dans un piége dont je vais parler. Ce Capitaine contrefit d'abord le sincere, en nous apprenant plusieurs choses dont il sçavoit que nous étions instruits, & quelques autres dont nous pouvions l'être bientôt & facilement; entr'autres, qu'il y avoit dans la riviere de la Seppa deux Barques marchandes & une Pirogue de soixante Indiens, que les Espagnols avoient armée depuis la paix faite avec eux; que de-plus, le Gouverneur de la Villia avoit mandé au Président de Panama, qu'un de nos gens qu'il avoit pris, l'avoit assûré que trente autres d'entre nous, qui n'étoient pas informez de la bonne intelligence qui régnoit entre les Indiens & les Espagnols, devoient passer de cette mer à celle du Nord, par le même chemin que nous avions tenu, & que sur cet avis le Président avoit envoyé cent hommes dans la riviere de Boca-del-Chica pour

les attendre. Mais pour parvenir à ſon but, qui étoit de nous attirer ſous les Forts de Panama, il nous dit en dernier lieu, qu'il y avoit une petite Frégate qui entroit en charge dans ſon port, & qu'une Barque longue en guerre, qui en ſortoit tous les ſoirs pour faire la ronde, y rentroit tous les matins. Nous réſolûmes de profiter de ces avis, que nous croyïons ingénus, & de ne point négliger cette occaſion d'acquérir quelques vaiſſeaux dont nous avions grand beſoin.

Le 1. Août nous fîmes partir pour cet effet notre Galere, que nous envoyâmes dans la riviere de la Seppa, pour y prendre une des Barques dont ce Capitaine nous avoit parlé, & en même-temps nous partîmes auſſi avec quatre Canots, pour aller faire notre priſe dans le port de Panama, accompagnez du Capitaine Grec qui vouloit nous ſervir de conducteur. Il nous fit arriver deux heures avant le jour devant la Ville, & comme la Lune étoit fort claire, nous attendîmes que quelque nuage la couvrît, pour faciliter notre approche ſans être découverts des Vaiſſeaux du Port; car nous en voyïons déja un qui nous ſembloit avoir ſes voiles déferlées, &

c'étoit-là le leurre & le piége dans lequel ce Capitaine nous conduisoit. Mais par un pur effet du hazard, ou plûtôt de notre bonheur, nous l'évitâmes par la rencontre inopinée que nous fîmes d'une voile qui sortoit du port, sur laquelle nous chassâmes, croyant que ce fût la Barque longue qui alloit faire sa ronde, comme on nous l'avoit dit. Nous la prîmes sans tirer un seul coup, & en interrogeant le Capitaine qui la commandoit, il nous découvrit que le Président de Panama nous avoit envoyé un Capitaine Grec pour se laisser prendre, & qu'il lui avoit promis une grande récompense s'il réüssissoit dans le projet qu'il avoit fait de nous perdre : Que le moyen dont ils étoient convenus pour y réüssir, étoit de nous conduire sous les Forts de cette Ville, dans l'espérance d'y prendre les Bâtimens dont il nous avoit entretenu, & dont celui qui nous paroissoit avoir ses voiles déferlées, n'étoit qu'un Navire feint, éloigné d'une portée de pistolet des Forts ; qu'il étoit construit sur terre ferme avec de méchantes planches mal agencées, au milieu desquelles étoient plantez des mâts garnis de quelques voiles, & que comme cet

objet

objet étoit le plus apparent & le premier qui se présentoit à la vuë, il étoit indubitable que nous, qui l'aurions cru à l'eau, trompez par l'obscurité de la nuit, n'aurions pas manqué dans l'avidité où nous étions de le prendre, de faire une passe-vogue dessus, où infailliblement nos Canots eussent échoüé tout haut en terre; que pourlors le temps qu'il eût fallu pour les déchoüer, eût donné aux Espagnols celui de venir fondre sur nous, & qu'il ne paroissoit pas douteux, que vû le grand nombre qu'ils étoient dans une Ville aussi considérable que celle-là, ils ne nous eussent entierement accablez.

Cet avis venu si à propos, & qui nous sauva d'un péril certain où nous allions nous jetter, ne fut pas avantageux au Capitaine Grec, qui ayant été reconnu par le Capitaine de la Barque, pour celui dont il venoit de nous faire éviter la trahison, fut payé comptant de sa peine, par une prompte mort. Après quoi nous allâmes prendre l'Isle de Tavoga, qu'on avoit recommencé d'habiter depuis que nous étions partis de la cote de Panama.

La nuit du deux au trois nous par-

tîmes de cette Isle, & nous allâmes prendre celle de Ottoque, qui en est à deux lieues Nord & Sud, & que nous trouvâmes pareillement repeuplée. Le 4. nous appareillâmes pour aller joindre notre Galere, à qui nous avions donné rendez-vous à l'Isle de Sipilla. Mais nous la trouvâmes en chemin, avec la prise qu'elle venoit de faire d'une des Barques qui étoient dans la riviere de la Seppa, d'où en sortant elle avoit trouvé une embuscade qui lui avoit tué deux hommes, & qui avoit cassé le bras à un autre.

Le 5. nous apperçûmes cinq voiles entre Tavoga & Panama, nous portâmes dessus & nous reconnûmes que c'étoient nos Bâtimens qui chassoient une Barque venant de Nata, chargée de vivres, dont le Maître voyant qu'il ne pouvoit la défendre, se sauva à terre à la nage après avoir tiré quelques coups d'armes. Le 6. nous allâmes moüiller avec nos prises à Tavoga, & de là nous écrivîmes au Président de Panama, que s'il ne nous rendoit cinq prisonniers Anglois & François qu'il avoit dans sa place, nous couperions la tête à cinquante Espagnols que nous avions entre les mains. Le 7. n'ayant point

point de nouvelles de lui, nous levâmes l'anchre, & fîmes route pour les Isles des Rois, où nous prîmes fond le 9. pour remédier à des voyes d'eau qui s'étoient faites à nos Navires; & pendant qu'on y travailloit, nous partîmes avec notre Galere & quatre Canots pour la riviere de Boca-del-Chica, tant pour sçavoir s'il étoit vrai que les Indiens des Sambes étoient en paix avec les Espagnols, comme on nous l'avoit assuré, que pour aller brûler ce qui étoit déja construit d'une ville nommée la *Terrible*, qu'ils bâtissoient sur cette riviere pour la garde d'une mine d'or. Nous allions aussi pour battre les cent hommes, qui selon le rapport du Grec en attendoient trente des nôtres qui devoient passer à la mer du Nord.

Le 11. nous arrivâmes à l'embouchure de la riviére de Boca-del-Chica. Le soir nous y moüillâmes jusqu'à minuit, que nous levâmes l'anchre; & comme la mer montoit, nous nous laissâmes conduire dans la riviere au gré du courant. Sur les deux heures du matin, notre pratique nous croyant encore loin du lieu où il nous menoit, nous fit nager à force pour nous faire avancer;

cer : ce qui nous fit grand tort ; car au-lieu que nous allions pour ſurprendre, nous fûmes ſurpris. En effet, un quart-d'heure après nous vîmes des feux ; mais il n'y avoit plus à s'en dédire. La riviere faiſoit-là un coude, & la rapidité de la marée qui montoit, nous jettoit malgré nous ſur ces feux, qui avoient été allumez par les cent hommes que nous cherchions, comme nous le ſçûmes bien-tôt ; parcequ'auſſi-tôt on nous demanda d'où étoient les Canots, que notre pratique leur ayant répondu par notre ordre, qu'ils étoient de Panama, ils nous demanderent encore qui commandoit, & qu'ayant été trop long-temps à chercher un nom Eſpagnol, ils firent toutes leurs décharges ſur nous. Mais deux coups de pierrier que nous leur tirâmes, les ayant fait abandonner, nous paſſâmes outre, & nous moüillâmes hors de la portée de leurs armes, en attendant que la marée baiſsât pour deſcendre ; parceque ne pouvant point mettre à terre au-deſſus d'eux, le Pays étant noyé de marécages, excepté l'endroit où ils étoient, nous réſolûmes de les prendre plus bas ; ainſi une heure avant le jour nous repaſſâmes devant leur retranchement,

après

après avoir fait mettre bas tout notre monde, & tiré quatre coups de pierrier, dont nous les saluâmes si à propos, que leur ayant blessé beaucoup de gens, ils ne firent plus que très-peu de feu de leurs armes.

Le 12. nous prîmes sur cette riviere une Navette avec trois Indiens, nous mîmes ensuite à terre pour aller attaquer les Espagnols par derriere leur retranchement, qui ne commandoit que sur la riviere. Mais aussi-tôt ils armerent leur Pirogue pour venir prendre les nôtres : ce qui nous obligea de nous rembarquer promptement pour les défendre, & de changer la maniere de notre attaque, en prenant résolution d'aller à eux pardevant leur Corps-de-Garde, au pied duquel nous mîmes à terre, malgré leur feu qui ne dura pas ; car celui de nos pierriers & de nos fusils leur tuant beaucoup du monde, ils prirent aussi-tôt la fuite, & nous abandonnerent leur retranchement, où nous trouvâmes un grand nombre de morts & de blessez. Nous fîmes quelques prisonniers, & entr'autres l'Alfier. Il se trouva parmi ceux-ci un Indien, qui aveuglé du zele qu'il avoit pour les Espagnols, nous prenoit pour eux, & qui en nous montrant nos

Canots, vomiſſoit contre nous quantité d'injures. Mais nous le déſabusâmes bien-tôt de ſa bévuë, & nous fîmes connoître à ce perfide, à qui nous avions autrefois fait tant de bien en paſſant par cette même riviere, que nous étions ſes ennemis puiſqu'il étoit devenu le nôtre; enfin nous le mîmes hors d'état pour toûjours de ſervir les Eſpagnols & de nous faire du mal.

Ceux que nous venions de faire priſonniers nous avertirent que nous étions découverts à la nouvelle Ville la Terrible, & nous confirmerent le maſſacre des trois Partis, tant de ceux qui voulurent paſſer à la mer du Sud, que de ceux qui vouloient retourner au Nord par cette riviere. Nous fîmes lecture d'un billet du Préſident de Panama, que nous trouvâmes en cette tranchée. Il s'adreſſoit à un Meſtre de Camp qui commandoit en cette Ville, & en voici la teneur.

Lorſque les Ennemis prirent la Villia, ils eurent un de leurs gens pris, qui nous a informé que trente hommes devoient ſe mettre en chemin par la riviere de Boca-del-Chica, pour retourner à la mer du Nord, croyant toûjours être en bonne intelligence avec les Indiens. Je vous envoye ces

ces cent hommes, pour défaire ces ennemis de Dieu ; tenez-vous bien ſur vos gardes, de crainte de vous laiſſer ſurprendre, & infailliblement vos gens gagneront de quoi en les défaiſant.

On peut dire ici, que les priſonniers que nous faiſions nous étoient de la derniere conſéquence, tant pour nous donner les moyens de ſubſiſter en ces lieux, que pour nous garantir d'une infinité d'embuches & de dangers dans leſquels nous ſerions tombez ſans eux. On voit par celle-ci, que les Eſpagnols auroient épargné à nos trente hommes la peine d'aller juſqu'à la mer du Nord. Enfin après avoir brûlé leur Corps-de-Garde, nous prîmes leur Pirogue, avec quelques livres de poudre d'or que nous trouvâmes, & nous redeſcendîmes enſuite la riviere. A l'égard des trois Indiens que nous avions pris dans la Navette, nous le renvoyâmes, pour dire à leurs camarades, que nous avions tué celui qui étoit avec les Eſpagnols, & que pour eux, nous leur avions donné quartier, parcequ'ils ne s'étoient pas trouvez dans la même faute. Nous en agiſſions ainſi pour tâcher de nous les rendre favorables, & de les déſunir d'avec l'Eſpagnol.

Le 13. à midy, comme nous étions revenus à l'embouchure de la riviere, nous trouvâmes une de nos Barques à qui nous avions donné ordre de nous y venir trouver, nous apprîmes de ceux qui étoient dedans, qu'en nous attendant, deux Pirogues d'Indiens, trompées par la vûë de trois ou quatre prisonniers Espagnols qu'ils avoient fait monter exprès sur leur pont, étoient venuës d'elles-mêmes se livrer entre leurs mains, avec quelques livres de poudre d'or qui y furent trouvées; & qu'un de ces Indiens, fort absolu parmi les siens, étoit Porteur d'une commission du Président de Panama, pour armer plusieurs Pirogues & nous faire la guerre. Le soir nous levâmes l'anchre dans le dessein d'aller joindre nos Bâtimens qui croisoient entre le cap Pin & les Isles des Rois, & qui y attendoient ceux des Espagnols qu'on nous avoit avertis devoir venir de Lima.

Le 17. au matin, nous arrivâmes à nos bords, & le soir nous prîmes fonds en passant aux mêmes Isles des Rois, pour y laisser notre Barque longue en carene. Pendant notre absence nos gens avoient mis à terre sur une de ces Isles quarante prisonniers, qui ayant par hazard trouvé en ce lieu des Canots, que quelques

Espagnols

Eſpagnols avoient cachez, s'en étoient ſervis pour aller à Panama informer le Préſident de la courſe que nous faiſions, & lui dire que les Bâtimens que nous y avions laiſſez n'avoient que très-peu de monde : ce qui fit réſoudre ce Préſident de les envoyer attaquer. Mais Dieu permit que nous revinſſions à nos bords avant eux.

Le 20. nous appareillâmes pour aller en garde à Tavoga, & le ſoir nous moüillâmes un pied d'anchre devant le port de Panama, pour ſçavoir ce qui s'y paſſoit. Nous vîmes deux Bâtimens en rade, où les Canots de la Ville alloient & venoient inceſſamment; mais ne devinant pas qu'on les armoit contre nous, nous allâmes moüiller le 21. à Tavoga.

Le 22. à la pointe du jour nous apperçûmes trois voiles ſur nous, ſans que nous les euſſions découvertes, à cauſe d'une des pointes de l'Iſle qui nous les avoit cachées ; deſorte qu'un de nos Bâtimens, qui n'eut pas le temps de lever ſon anchre, fila ſon cable. Dès qu'ils nous virent appareiller, ils nous envoyerent quelques coups de canon ; & comme ils avoient le vent, nous ne fûmes point épargnez tant qu'ils eurent cet avantage. Nous fîmes cinq bordées

pour le regagner ſur eux : ce qu'ils ne purent empêcher. Ils le perdirent par leur peu de hardieſſe, n'ayant oſé paſſer entre l'Iſle de Tavoguilla & un rocher, où à la verité il n'y avoit que la paſſe d'un Navire. Nous le riſquâmes, & ainſi nous eûmes le vent à eux, nous nous battîmes juſqu'à midi, ſans ſçavoir qui auroit l'avantage; & quoiqu'ils jettaſſent beaucoup d'artifice ſur nos ponts, nous ne laiſsâmes pas de les déſamparer. Ce qui fut cauſe qu'ils perdirent bien du temps à repliſſer leurs manœuvres, & nous en profitâmes pour les approcher ; nous jettâmes dans leur plus grand vaiſſeau quantité de grenades, dont une fit des effets merveilleux, en mettant le feu dans de la poudre répanduë, qui brûla pluſieurs de leurs gens. Cet incident fut cauſe que le combat fut bien-tôt terminé ; car nous arrivâmes en même temps ſur ce Navire, qui paroiſſoit tout en feu, & nous l'abordâmes par ſes hauts-bans de bourſet, où malgré la vigoureuſe réſiſtance qu'ils firent de deſſus l'arriere, où ils s'étoient tous retirez, nous les obligeâmes à demander quartier, & nous nous rendîmes maîtres du Bâtiment. En même temps une de nos Barques aborda une des

des leurs,& la prit. La troisiéme,qui étoit une Barque longue, & qui avoit attendu à toute extrémité à se sauver, se fiant sur ce qu'elle alloit parfaitement bien, se voyant poursuivie par notre Galere & deux Pirogues,fut obligée d'aller échoüer en pleine côte, où elle fut aussi-tôt brisée & il ne s'en sauva que très-peu de monde.

Il y eut dans leur petite Frégate quatrevingt hommes, tant morts que blessez, de cent vingt qu'ils étoient. Dans leur Barque, de soixante & dix ils ne restoient que dix-neuf hommes sains; & dans leur Barque longue, nous n'en vîmes que dix ou douze se sauver à terre, tous leurs Officiers furent tuez ou blessez, entr'autres le Capitaine de la petite Frégate, qui reçut cinq coups de fusil. C'étoit le même qui s'étoit si vigoureusement battu au Pueblo-Nuevo, où il en avoit déja reçu cinq autres, & qui nous avoit aussi dressé les embuscades de la Villia : mais cette derniere affaire nous défit de lui, car il mourut quelque temps après.

Pendant que nous étions occupez à raccommoder les Manœuvres des prises que nous venions de faire, & à jetter les morts à la mer, nous apperçûmes deux

autres voiles qui ſortoient de Panama, & qui portoient ſur nous. Nous queſtionnâmes nos priſonniers pour ſçavoir ce que ce pouvoit être; ils nous dirent qu'ils ne doutoient pas que ce ne fût du ſecours qu'on leur envoyoit. Au même inſtant nous nous aviſâmes d'une ruſe pour les abuſer, & leur faire croire que nous étions vaincus; nous mîmes pavillon Eſpagnol ſur nos Bâtimens, & ſur ceux que nous venions de prendre avec le pavillon Anglois & François en Oveache. Dès que ces deux voiles ennemies ſe furent aprochées, elles arriverent ſur notre Navire, qui les reçut d'une toute autre maniere qu'ils n'avoient eſperé. Dans cette ſurpriſe, ils firent leurs décharges avec précipitation, & larguerent ſur la petite Frégate qu'ils croyoient encore à eux, & qui leur cria d'amener. Comme ils n'en voulurent rien faire, on jetta quelques grenades dans une de leurs Barques, qui la coulerent bas, & une de nos Pirogues alla aborder l'autre, dans laquelle on trouva quatre paquets de cordes coupées d'égale longueur, qu'ils avoient préparées pour nous lier, croyant que nous étions pris. Mais ils avoient trop tôt chanté victoire, & ces cordes furent cauſe que l'on

ne

ne donna aucun quartier à ceux de la Barque où elles étoient. Ensuite nous lûmes la Commission du Capitaine de la petite Frégate, qui portoit ordre de nous chasser jusqu'à l'Isle Saint Juan; & en cas d'abordage, de faire main-basse sur tous ceux qui seroient sur les ponts de nos Navires, à l'exception de nos Chirurgiens qu'ils vouloient conserver pour eux. Enfin cette Commission portoit encore, que les Compagnies de Cavalerie marcheroient le long de la côte, pour prendre garde qu'aucun de nous ne pût se sauver à terre dans quelque Canot.

Le 23. comme nous faisions route pour aller moüiller à Tavoga, nous apperçûmes une autre voile qui alloit rentrer dans Panama, nous chassâmes dessus & nous la prîmes; c'étoit une Chaloupe que le Président avoit envoyée pour lever notre anchre que nous n'avions pas eu le temps de haller le jour précédent: ce qu'il avoit sçu par le moyen d'un Canot, qui ayant passé par-là en avoit vû la Boé. Tous fatiguez que nous étions de tant de travaux, nous ne pûmes nous empêcher de railler & de rire de ce Président, de nous avoir envoyé des cordes qui servirent à lier ses gens, & qui envoyoit encore prendre cette

anchre pour moüiller dans ſon port notre Navire, qu'il croyoit qu'on lui amenoit. Ce même jour au ſoir nous prîmes fond à Tavoga.

Pendant tout le combat il ne nous fut tué qu'un ſeul homme; mais il y en eut vingt-deux bleſſez, du nombre deſquels étoit le Capitaine Touflé, & ceux-ci moururent preſque tous de leurs bleſſures. Le 24. il nous en mourut un, le même jour au ſoir nous envoyâmes un de nos priſonniers au Préſident de Panama, pour lui porter une Lettre, par laquelle nous lui demandions cinq priſonniers Flibuſtiers qu'il avoit, & des médicamens pour panſer ſes gens, quoique que ce fût plûtôt pour panſer les nôtres. Nous nous y plaignions auſſi du peu de quartier qu'il avoit fait aux trois Partis dont j'ai parlé, quand les Eſpagnols les maſſacrerent ſi inhumainement. La nuit il nous envoya le Commandant de la Seppa qui parloit un peu François, avec cette Lettre.

MESSIEURS,

Vous qui devez ſçavoir faire la guerre, je m'étonne que vous me demandiez des

des gens qui se sont rendus à nous. Votre témérité a quelque chose de contraire à l'honnêteté avec laquelle vous devriez traiter des gens dont vous êtes les maîtres. Si vous n'en usez pas bien, Dieu sera peut-être pour nous dans une autre entreprise ; & pour ce qui est du peu de quartier que vous vous plaignez que nous donnons, vous en voyez le contraire par ceux que nous tenons entre nos mains depuis tant de temps. Mettez, s'il vous plaît, nos prisonniers à terre, & nous les guérirons.

A cette réponse nous lui mandâmes verbalement par cet Officier, que s'il ne nous renvoyoit nos prisonniers, nous lui envoyerions les têtes de tout ce que nous avions d'Espagnols. Le 25. nous levâmes l'anchre,& nous mîmes à la voile de crainte que pour réponse il ne nous envoyât un Brûlot, comme il avoit fait aux Anglois deux ans auparavant. Le 26. au matin nous moüillâmes aux Isles de Pericos, qui ne sont qu'à une lieue de Panama, vers midy nous vîmes une voile, nous l'envoyâmes reconnoître par notre Galere; c'étoit notre Barque longue qui venoit de carener, & dans laquelle il y avoit soixante hommes

qui ne s'étoient point trouvez au combat. Il nous mourut cette journée deux de nos bleſſez, & tous de légeres bleſſures. Mais il ne faut pas s'en étonner, toutes les balles des Eſpagnols étoient empoiſonnées.

Le 27. au matin il nous vint un Parlementeur de la part de l'Evêque, qui ſe mêloit de cette affaire; car il avoit obligé le Préſident d'armer contre nous. Cet homme nous apportoit une Lettre conçuë en ces termes.

MESSIEURS,

Quoique M. le Préſident vous ait écrit aſſez bruſquement, je vous prie avec inſtance de ne pas répandre davantage le ſang des innocens que vous avez entre vos mains, ayant tous été en guerre par force contre vous: Il obéït aux ordres du Roi, qui lui défend de rendre des priſonniers de guerre; je ferai mes efforts pour vous faire rendre vos gens, fiez-vous à ma parole, & vous ſerez contens.

Je vous donne avis que tous les Anglois ſont Catholiques Romains, qu'il y a à préſent une Egliſe à la Jamaïque, & que les quatre que nous avons s'étant convertis, veulent demeurer avec nous.

Nous

Nous vîmes bien que c'étoit une défaite pour ne pas rendre nos gens, & ce refus couvert, joint au chagrin que nous causoit la perte de ceux des nôtres qui mouroient incessamment par la violence du poison dont leurs blessures étoient envenimées, nous fit prendre, quoiqu'avec peine, la résolution d'envoyer au Président vingt têtes de ses gens dans un Canot; & nous lui fîmes dire, que si le 28. il ne nous renvoyoit nos hommes, nous lui ferions porter les têtes de tout ce qui nous restoit de prisonniers. Ce moyen étoit à la vérité un peu violent; mais c'étoit l'unique pour mettre les Espagnols à la raison, nous les connoissions gens à nous mépriser sans cette fermeté, & à nous abîmer en peu de temps, pour peu de tiédeur que nous eussions fait paroître.

Le 28. à la pointe du jour un Parlementeur nous ramena nos cinq hommes, sçavoir un François & quatre Anglois; il nous apporta aussi quantité de rafraîchissemens pour nos blessez, avec la Lettre suivante.

JE vous envoye tous les prisonniers que j'avois dans ma place; si j'en avois d'avantage je vous les renvoyerois de mê-

me, & à l'égard de ceux que vous avez entre les mains, je mets cela à votre honnêteté & ſuivant l'uſage de la guerre.

Nous lui envoyâmes une douzaine des plus bleſſez, & nous lui fîmes cette réponſe.

LETTRE

Pour le Préſident de Panama.

SI vous en aviez uſé de la ſorte lorſqu'on vous redemanda les cinq priſonniers que vous nous renvoyez à préſent, vous auriez ſauvé la vie à ces miſerables dont on vous a envoyé les têtes, & que vous avez bien voulu faire périr. Nous vous renvoyons en échange douze de vos hommes, & nous vous demandons vingt mille pieces de huit pour la rançon de ceux qui nous reſtent, ſinon nous les mettrons hors d'étatde nous renvoyer des balles empoiſonnées : ce qui eſt une contravention ſi manifeſte aux loix & aux maximes de la bonne guerre, que ſi nous en voulions faire le châtiment ſuivant la rigueur des régles qu'elle nous preſcrit, nous ne do nnerions quartier à pas un de vos gens.

Nos

Nos cinq hommes que l'Eſpagnol nous avoit ramenez, nous confirmerent encore le maſſacre des trois Partis dans la riviere de Boca-del-Chica, dont ils avoient été témoins oculaires. Vers le midy du même jour 28. nous levâmes l'anchre, & nous allâmes moüiller à Tavoga pour y faire de l'eau. Pendant que notre accommodement ſe faiſoit avec les Eſpagnols pour le rachat de leurs priſonniers, nous leur demandâmes auſſi la traite, qu'ils nous accorderent en nous envoyant tous les jours quantité de Canots remplis de marchandiſes & de rafraîchiſſemens qu'ils nous donnoient à très-bon marché, à l'exception de la farine, du biſcuit, de la viande, & des autres vivres qui peuvent ſe garder. On en ſent bien la raiſon.

Le 29. le Parlementeur revint, qui nous rapporta qu'il avoit fait quêter dans la Ville pour la rançon, & que l'on n'avoit pû ramaſſer que ſix mille pieces de huit: mais comme nous étions preſſez de partir, nous lui dîmes qu'il nous en envoyât dix mille, ou que nous les irions prendre nous-mêmes dans la Ville. Cette fanfaronade fit que le premier de Septembre il vint un Canot nous dire, que le lendemain une Barque nous ap-

porteroit ce que nous demandions, & le 2. un de nos bleſſez mourut.

Le 3. ne voyant rien venir de Panama, nous appareillâmes & nous entrâmes dans le port, où après avoir iſſé pavillon au grand mâts, nous tirâmes un coup de canon ; ils répondirent à notre ſignal en arborant pavillon blanc ſur un des baſtions du Fort, pour nous avertir que l'argent n'étoit pas encore prêt ; ce qui nous obligea de ſortir, & de tenir toute la nuit à la cape devant l'entrée du port. Le 4. il vint un Chevalier de Malthe avec une Barque, apporter les dix mille pieces de huit, & reprendre les priſonniers. Le 5. nous allâmes moüiller à Ottoque pour y prendre des vivres, & le 7. il nous mourut deux hommes.

Le 8. les Indiens, qui nous avoient ſervi de guides pour paſſer de la mer du Nord en celle du Sud, & qui ne nous avoient pas quittez depuis, furent pris ou maſſacrez par les Eſpagnols ſur cette Iſle d'Ottoque, en vengeance du ſervice qu'ils nous avoient rendu. Le 9. au matin nous mîmes cinquante hommes à terre pour chercher ſi on pourroit trouver le lieu où s'étoient retirez les Eſpagnols, que nous ne trouvions point dans leurs

leurs habitations, & pour ſçavoir ce qu'ils avoient fait de ces Indiens; mais on ne trouva que leur argent & leur bagage qu'ils avoient ſauvez ſous une voûte.

Sur le midy du même jour le Capitaine Touſlé mourut de ſa bleſſure, on le jetta à la mer, comme il l'avoit demandé, avec les cérémonies que l'on pratique en ces occaſions. Le 10. nous levâmes l'anchre, & nous vinmes moüiller aux Iſles des Rois. Le 12. il nous mourut encore un bleſſé. Le 17. nous ſortîmes avec la petite Frégate & la Barque longue, pour aller voir dans le port de Panama s'il n'y avoit point de Bâtimens qui puſſent nous venir importuner pendant que nous carénerions; nous eûmes du vent de Nord-Oüeſt, qui fut cauſe que nous n'arrivâmes aux Iſles de Pericos que le 19. Quand nous fûmes ſous les Forts de cette Ville, nous carguâmes nos baſſes voiles, & comme les Eſpagnols nous virent de côté en-travers, ils nous envoyerent trois coups de canon après avoir arboré Pavillon de Bourgogne ſur le Baſtion du vent: mais ayant reconnu qu'il n'y avoit là aucun Vaiſſeau que nous duſſions appréhender, nous nous mîmes à croiſer de Tavoga à Sipilla,

nous obstinant à garder les deux Bâtimens qui devoient venir de Lima, & cependant nous envoyâmes une de nos Pirogues avertir nos gens de mettre en carene, les assûrant qu'il n'y avoit rien à craindre de Panama. Nous eûmes un très-mauvais temps dans le Canal, les vents faisoient le tour du compas avec des tourbillons si violens, qu'ils rendoient la mer épouvantable. Le 28. le temps étant calmé, nous apperçûmes une voile le long de la grande terre, après laquelle nous envoyâmes deux Pirogues: Elle voulut entrer dans le port de Panama; mais le Fort ayant fait feu sur elle, croyant que c'étoit un de nos Bâtimens, elle dépassa le port & nos Pirogues la prirent. Elle venoit de Nata, & étoit chargée de vivres & sucreries qu'elle portoit à nos ennemis, qui eurent la charité de nous les renvoyer.

Le 11. Octobre n'ayant rien vû de ce que nous attendions, nous fîmes route pour les Isles des Rois, & comme la lune étoit forte, les courans l'étoient aussi; ce qui nous obligeoit de moüiller dans le Canal à toutes les marées contraires, depuis vingt brasses d'eau jusques à quarante. Nous arrivâmes le 16. à l'Isle du Carénage, où

nous

nous trouvâmes nos Bâtimens prêts.

La mer des environs de ces Isles des Rois dont j'ay tant parlé, est remplie de balenes prodigieusement grosses; elles sont tourmentées par un poisson appellé *Espadon*, qui leur fait une guerre perpétuelle, en les piquant sous le ventre d'une arête faite en façon de sâbre, dont il a la tête armée; ce qui fait faire à ces monstrueuses bêtes des sauts & des bonds qui les élevent incessamment hors de l'eau. Passant d'un grand poisson à un petit, je dirai qu'outre les huitres à perles qui y sont en quantité, il y en a d'autres qui sont bonnes par excellence, & si grosses qu'on est obligé de les couper en quatre pour les manger; elles sont d'une blancheur extraordinaire lorsqu'elles sont cuites.

Le 18. nous en partîmes, & nous fîmes route pour les Isles qui sont au large, où nous prîmes fonds le 19. au matin, & le 20. nous en repartîmes avec notre Galere & deux Pirogues, pour aller prendre une Sucrerie qui est à deux lieues sous le vent de Panama; donnant ordre à nos Navires d'y venir moüiller trois jours après nous. Nous prîmes cette Sucrerie, & tout son monde, qui nous dit que le Courier de

Chiriquita étoit arrivé à Panama, & avoit rapporté qu'il y avoit deux Bâtimens & deux Barques de Flibuſtiers moüillez à l'embarcadere de ſa Ville pour y faire des viandes; ce qui nous ſurprit un peu, ayant peine à nous perſuader que ces Flibuſtiers euſſent voulu quitter une auſſi bonne côte que celle du Perou, où nous ſçavions qu'ils étoient allez, pour venir à celle-cy qui l'eſt beaucoup moins, quoiqu'il n'y ait de différence que par rapport à l'abondance & à la qualité des vivres qui y croiſſent. J'en ferai mention dans la ſuite. Ces priſonniers nous dirent auſſi, comme il étoit vrai, qu'une Galere que nous ſçavions bien qu'on bâtiſſoit à Panama, étoit achevée; qu'elle bordoit cinquante-deux avirons, & étoit armée de cinq pieces de canon & de quarante pierriers; qu'il étoit venu tant de Carthagene que de Porto-Bello, cinq cens hommes pour l'armer auſſi-bien que deux Pirogues, & qu'ils épioient le temps que nous euſſions paſſé devant leur port à notre ordinaire, afin d'en ſortir de nuit, pour aller ſurprendre en notre abſence nos autres Bâtimens qu'ils croyoient encore en carene.

Le 24. nous moüillâmes à Ottoque pour

pour y recueïllir le Mahis & le Ris qui étoient encore ſur pied. Le 26. dans le doute où nous étions qu'il y eût des Flibuſtiers à Chiriquita, comme ces priſonniers venoient de nous le dire, nous y envoyâmes une Barque pour les avertir, en cas qu'ils y fuſſent, que nous irions les trouver auſſi-tôt que nous aurions pris quelques vivres le long de la côte. Le 29. nous mîmes dix-neuf de nos priſonniers à terre, & nous appareillâmes d'un vent d'Eſt. Le 30. au matin étant vis-à-vis la Baie de la Villia, nous ſerrâmes nos huniers de crainte de la dépaſſer; le ſoir nous nous embarquâmes dans nos Canots, & le 31. à minuit nous mîmes à terre. La ronde nous y découvrit, ce qui nous fit hâter le pas pour arriver à cette Ville avant qu'ils euſſent le temps de ſe préparer; mais notre pratique nous ayant égarez, il paſſa une autre ronde, qui nous appercevant voulut ſe ſauver. A l'inſtant nous fîmes feu deſſus, nous en démontâmes trois, & nous en fîmes un priſonnier. Celui-ci nous dit que nous étions encore à trois lieues de la Villia, & que nous n'étions point dans le chemin, que tout le monde y étoit ſous les armes, & qu'il y avoit un ſecours de

ſix cens hommes envoyé de Panama. Cet avis nous arrêta tout court, & nous obligea de retourner ; parceque nous connûmes bien que nous étions découverts, & qu'ainſi nous perdrions nos peines. Avant que de nous rembarquer, nous allâmes manger dans une eſtencia, qui étoit à une demie-lieue du bord de la mer, d'où l'Eſpagnol nous reconduiſit en chargeant de temps en temps notre queue juſqu'à ce que nous euſſions rejoint nos Canots, dans leſquels nous étant rembarquez, nous nous trouvâmes ſi las & ſi fatiguez, que nous attendîmes le lendemain pour aller joindre nos Bâtimens. Mais les Eſpagnols s'en étant aperçus, firent tant de feu ſur nous, qu'ils nous obligerent d'aller moüiller plus au large.

Le 2. Novembre nous rejoignîmes nos Navires qui croiſoient en cette Baie. Le ſoir nous prîmes fonds entre l'Iſle Iguana & la grande terre, vis-à-vis de quelques hatos, à deſſein d'y aller chercher des viandes. Le 3. à midy nous mîmes pour cela à terre, où nous trouvâmes les Eſpagnols aſſemblez, contre leſquels nous nous battîmes une demie-heure; ils nous tuerent un homme & nous en bleſſerent un autre.

Cette

Cette rencontre ne nous empêcha pas d'aller au prochain hato, où nous ne trouvâmes pourtant point de bêtes, les Eſpagnols les ayant emmenées & chaſſées devant eux; nous y couchâmes cette nuit, & les Eſpagnols ne nous laiſſant point en repos, nous fûmes obligez vers le minuit de faire une ſortie ſur eux, & ils nous céderent le terrein.

Le 4. nous revînmes à bord, apportant ſeulement quelque peu de rafraîchiſſemens pour nos bleſſez, & le ſoir nous appareillâmes d'un vent d'Oüeſt, portant notre bordée au large juſques au 5. à midy que nous revirâmes à terre. A minuit nous fîmes le Sud-Sud-Eſt, au plus près du vent, juſqu'au 6. que nous reportâmes à terre. Sur le minuit du 6. au 7. nous découvrîmes une voile & nous la joignîmes: c'étoit la Barque que nous avions envoyée à Chiriquita, & qui ayant trouvé un très-mauvais temps, avoit été obligée de relâcher ſous le Morne ou cape à Puercos. Le 17. ne pouvant doubler ce Morne à pointe de bouline, à cauſe des vents d'Oüeſt, nous envoyâmes notre Galere à Chiriquita, au-lieu de notre Barque. Nous fûmes juſques au 12. à doubler le Morne, & nous

eûmes

eûmes pendant la nuit un grain qui nous fit faire vent arriere à l'Oüest-Sud-Oüest à mâts & à cordes. Mais les courans portoient tellement sous le vent, que le 13. nous étions encore six lieues sous le vent du Morne ; nous fîmes l'Oüest-Nord-Oüest, gouvernant sur l'Isle à Tigre, qui est à deux lieues Nord & Sud de la grande terre, entre la riviere de Saint Jago, & ce Morne au cap à Puercos. La nuit du 14. nous capiâmes crainte de trop approcher de terre.

Le 16. nous arrivâmes à l'Isle Saint Juan, où nous trouvâmes notre Galere de retour de Chiriquita sans y avoir rien trouvé : ce qui augmenta en nous le soupçon que nous avions déja conçu, que le Président de Panama n'eût fait courir un faux-bruit, qu'il y avoit là des Flibustiers ; afin de nous faire abandonner son port, & de donner lieu pendant notre éloignement aux Bâtimens qu'il attendoit du Perou, d'entrer dans Panama : mais en même temps nous en sentîmes d'autant plus rehausser notre courage, que de jour en jour nous connoissions mieux la foiblesse de cette Nation, qui avec deux Navires de trois ponts, de dix-huit pieces de canon

chacun,

chacun, & de quatre cens hommes d'équipage, appréhendoient nos méchantes Barques qui n'avoient en tout que quatre pieces de canon & quelques pierriers. C'est pourtant avec cela seul seul que nous les attendions.

Le 18. nous échoüâmes notre Galere & nos Canots pour les nétoyer, & le 20. nous partîmes pour tâcher de faire quelques prisonniers, qui pussent nous informer pleinement s'il étoit vrai ou non qu'il y eût eu des Flibustiers à Chiriquita; parcequ'ils pouvoient en être partis avant que nous y eussions envoyé, & en partant nous donnâmes rendez-vous à nos Navires à l'Isle de saint Pedro, pour y attendre notre retour. Le 24. au matin nous mîmes à terre deux lieues sous le vent de la riviere du Pueblo-Nuevo, où après avoir marché jusqu'à quatre heures après midy pour découvrir quelque maison, nous vîmes deux Cavaliers, nous en démontâmes un qui se sauva, & nous prîmes l'autre, auquel nous demandâmes en quel endroit nous étions. Il nous en instruisit, & nous donna avis qu'à une demie-lieue de là il y avoit un Bourg nommé saint Lorenço; nous y allâmes, & y étant arrivez à la nuit fermante,

fermante, nous y prîmes quantité de prisonniers, qui nous dirent qu'ils n'avoient entendu parler d'aucuns Flibustiers, depuis que nous avions pris Chiriquita : ce qui ne nous laissa plus aucun lieu de douter de la tromperie que le Président nous avoit faite. Le 26. nous revînmes au bord de la mer avec nos prisonniers, & nous apperçûmes nos Bâtimens qui alloient au rendez-vous ; nous envoyâmes un Canot les avertir de venir moüiller à une Isle qui est vis-à-vis & à trois quarts de lieue de l'embarcadere de saint Lorenço.

Ce Bourg est une lieue & demie avant en terre, & ne me parut qu'un Village : Il est habité moitié par les Espagnols & moitié par des Indiens, qui, comme je l'ai dit, se soumettent peu-à-peu au joug des Espagnols. On le prendroit pour la Ville de Chiriquita, tant il y a de ressemblance entre ces deux endroits, soit pour la situation du Bourg & de ses environs, soit pour le cours & la disposition des rivieres dont il est arrosé. Au reste le pays est fort découvert.

Le soir du 26. nous allâmes à bord de nos Navires avec nos prisonniers, & nous réglâmes avec eux la quantité

de vivres qu'ils nous donneroient pour leur rançon. Le 27. nous envoyâmes à terre le Padre, ou Curé du lieu, pour nous la faire dépêcher. Le 28. les Anglois, qui faisoient partie de notre Flotte, nous prierent de nous assembler pour partager les Bâtimens & l'artillerie que nous avions pris ensemble, étant bien aises d'être seuls de leur Nation dans leur Bâtiment : ce qui se fit sur le champ. Le premier Décembre nous envoyâmes un Canot à la grande terre ; ceux qui le conduisoient nous rapporterent qu'ils avoient trouvé une Compagnie de Cavalerie, qui les avoit menacez de loin avec leurs coutelas à la main ; ce qui nous obligea de partir la nuit au nombre de cent hommes pour les aller voir à terre. Le 2. nous allâmes les attendre dans leur Bourg de saint Lorençon ; mais ne s'y étant présenté personne, nous le brûlâmes. Dès que les Espagnols y virent le feu, le Commandant du lieu vint nous offrir une somme d'argent pour la rançon des prisonniers ; ce que nous refusâmes, parceque nous avions beaucoup plus besoin de vivres. Nous lui dîmes que s'il ne nous en apportoit, comme nous en étions convenus avec ses gens, il n'a-
voit

voit qu'à envoyer sur l'Isle y chercher leurs têtes. Nous avions trouvé dans la maison de ce Commandant la Lettre que voici, addressée par le Teniente de Chiriquita, au Commandant du Bourg de saint Lorenço.

JE vous envoye pour renfort tout le monde armé que j'ai pû ramasser; faites vos efforts pour prendre quelqu'un des ennemis, afin de sçavoir leur intention dont nos Généraux sont fort en peine. Faites retirer les bêtes du bord de la mer, & mettez-les en un lieu propre pour faire embuscade; afin que les Flibustiers, s'écartant à leur maniere accoûtumée pour en tuer, il vous soit plus facile d'en attrapper quelqu'un. Si cela ne vous réussit pas, faites une embuscade à l'endroit où vous estimez qu'ils doivent mettre nos prisonniers à terre, & faites-vous montrer par eux les gens qu'ils ont connu dans leurs bords les plus respectez; afin que si Dieu nous donne l'avantage vous ne détruisiez point ceux-là, & que vous me les envoyïez. Surtout interrogez les femmes, pour sçavoir s'il n'y auroit pas eu quelque imprudent qui leur eût découvert quelque chose.

Cette Lettre nous fit mieux tenir sur

nos

nos gardes que nous n'aurions fait, & nous revînmes à bord le soir. Le 3. nous allâmes avec un Canot à terre, voir s'ils avoient apporté les vivres pour la rançon de leurs gens ; mais bien éloignez d'y penser, nous les vîmes occupez aux travaux d'un retranchement qu'ils faisoient près du lieu où ils s'attendoient que nous descendrions. Ce qui nous fit connoître qu'ils suivoient les ordres de la Lettre. Le 4. nous mîmes ces prisonniers à terre sur l'Isle où nous étions mouillez, & nous les y laissâmes, sans attendre plus longtemps leur rançon ; afin de nous garantir de cette embuscade, où il eût fallu nécessairement tomber, si nous les eussions remis où nous les avions pris.

Le soir nous levâmes l'anchre, & nous fîmes route pour la Baie de Boca-del-Toro, avec la brise d'Est qui nous poussa. Le 5. nous doublâmes la pointe Borica, qui est à dix lieues au vent de cette Baie. A sa hauteur nous fûmes pris d'un calme qui dura jusqu'au 10. Alors vers le soir il s'éleva un petit vent du large, qui nous fit embouquer ; mais il fut suivi d'un tourbillon si épouvantable, que notre Bâtiment fut une heure couché de telle sorte, que son

pont

pont étoit dans l'eau jusques à sa grande Ecoutille ; & ce qui nous étonna fort, c'est que nos Issats, Ecoutes, Bras & autres manœuvres, furent coupez comme si on l'avoit fait exprès avec des haches. Cette rupture de cordages nous fut cependant très-utile, & sans elle nous allions servir de curée aux poissons ; car nos voiles n'étant plus tenuës que par le vent & par le seul racage, les vergues s'allongerent le long des mâts, & notre Navire se redressa heureusement peu-à-peu. A la nuit fermante le temps se modéra par une pluye abondante qui nous amena du calme, & le 11. nous eûmes un vent de Sud qui nous envoya moüiller dans le fond de la Baie.

Cette Baie de Boca-del-Toro a environ quatre ou cinq lieues d'embouchure d'une pointe à l'autre, & à-peuprès huit de profondeur. Pour y entrer avec sûreté, il faut avoir la barre du gouvernail à stribord, parcequ'il y a du péril à ranger l'Est : il y a un bon moüillage partout & à l'abri. Dans le fond de la Baie on peut moüiller à une portée de pistolet de terre.

Il y a quatre Isles dans son enceinte, fort proches de la grande terre du côté

de

de l'Eſt-Nord-Eſt ; mais les environs en ſont mal ſains, à cauſe des roches fréquentes qui y ſont. Pluſieurs belles rivieres s'y déchargent, & menent, en les remontant, à divers carbets d'Indiens qui n'ont ni paix ni amitié avec perſonne, non-plus que ceux dont j'ai fait mention quand j'ai parlé du Cap la-Vella & de Boca-del-Drago. Ce qui n'empêche pourtant pas les Eſpagnols de faire paſſer leurs Caravanes au milieu de leur pays, quand elles vont de la Coſta-Rica à Panama. Mais il faut pour cela qu'elles ſoient bien eſcortées, & le grand chemin par où elles paſſent n'eſt qu'à ſix lieues du bord de la mer.

Le 12. nous allâmes chercher des arbres tant pour faire des Canots à mettre de l'eau, que pour conſtruire des Canots de guerre. Le 25. jour & Fête de Noël, après que nous eûmes fait nos prieres de nuit, un de nos Quartiers-Maîtres étant deſcendu à terre pour y faire préparer à manger, parceque nos Bâtimens étant en carene tous nos uſtenſiles en étoient dehors, un de nos priſonniers qui ſervoit de Cuiſinier, lui donna ſix coups de coûteau en divers endroits du corps ; il cria, on courut à ſon ſecours, & le meurtrier fut puni de mort.

Le premier Janvier 1687. nos Canots étant achevez nous partîmes de cette Baie, & nous fîmes route pour celle de la Caldaïra, afin de nous y envitailler, & d'y achever de carener nos Navires. Le 2. nous les quittâmes après avoir donné ordre à ceux que nous avions laissé pour les conduire, de nous venir joindre au rendez-vous dans cette Baie, & nous nous embarquâmes deux cens hommes dans nos Canots par le travers de la Cagna, qui est une petite Isle distante d'une lieue Nord & Sud de la Terre-ferme, entre Boca-del-Toro & la Caldaïra, & très-malsaine à approcher. Nous fûmes six jours en route avant que d'y arriver, n'allant que de nuit de-peur de nous faire découvrir. Le 6. à la nuit, étant arrivez au fond de la Baie, notre pratique nous fit entrer dans un Esterre, & nous dit, que pour éviter d'être découverts il falloit mettre à terre en cet endroit. Nous y descendîmes, & nous traversâmes un marécage où l'on enfonçoit dans la fange jusqu'à la ceinture aux endroits les plus fermes ; de maniere que cinq de nos gens, à qui on ne voyoit plus que la tête, ne nous donnerent pas peu d'exercice, en les débar-

rassant

raſſant avec des cordes que l'on attacha aux mangles : ce ſont des arbres dont ce marais eſt rempli. Enfin ne voyant pas par quel moyen nous pourrions nous tirer d'un lieu ſi affreux, nous fîmes monter notre Pratique ſur un arbre, pour tâcher de découvrir à la faveur du clair de la Lune ſi nous étions encore loin du pays ferme. Mais cet homme, ſe voyant libre, ſe ſauva d'arbre en arbre comme un ſinge en ſe raillant de nous, ſans que nous puſſions ni le voir ni lui faire autre choſe que des menaces, dont je crois qu'il ne ſe ſoucioit guéres. Nous employâmes le reſte de la nuit à faire environ cent pas dans cette eſpece d'abîme, dont nous ne pûmes ſortir qu'à la pointe du jour, ſoüillez depuis la tête juſques aux pieds, & nos armes chargées de boüe. Quand nous fûmes en état de nous conſidérer, & que nous nous vîmes deux cens hommes d'une même parure & dans un ſi galant équipage, il n'y en eut aucun qui n'oubliât ſa peine pour rire de l'état où il voyoit & les autres & lui-même. Enfin après avoir peſté contre notre pratique qui s'étoit ſi ſubtilement ſauvé, après nous avoir embourbez, nous remontâmes

dans nos Canots, où nous nous nettoyâmes le mieux qu'il nous fut poſſible. Au ſortir de l'eſterre nous rencontrâmes une fort belle riviere, dans laquelle nous montâmes environ deux lieues, & nous mîmes à terre à un retranchement où nous trouvâmes les reſtes de deux Navires que les Eſpagnols avoient brûlez, lorſqu'un Flibuſtier Anglois, nommé *Betchapt*, vint carener en cette Baie ; ce qui nous fit juger par le récit qu'on nous en avoit fait, que c'étoit l'embarcadere de Nicoya. Nous ſuivîmes le chemin que nous trouvâmes, pendant environ deux lieues, au bout deſquelles à l'aboi des chiens nous entrâmes dans un Bourg nommé *Sancta Catalina*, où nous prîmes tout le monde ; & comme on nous apprît qu'il n'y avoit plus que trois lieues de là à Nicoya, nous montâmes ſoixante hommes à cheval pour y aller ; mais à la moitié du chemin nous trouvâmes deux Cavaliers que nous manquâmes, & qui ayant tourné bride, allerent à toutes forces avertir les Habitans de la Ville de notre marche ; deſorte que quand nous y arrivâmes ils avoient déja mis tout à couvert, & nous attendoient ſur leur place-d'armes, où

nous

nous les forçâmes après avoir essuyé leur premiere décharge, qui ne nous tua ni ne blessa aucun de nos gens. Pendant que nous ramassions ce qu'il y avoit de vivres, nous envoyâmes de petits partis dans les lieux voisins : ils en apporterent quelque argent, & entr'autres la vaisselle du Gouverneur, avec tout ce qu'il avoit sauvé de sa maison.

Le 8. nous sortîmes de la Ville, & nous allâmes rejoindre nos gens à Sancta Catalina, où nous demeurâmes le reste de la journée. La nuit arriverent deux vigies des ennemis, & nos sentinelles en tuerent une. Ces vigies ne nous sçachant pas dans le Bourg, venoient avertir les Espagnols qu'ils avoient vû nos trois voiles entrer dans la Baie ; mais cet avertissement étoit venu un peu trop tard. Le 9. nous sortîmes du Bourg pour regagner nos Canots, dans lesquels nous étant rembarquez, nous laisâmes un prisonnier à terre pour vaquer à la rançon de ceux que nous emmenions, & le 10. nous arrivâmes à bord de nos Vaisseaux, que nous trouvâmes moüillez dans la Baie. Nous avions trouvé entre les papiers du Gouverneur de Nicoya, trois Lettres que

je rapporte ici. Il y en avoit une du Gouverneur ou Général de la Province de Costa-Rica, écrite au Président de Panama, & dattée du 2. Mai 1686. Elle étoit conçuë en ces termes.

Cette Lettre est pour vous avertir de la prise de notre chere Ville de Grenade par les Pirates le 10. du précédent. Ils ont mis à terre dans un lieu où nous n'avions point de Vigies, nous fiant sur ce que la mer y est fort brave : Ils ont passé au-travers des bois comme des animaux sauvages ; nous eûmes le bonheur d'être avertis par des Pêcheurs, quoique nous fussions déja sur nos gardes depuis les nouvelles qui nous étoient venuës de Lesparso & de Nicoya. Le 9. ils coucherent à la puissante maison de Dom Diego Ravalo, Chevalier de St. Jacques. Nous nous étions assez bien preparez à les repousser ; mais la maniere d'entrer au combat de ces gens-là étonna si fort les nôtres, que nous ne pûmes faire la résistance que nous nous étions proposée ; ils foncerent dans la Ville les yeux fermez, chantans & dansans comme des gens qui vont à un festin. Enfin après nous être battus en braves-gens, ils gagnerent la place avec perte de trente hommes

mes de leur côté, par l'estime que nous en a fait Dom Antonio la Fortuna, homme d'expérience en fait de guerre, lequel se rendit à nous quelques mois auparavant. Nous croyons aussi qu'ils ont perdu leur Général, ayant vu tomber un homme d'apparence à en juger par ses vétemens.

Après avoir demeuré quatre jours dans notre Fort, ils nous envoyerent demander rançon pour la Ville & pour les prisonniers : mais n'ayant pas été assez prompts à répondre à leur proposition, ils l'ont brûlée & en sont partis le 15. Le Señor Dom Juan de Castilla, Sergent Major, alla les attendre avec son monde ; mais ne sçachant pas qu'ils emportoient notre Artillerie, il fit (à un tiers de lieue de la Ville) foncer ses gens sur ces ennemis de Dieu, lesquels résolus à passer ou à mourir tous, tuerent une si grande quantité de notre monde, que le reste se sauva & laissa les Capitaines seuls.

Nous avons pris un de leurs gens, qui nous a dit qu'ils n'étoient venus dans notre Province que pour en connoître les forces, quoiqu'assûrement, s'ils avoient trouvé nos Barques moüillées, ils s'en seroient servis pour passer le Lagon à la mer du Nord, & auroient abandonné leurs camarades qui gardoient leurs Bâ-

timens, & infailliblement leur dessein est de pousser jusqu'à Carthagene. Que Monsieur le Gouverneur prenne ses mesures là-dessus, & qu'il continuë de fortifier son retranchement. Je vous informerai plus amplement de l'affaire par la premiere Caravane.

La seconde Lettre que le Président de Panama addressoit au Général de la Costa-Rica, étoit conçuë ainsi.

Celle-ci est pour vous informer des nouvelles qui me sont venuës de Carthagene par Porto-Bello. Le Roi de France ayant crû recevoir quelque mécontentement de notre Nation, avoit envoyé quatre-vingt voiles devant Cadix pour faire contribuer cette Ville; & vû que la force l'emportoit sur le bon droit en cette occasion, on lui a donné un demi-million, & ses vaisseaux se sont retirez dans leurs ports.

Vous sçaurez que le 22. Août Monsieur l'Evêque me força à mettre trois Bâtimens en mer, avec les Pirates qui étoient toûjours devant notre port, & qui portoient toutes les Barques & les Canots qui vouloient entrer. A la pointe du jour nos Bâtimens les surprirent; ce qui obligea un des Pirates à filer son câble

par

par le bout, non pour fuïr ; mais parce-qu'il en avoit reçu l'ordre du Commandant. De deſſus mes remparts je voyois le combat, dont je croyois la gloire infaillible pour nous. Les ayant vus s'aborder, j'envoyai une Chaloupe lever l'anchre de celui qui avoit filé ſon câble, pour le moüiller dans mon port ; & lorſqu'ils ſe furent décrochez, je dépêchai deux Barques longues pour avoir des nouvelles, & pour m'amener ceux qui en ſeroient réchappez, quoique ma Commiſſion portât de ne point donner de quartier à ceux qui ſeroient ſur les ponts, afin de détruire ces ennemis de Dieu & de ſes Saints, leſquels prophanent les Temples, & détruiſent ſes Serviteurs. Le ſoir ils m'envoyerent un de nos gens m'avertir de leur rendre cinq priſonniers que j'avois dans ma place, & comme les défenſes du Roi ſont expreſſes là-deſſus, je le refuſai ; mais ces nouveaux Turcs m'envoyerent vingt têtes, & je crus, pour empêcher la deſtruction de tant de Chrétiens, être obligé de leur renvoyer leurs gens, avec dix mille pieces de huit pour le rachat de 90. hommes preſque tous bleſſez, qu'ils nous renvoyerent de trois cens trente qui étoient ſortis. Voyez ſi de tous côtez Dieu ne nous afflige pas, prenons cela pour l'amour de ſa Paſſion.

Enfin la troiſiéme Lettre étoit du Teniente de Sanſonnat. Voici ce qu'il écrivoit au Préſident de Panama.

LE Capitaine François Grogniet s'eſt ſéparé de ſa Flotte au Realeguo, & eſt deſcendu ſur nos Iſles de Mapalle avec cent cinquante hommes. Nous avons pris trois de leurs gens, qui nous ont dit que ceux qui étoient montez vers Panama étoient dans le deſſein de repaſſer au Nord. La paix que vous avez faite avec les Indiens nous fera plus de mal que de bien ; il falloit dumoins attendre qu'ils fuſſent paſſez pour fermer ce paſſage. Ces gens-là ne voyant point de lieu pour ſe retirer, vont être comme des chiens enragez. Nous n'avons point beſoin de cela ; car partout où ces gens ſans Religion mettent à terre, ils remportent la victoire. Facilitez leur paſſage ſi vous voulez que nous ſoyions en repos ; ils ont mis douze fois à terre ſans ſçavoir ce qu'ils cherchoient. Envoyez-nous un homme qui ſçache faire la guerre par mer ; car je n'eſtime pas qu'ils puiſſent jamais ſortir de deſſus ces Iſles, ainſi ils ſeroit bon de les y aller prendre.

Le 12. ne voyant point de rançon venir,

venir, nous partîmes pour la chercher nous-mêmes à Nicoya, où nous arrivâmes le 13. Nous fîmes plusieurs partis pour les vivres qu'ils avoient cachées, & nous leur envoyâmes un Parlementeur, pour sçavoir s'ils vouloient racheter leur Ville. Le Teniente nous fit dire que le Gouverneur étoit allé à la Costa-Rica chercher du secours, & qu'il n'avoit point ordre de payer de rançon; qu'à l'égard de celle qu'on nous avoit promise pour les prisonniers, elle étoit toute prête; & qu'il ne falloit pas nous impatienter si nous ne la recevions pas aussi-tôt que nous l'eussions desiré, parceque n'ayant point de Canots pour nous l'envoyer par mer, (ce qui ne faisoit qu'une demie-journée de trajet) ils étoient obligez de la faire porter par terre sur des mulets, ausquels il falloit quatre jours de marche. Sur cette réponse nous lui envoyâmes dire que notre dessein avoit été de partir le lendemain; que néanmoins, puisqu'ils attendoient du secours, nous l'attendrions aussi; mais nous impatientant de le voir tarder si long-temps, nous en repartîmes le 17.

Le 19. ils vinrent au bord de la mer vis-à-vis du lieu où nos Bâtimens étoient anchrez, & apporterent la rançon qu'ils

nous avoient promiſe pour leurs priſonniers, que nous remîmes en même temps à terre. Nous leur donnâmes une Lettre que nous écrivions au Gouverneur, & où nous le ſommions en quelque maniere de nous informer du jour que ſon renfort ſeroit arrivé; parceque nous ne manquerions pas de l'aller voir, & que cependant, s'il ne nous envoyoit autant de charges de chevaux de Biſcuit & de Mahis que nous lui en demandions pour la rançon de ſa Ville, il devoit s'aſsûrer que nous irions la brûler.

Le 20. nous levâmes l'anchre, & nous allâmes à une des Iſles qui ſont dans cette Baie, mettre nos Bâtimens en carene. Le 22. nous partîmes dans nos Canots, ne laiſſant de monde dans nos Navires que ce qu'il en falloit pour les carener, & ce pendant cherchâmes quelque hato où nous puſſions ſubſiſter, afin de conſerver & d'épargner les vivres que nous avions amaſſées en nos bords; car nous en avions beſoin pour une entrepriſe que nous voulions executer ſur la Ville de Queaquille. La nuit du 22. au 23. nous mîmes à terre à la Caldaïra, & nous fûmes découverts par les Vigies, qui en ſe ſauvant mirent le feu dans des ſavanes pour nous empêcher

de

de passer ; neanmoins nous ne laissâmes pas de gagner la petite Ville de Lesparso, laquelle étoit presque toute abandonnée depuis que nous y avions été.

Le 23. nous suivîmes par curiosité, ou plûtôt par caprice, le premier chemin qui se présenta à nous en sortant de la Ville ; & quand nous eûmes fait environ une lieue, nous apperçûmes près de deux cens Cavaliers sur nos aîles & à notre queuë. Un Espagnol, qui s'étoit détaché des autres, nous faisoit mille grimaces, & nous accabloit d'injures. Nous étions cinq à la queuë des autres, nous nous cachâmes dans des herbages fort hauts, qui bordoient les deux côtez du chemin, & nous laissâmes aller le gros. Quand notre Espagnol, qui suivoit toûjours nos gens, vint à passer, nous le démontâmes, & à notre tour nous lui fîmes faire la grimace tout de bon. On l'interrogea avec les cérémonies ordinaires ; c'est-à-dire, en lui donnant la question, pour sçavoir le lieu où nous étions. Il nous dit que nous tenions le chemin Royal de Carthagene, & que tout étoit abandonné sur les vingt-sept lieues qu'il y avoit depuis là jusques à cette Ville, dans l'appréhension où étoient ses Compatriotes que nous les

allassions forcer de nous livrer passage à la mer du Nord, comme leurs principaux Officiers en avoient fait courir le bruit. Il nous donna aussi avis, qu'il y avoit quatre cens hommes de ronde, & que les deux cens que nous venions de voir étoient du nombre, pour épier le temps que nous mettrions à terre, afin de se retirer dans un fort retranchement qu'ils avoient à six lieues en-deçà de la Ville, pour nous repousser en cas que nous y allassions. Sur ce raport nous ne jugeâmes pas à propos de passer outre, notre dessein n'étant alors que de connoître le pays, & de chercher dequoi manger; ainsi nous retournâmes à Lesparso, & le 24. nous rejoignîmes nos Canots.

Le 26. nous mîmes à terre conduits par notre nouveau prisonnier, qui nous mena à une Sucrerie d'où nous nous partageâmes en deux Compagnies pour aller à deux hatos, où nous prîmes tous ceux qui s'y rencontrerent. Ils nous apprirent que plusieurs autres hatos & Sucreries voisines avoient fourni toutes ensemble deux cens hommes armez, lesquels étoient partis la veille pour aller repousser l'équipage de trois Canots ennemis qui avoient mis à terre à la Colebra, où ils avoient tué & blessé quantité d'Espagnols.

gnols. Nous ſoupçonnâmes d'abord que ce pouvoit être le Capitaine Grogniet qui remontoit la côte, & nous ne nous trompâmes pas. Nous reprîmes auſſi-tôt le chemin du bord de la mer, pour aller vers nos Canots au-devant de lui. Alors nous entendîmes pluſieurs coups de canon, & des décharges de menües armes vers l'endroit où étoient nos Bâtimens en carene ; ce qui nous fit hâter le pas.

Lorſque nous fûmes arrivez à bord de nos Vaiſſeaux, nous trouvâmes le Capitaine Grogniet avec trois Canots. Il y avoit été conduit avec ſes gens, par un de nos Canots vareurs qu'ils avoient heureuſement rencontré en traverſant la Baie, & ç'avoit été en réjoüiſſance de leur arrivée, qu'on avoit tiré de part & d'autre les coups que nous avions entendus.

Grogniet nous dit qu'il remontoit cette côte à deſſein d'y chercher un endroit inhabité pour y mettre à terre ſans obſtacle, & s'abandonner avec un compas, à traverſer le païs pour gagner la mer du Nord. Nous lui répréſentâmes le péril où il s'expoſoit, avec le peu de monde qu'il avoit, (ils n'étoient que ſoixante hommes en tout) s'il s'obſtinoit à executer une ſi dangereuſe entre-

priſe,

priſe, & qu'il valloit bien mieux qu'il demeurât avec nous, juſqu'à ce que nous euſſions trouvé une occaſion favorable de repaſſer tous enſemble dans cette mer, pour être plus en état de ſurmonter les difficultez qui pourroient s'y préſenter. Il ſe rendit à nos raiſons, & demeura avec nous; & après que nous lui eûmes fait le récit des avantures que nous avions euës depuis notre ſéparation d'avec lui, il nous entretint auſſi des ſiennes, & nous raconta qu'il avoit fait pluſieurs deſcentes dans la Baie de Mapalle avec différens ſuccez, entr'autres, que les Eſpagnols lui prirent une fois trois hommes & qu'il les échangea quelque temps après pour d'autres priſonniers; mais les Eſpagnols avoient tellement corrompu ces trois hommes à force de belles promeſſes, tandis qu'ils furent entre leurs mains, qu'à leur retour ils inſinuerent à leurs camarades, pour les trahir, le deſſein d'aller à une mine d'or fort conſidérable, qui eſt à quatorze lieues du bord de la mer & à quatorze autres de Tiuſigal; & que prévenus de l'eſpérance d'y faire fortune, ils étoient partis d'une Iſle où ils étoient, au nombre de cent douze hommes, & avoient été deſcendre à la grande terre pour aller

aller à cette mine, conduits par des priſonniers qui en connoiſſent le chemin; qu'ils ne marchoient que de nuit crainte d'être apperçus; que ces trois hommes qu'il venoit de racheter, & qui le vendoient à ſes ennemis, feignirent d'être fatiguez, & d'avoir beſoin de repos pour ne point aller avec les autres; que nonobſtant cela ils étoient partis deux heures après, menant aux Eſpagnols, qui les attendoient en un lieu dont ils étoient convenus, tous les priſonniers qu'on avoit faits à terre dans cette Baie, & emportant en même temps les armes & les munitions de tous ceux de leurs compagnons qui étoient demeurez ſur l'Iſle ſans la moindre méfiance, dont ils chargerent un Canot: Que cependant la trahiſon n'avoit pas eu tout ſon effet, & que lui & ſon monde étoient arrivez aux mines ſans empêchement; parceque les Eſpagnols qui s'étoient préparez à les maſſacrer en mettant à terre, y étoient arrivez plus tard qu'il ne falloit, par la faute des transfuges, qui avoient trop précipité le départ de leurs camarades, & qu'ils ſauverent ainſi en les preſſant trop de ſe perdre: Qu'il n'avoit pas fait grande fortune aux mines, parcequ'on y avoit auparavant donné ordre, quoique
cependant

cependant il n'y eût qu'une heure qu'on en avoit ſauvé quatre cens cinquante livres d'or qui étoit tout prêt : Qu'il ne laiſſa pourtant pas d'en trouver encore quelques livres, & de faire pluſieurs priſonniers qui furent ſurpris, parcequ'ils ne l'attendoient pas ſi-tôt, & que d'ailleurs ils croyoient qu'il ſeroit défait en chemin, comme le deſſein en avoit été pris.

Qu'aprés avoir demeuré deux jours à cette mine, voulant regagner le bord de la mer avec ſes gens, il avoit trouvé dans ſon chemin les Eſpagnols qui l'attendoient, & qui faiſoient contenance de vouloir ſe dédommager au retour de la faute qu'ils avoient faite, de n'avoir pas empêché ſa deſcente. Leur Commandant envoya un Trompette au Capitaine Grogniet, pour ſçavoir s'il étoit dans le ſentiment de ſe battre ; à quoi ayant fait réponſe qu'il n'avoit point d'autre envie, les Eſpagnols avoient envoyé une ſeconde fois lui dire, que s'il vouloit rendre les priſonniers, on lui laiſſeroit le paſſage libre. Mais il répondit fiérement, que s'ils vouloient les avoir, ils vinſſent les reprendre à la pointe de l'épée : Que quant au paſſage, il ſe le feroit bien ouvrir malgré eux:

Que

Que s'étant mis en devoir de passer, les Espagnols n'avoient pas eu la hardiesse de l'entendre, s'étant contentez de tirer seulement quelques coups de loin; après quoi ils avoient pris la fuite, pendant que de son côté il reprenoit le chemin de ses Canots, qu'il avoit heureusement laissez dans un endroit que les transfuges ne purent indiquer aux ennemis.

Il nous dit de-plus, que quelque temps après son retour il avoit été au Pueblo-Viejo par une riviere qui n'en est éloignée que de quatre lieues, & qui se jette dans la Baie de Mapalle; qu'il avoit surpris ce Bourg, & qu'après y avoir séjourné quelques jours, comme lui & les siens retournoient joindre leurs Canots, ils avoient trouvé une embuscade à couvert d'un retranchement défendu par six cens hommes de la Garnison du Realeguo, qui commençoit à se repeupler, & contre lesquels ils s'étoient battus long-temps; mais que les Espagnols tenant ferme plus qu'à leur ordinaire, ils avoient foncé dans leur retranchement, où faisant main-basse sur tout ce qui osoit leur résister, ils en avoient fait un grand carnage: Qu'une partie demeura prisonniere

ſonniere entre leurs mains, tandis que l'autre prit la fuite, & abandonna le retranchement, auſſi-bien que trois pavillons qu'ils y avoient arborez : Que dans cette action les Flibuſtiers ne perdirent que trois hommes ; mais que les Eſpagnols leur tuerent dans la mêlée pluſieurs priſonniers tant hommes que femmes, qu'ils amenoient du Bourg, & qu'après cela ils allerent ſe rembarquer : Que quelques mois après, n'ayant pas approuvé le deſſein qu'avoient pris quatrevingt-cinq de ſes gens de deſcendre vers les Iſles de Californie, il avoit fait réſolution, avec ſoixante hommes qui lui reſtoient, de monter vers Panama, où par hazard nous ayant trouvez comme je l'ai dit, nous lui avions donné place, auſſi-bien qu'à ſon monde, dans nos Bâtimens.

Le 30. nous quittâmes nos bords, & en navigeant avec nos Canots nous entrâmes dans pluſieurs rivieres, entr'autres dans une qui étoit fort belle, & où nous montâmes dix lieues, pendant leſquelles nous la trouvions toûjours également large & profonde. Pluſieurs Eſpagnols nous ont dit, que quarante ou cinquante lieues plus haut on trouvoit une montagne d'où ſortoit d'un côté la

ſource de cette riviere, & de l'autre côté celle de la riviere Saint Juan, qui s'écoule à la pointe blanche de la mer du Nord.

Nous prîmes dans cette riviere un grand Canot chargé de ſuif, qui nous fut quelque temps après d'une grande utilité pour notre nourriture en allant à Queaquille. Nous trouvâmes auſſi ſur ſes bords, des hatos où nous nous rafraichîmes, juſques au 6. de Février que nous revînmes à bord de nos Navires. Le 12. nous en repartîmes pour aller une troiſiéme fois à Nicoya; nous y arrivâmes le 13. au ſoir, & nous détachâmes auſſi-tôt pluſieurs partis pour avoir nouvelle des Eſpagnols, qui ne paroiſſoient point depuis qu'ils nous avoient menacé de leur ſecours, au-lieu du rachat que nous leur avions demandé pour leur Ville; à quoi n'ayant point voulu encore ſatisfaire, nous la brulâmes cette derniere fois, & nous en partîmes le 17.

Lorſque nous étions contraints de traiter les Eſpagnols de cette ſorte, nous conſervions inviolablement les Egliſes, dans leſquelles nous portions même les Tableaux & les Images des Saints que nous trouvions dans les mai-

ſons

ſons des Particuliers, pour n'être pas exposez aux incendies ni à la rage des Anglois, à qui ces précautions n'étoient guéres agréables; car ils auroient eu plus de plaiſir & de ſatisfaction à voir conſumer une ſeule Egliſe, que toutes les maiſons de l'Amerique enſemble. Mais comme nous avions notre tour à être les plus forts, ils n'oſoient rien faire qui contrevînt au reſpect que nous portions à toutes les choſes ſaintes.

Nicoya étoit une petite Ville aſſez agréable. Les Egliſes y ſont belles; mais les maiſons étoient mal bâties. Il y a une jolie riviere qui fait le tour de la moitié de la Ville; mais lorſqu'on y eſt une fois, on ne ſçait plus ni par où on eſt entré, ni par où on en peut ſortir, à cauſe de la hauteur des montagnes dont elle eſt ceinte de toutes parts.

Nous ne fûmes pas plûtôt partis de cette Ville, que les Eſpagnols envoyerent mettre le feu dans le chemin par où nous devions paſſer; mais nous en ſortîmes heureuſement, parcequ'il ne faiſoit que commençer à s'allumer. Nous prîmes un de leurs gens, qui s'étoit enfermé entre nous & le feu, & qui nous mena à pluſieurs Eſtancias, dont nous ne revînmes que le 20. Le 22. nous

mîmes

mêmes à terre quarante priſonniers qui nous étoient à charge dans nos bords.

On ſera peut-être étonné de ce que je dis que les Eſpagnols mettoient les chemins en feu ; on le ſeroit bien davantage ſi on l'avoit vû comme nous. Ils en uſoient ainſi dans les ſavanes & dans les bois. Les herbes des ſavanes étoient preſque auſſi hautes que nous, & d'une ſéchereſſe à ſe réduire en poudre. Lorſqu'elles bruloient nous nous trouvions aſſiégez de flâmes à droite & à gauche, & ce feu ſe faiſoit ſentir bien vivement, quoiqu'il ne durât pas longtemps. Mais quand le chemin traverſoit un pays couvert & rempli de bois, comme celui dont je parle ici, & que le feu y étoit allumé; alors, ſelon le vent qui ſouffloit, on voyoit en peu de temps pluſieurs lieues de pays embraſées. La ſéchereſſe des matiéres cauſée par la grande ardeur du Soleil, en été ſurtout, ne contribue pas peu à ces ſortes d'incendies.

Le 23. nous envoyâmes nos Quartiers-Maîtres à bord des Anglois, pour faire une Chaſſe-partie avec eux. Nous leur propoſâmes d'aller prendre enſemble Quéaquille, où les Eſpagnols font une grande navigation ; à condition

que

que si nous prenions deux Bâtimens, nous jetterions au sort à qui choisiroit, & qu'en cas qu'il n'y en eût qu'un, nous y mettrions cinquante hommes de chaque nation jusqu'à ce qu'on en eût pris un autre, à quoi ils ne voulurent point consentir, demandant le premier choix ; ce que ne voulant point non-plus leur accorder, nous nous séparâmes tant d'avec eux que d'avec le Capitaine Grogniet, & nous abandonnames aussi cinquante de nos gens qui demeurerent dans leur bord. Desorte qu'ils étoient cent quarante-deux hommes dans leur Navire, & nous cent soixante-deux dans notre Frégate & dans notre Barque longue.

Le 24. nous levâmes l'anchre & nous fîmes route pour Quéaquille, qui est la premiere Ville maritime de la côte du Sud, en partant de Panama. Nous forçâmes de voiles pour y arriver plûtôt que les Anglois qui avoient le même dessein. Nous louvoyâmes jusqu'au 25. pour sortir de la Baie, & partant du Cap Blanc nous fîmes le Sud-Sud-Oüest, le Sud-Quart-Sud-Oüest, & le Sud bon plein jusqu'au 28. au soir. Alors nous réamulâmes stribord d'un vent d'Oüest-Nord-Oüest chassant au Sud,

Sud, qui nous dura jusqu'au 29. au soir que nous eûmes une nuit de calme. Le 1. Mars vers midi, il se leva un petit frais de Nord, qui nous fit faire le Sud-Sud-Oüest & le Sud-Sud-Est jusques au 4. au matin que la brise d'Est s'envoya, & nous servit à faire le Sud. Le 5. elle s'envoya du Nord-Est. Le 8. à midi nous passâmes la Ligne Equinoxiale, & nous laissâmes les Isles Galapes qui sont dessous à l'Oüest, douze lieues sous le vent.

Ce sont huit Isles qui sont Nord & Sud du Cap Blanc, & Est & Oüest de Quéaquille. Elles sont remplies d'une grande quantité de tortuës de mer qui y terrissent à toutes les heures du jour, & dans les bois on ne sçait où mettre le pied, tant à cause de l'abondance des tortuës de terre, que de la multitude confuse des lézards & des agoutils qui s'y retirent. La mer des environs est aussi tellement féconde en poissons, qu'ils viennent mourir sur le sable: mais d'un autre côté ces avantages sont contre-balancez par le manquement d'eau dont ces Isles sont entierement dépouvuës.

Sur le soir le vent se jetta au Nord-Nord-Est, & nous chassâmes à l'Est-

Quart-

Quart-Sud-Eſt pour terrir en terre-ferme. Le 10. au matin le temps s'entreprit partout, nous eûmes un coup de vent de Sud, & nous fîmes l'Eſt & l'Eſt-Quart-Sud-Eſt juſques au 11. qu'il calma. Le 13. le vent d'Eſt s'envoya, nous portions le Sud-Sud-Eſt ſur un bord, & le Nord-Nord-Eſt ſur l'autre, nous louvoyâmes à petites bordées, parceque les courans nous étoient inconnus. Le 14. le vent de Nord-Eſt s'envoya, nous fîmes l'Eſt-Sud-Eſt, & à proportion qu'il fraîchiſſoit nous faiſions l'Eſt-Quart-Sud-Eſt & l'Eſt. Le 15. deux heures avant le jour il ſe forma des grains qui nous donnerent le vent de Sud. Nous portâmes l'Eſt toute la journée; mais nous eûmes un ſi mauvais temps toute la nuit ſuivante, que nous ne pûmes porter de voiles. Le 16. à midi le temps ſe modéra, & la briſe d'Eſt s'envoya, nous louvoyâmes juſqu'au 18. à midi, que nous vîmes une voile au vent à nous; nous la chaſsâmes juſqu'au ſoir, parcequ'elle fut long-temps à nous diſputer le vent. C'étoit le Navire Anglois dont nous nous étions ſéparez en ſortant de la Caldaïra, & qui nous ayant reconnus mit à la cape. Nous arrivâmes ſous le vent à lui; il éventa ſes

voiles

voiles, & passa sous le vent à nous. Après nous avoir rendu ce salut nous cinglâmes deux heures ensemble pour voir à qui iroit le mieux ; mais les connoissant meilleurs voiliers que nous, & craignant qu'ils ne se rendissent les premiers à Quéaquille, nous leur demandâmes à renouer notre association ; ils y consentirent, & nous fîmes route ensemble. Nous nous trouvâmes tous fort en peine de sçavoir par quelle hauteur nous pouvions être, y ayant dix jours que le Soleil ne s'étoit montré ; mais heureusement il parut le 19. & nos Pilotes estimerent que nous étions vingt-cinq lieues au vent de Quéaquille, & soixante lieues au large ; mais les vents varioient d'une telle sorte que nous ne faisions aucun chemin, ou que nous en prenions un contraire.

Le 20. nous eûmes le vent d'Ouest, & nous gouvernâmes à l'Est-Quart-Sud-Est jusques au 21. que nous eûmes du calme. Le 24. le vent de Sud s'envoya, & le 26. la brise d'Est. Enfin le vent contraire continuant toûjours, nous réduisit à la derniere extrêmité de vivres ; parcequ'il nous obligea de demeurer en chemin beaucoup plus de temps que nos provisions ne deman-

doient. Pour ſurcroît de malheur, que la pêche avoit été juſques-là ſi ſtérile, que nous n'en tirions qu'un très-foible ſecours. Deſorte que le 28. ayant fait viſite de ce qui nous reſtoit de victuailles, on nous réduiſit à ne faire qu'un repas en deux fois vingt-quatre heures; l'eau nous manqua auſſi, & ſans l'aſſiſtance de la pluye nous ſerions infailliblement morts de ſoif. A la fin cependant nous nous trouvâmes inſenſiblement dans le Royaume des gros poiſſons, tels que ſont les Empereurs, Tons, Germons, Dorades, Negres, Bonites, &c. & nous ne leur fîmes point de quartier, non-plus qu'aux Loups marins, qui malgré leur mauvaiſe odeur n'en échappoient pas. Pendant ce temps-là nous portâmes au Nord-Eſt, le vent ne nous permettant pas d'aller plus à route, & au pis aller nous aurions toujours atteint ſur ce bord l'Iſle Saint Juan, dans le deſſein que ce vent contraire nous avoit fait prendre d'y relâcher, en cas qu'il continuât de s'oppoſer à notre route. Le 29. après la hauteur priſe, nos Pilotes nous firent à celle de l'Iſle de Platta, 30. lieues ſous le vent de Quéaquille. Le 30. jour & Fête de Pâques, nous n'étions qu'à un

degré Nord de la Ligne, à la nuit fermante le vent nous fraîchit, & nous portâmes l'Eſt-Nord-Eſt. Le 31. le vent ſe jetta au Sud-Oüeſt, nous fîmes l'Eſt, l'Eſt-Quart-Sud-Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt. Le 3. Avril il calma, & comme il y avoit deux jours par l'eſtime de nos Pilotes, que nous navigions dans la terre, ils crurent avoir été trompez par les courans, & pour s'en aſsûrer on ſe ſervit du moyen ſuivant. Le 4. d'un temps fort calme, nous carguâmes nos voiles, & nous largâmes de bord une de nos Pirogues, à laquelle nous filâmes devant le nez ſoixante braſſes de Grelin frapé ſur un Grapin; du côté qu'elle s'évita, la marée paſſoit le long de ſon bord, avec autant de viteſſe que le courant d'une riviere, & portoit au Nord-Eſt. Le 5. nous épalmâmes nos Bâtimens, vers le minuit le vent de Sud-Oüeſt s'envoya, & nous portâmes le Sud-Eſt pour nous élever au vent.

Le 6. au matin nous vîmes terre au vent, & ſous le vent à nous; nous virâmes de bord de crainte de trop approcher, & nous portâmes le Sud. Le 8. nous en étions à quatre ou cinq lieues, & nos Pilotes Côtiers reconnurent que c'étoit le Cap Paſſao, qui eſt

ſous la Ligne à trente lieues ſous le vent de l'Iſle de Platta. Nous virâmes de bord & nous portâmes le Sud. Le 9. nous gouvernâmes au Sud-Sud-Eſt juſqu'au ſoir, & au Sud-Oüeſt juſques au 10. que nous fîmes le Sud-Sud-Eſt; le 11. nous étions à la hauteur de l'Iſle de Platta, dix-huit lieues au large.

Le 12. à midi nous vîmes la pointe Sancta-Helena, qui eſt quinze lieues ſous le vent de Quéaquille, à l'entrée de la Baie qui porte le nom de cette Ville. La nuit du 12. nous vîmes du feu au vent à nous, nous louvoyâmes deſſus juſqu'à la pointe du jour, que nous apperçûmes un Batiment trois lieues au vent à nous; & comme le calme nous prit, nous envoyâmes trois Pirogues pour le reconnoître. On trouva que c'étoit une priſe de vin & de bled, que le Capitaine David avoit faite comme elle ſortoit de Naſca, & qui s'étoit efflotée de lui. Il avoit mis dedans huit Anglois pour la conduire, & leur avoit donné rendez-vous, en cas de ſéparation, à l'Iſle de Platta. Ces gens nous apprirent, que depuis qu'ils nous avoient quittez à l'Iſle Saint Juan, ils avoient fait quantité de deſcentes en pluſieurs endroits, entr'autres à Sa-

gna,

gna, à Arrica & à Pisca; qu'à cette derniere un des parens du Viceroi de Lima étoit venu à la tête de huit cens hommes pour les attaquer l'épée à la main; mais qu'ils l'avoient repoussé vigoureusement : Qu'ils avoient aussi pris un grand nombre de Bâtimens; mais qu'ils les avoient laissé aller après les avoir pillez. Desorte que se voyant un profit d'environ cinq mille pieces de huit chacun, ils avoient fait résolution de s'en retourner & de repasser à la mer du Nord, & que faisant route pour le Détroit de Magellan, ils s'étoient mis à jouer les uns contre les autres; ensorte que plusieurs avoient tout perdu. Qu'ils avoient moüillé chemin faisant aux Isles Dom Fernandès, qui sont sur le bord du débouquement, & où étoit survenu le Capitaine Wilnet Anglois, qui les avoit quittez il y avoit déja du temps; & qu'il venoit dans le même dessein qu'eux de repasser à la mer du Nord par le même Détroit. Mais que le Capitaine David avoit changé de résolution, parceque ceux de son équipage qui avoient perdu leur argent, ne vouloient point quitter cette mer ni le Navire qu'ils n'en eussent regagné d'autre. Qu'à l'égard de ceux qui avoient

gagné, ils s'étoient embarquez avec Wilnet, du Vaiſſeau duquel étoient ſortis en même temps ceux de ſon équipage qui ſe trouvoient auſſi ſans argent, afin d'en aller chercher avec David; qu'ainſi ils étoient rentrez dans la mer du Sud au nombre de vingt François & de ſoixante Anglois, pendant que Wilnet entroit dans le Détroit de Magellan pour aller gagner la mer du Nord. Que le Capitaine Pitre-Henri avoit pris la route des grandes Indes, auſſi-tôt après le Capitaine Suams. Enfin ils nous dirent que la Flotte Eſpagnole étoit à carener à Puerto Callao, qui eſt, comme je l'ai dit, l'embarcadere de Lima.

Comme ces huit Anglois n'eſpéroient pas que la Frégate de David les rejoignît ſi-tôt au rendez-vous, ils demanderent à venir avec nous à Quéaquille: ce que nous leur accordâmes d'autant plus volontiers, qu'ils nous faiſoient part de leurs vivres, & qu'ils rétabliſſoient parmi nous la joye, qui en avoit été bannie quelque temps par les abſtinences forcées que nous avions faites, & dont nous étions extrêmement affoiblis. Après quoi nous fîmes voile toute la nuit avec eux, portant au Sud-Eſt-Quart-d'Eſt.

Le

Le 14. à la pointe du jour nous serrâmes toutes nos voiles, de crainte d'être découverts de terre, dont nous étions proches. Sur les dix heures le temps s'obscurcit par un broüillard, à la faveur duquel nous nous servîmes de nos Paosis, tant pour entrer en agréant dans la Baie qui a trente lieues de profondeur, que pour nous élever au vent de la riviere de Quéaquille, & nous épargner ainsi la peine de nager; parcequ'étant extraordinairement abbattus, nous n'en avions plus la force.

Nous portâmes toute la nuit le Sud-Est, & le quinze nous découvrîmes le Cap Blanc, qui est le Cap du vent de cette Baie. Sur les dix heures du matin nous nous embarquâmes deux cens soixante hommes dans nos Canots, après avoir donné ordre à nos Bâtimens de louvoyer dans la Baie, jusqu'à ce qu'ils eussent de nos nouvelles. Nous gouvernâmes toute la journée sur l'Isle de Santa Clara, où nous terrîmes au Soleil couchant. Cette petite Isle n'est proprement qu'un rocher planté Est & Oüest, à dix lieues de la terre-ferme. Nous fûmes obligez de moüiller à toutes les marées contraires, étant impossible de refouler les courans dans cette

Baie, où nous trouvâmes à prendre fonds ſur quinze braſſes d'eau, & le 16. au matin nous étions entre Santa Clara & la Puna environ cinq lieues au large.

La Puna eſt une très-belle Iſle, fort reconnoiſſable en l'abordant du large, parcequ'elle eſt faite en chapeau de Cardinal. Elle a vingt lieues de tour, & eſt ſituée Eſt & Oüeſt à deux lieues de la grande terre, vis-à-vis l'embouchure de la riviere de Quéaquille. On y voit un grand Bourg, où étoient autrefois les Magaſins du Roi d'Eſpagne. Les grands Bâtimens ; c'eſt-à-dire, ceux qui ont deux & trois ponts, & qui ne peuvent entrer dans la riviere, moüillent entre l'Iſle & elle. Nous demeurâmes cachez ſur cette Iſle toute la journée, avec aſſez de bonheur pour n'être point vûs par les Vigies qui étoient au nombre de quarante, ſans que nous en ſçuſſions rien. Le ſoir nous en ſortîmes, & nous gagnâmes par le Sud pour n'être point apperçus de la grande terre.

Le 17. nous nous cachâmes encore dans un Eſterre ſur la même Iſle, & après nous être exactement enquis de nos priſonniers, de l'état, de la ſituation, & de tout ce qui concernoit la Ville de

de Quéaquille que nous allions prendre, nous disposâmes nos Compagnies suivant l'ordre qui suit. Cinquante Enfans perdus devoient être conduits par le Capitaine Picard, qui commandoit notre petite Frégate, pour attaquer le grand Fort. Vingt-quatre Grenadiers étoient commandez par le Capitaine de notre Barque longue, pour servir où nous verrions qu'il seroit nécessaire. Le Capitaine Crogniet, avec le gros du monde, devoit se rendre maître de la Ville & du port. Le Capitaine Georges d'Hout, qui commandoit le Bâtiment Anglois avec cinquante des siens, étoit commandé pour faire l'attaque du petit Fort, & l'on promit mille pieces de huit à celui des six Enseignes, (j'étois du nombre) qui arboreroit le premier son pavillon sur le grand Fort. Tout étant ainsi réglé, nous sortîmes sur le soir de cette Esterre, croyant pouvoir entrer dans la riviere de Quéaquille la même nuit. Nous ne pûmes néanmoins gagner qu'une des pointes de l'Isle qui est vis-à-vis la riviere, parceque nous n'avions pû profiter que de trois heures de marée montante: ce qui fut cause que le 18. comme nous dépendions du large pour retourner

au lieu où nous nous étions cachez, nous fûmes ſurpris du jour, & découverts par une Vigie, qui mit le feu à une caſe pour faire ſignal qu'elle nous avoit apperçus, & pour en donner avis aux autres Vigies qui étoient poſtées de diſtance en diſtance des deux côtez de la riviere, afin que celles-là en avertiſſent la Ville. Dès que nous fûmes terris, nous allâmes au-travers des bois joindre ce feu. Nous y trouvâmes ceux qui l'avoient allumé, dont deux furent tuez en ſe ſauvant, un autre qui fut pris ne put nous donner aucun éclairciſſement, parceque ce n'étoit qu'un petit garçon.

Cette journée nous vîmes une voile qui entroit dans la riviere, nous la laiſsâmes paſſer ne voulant pas ſortir de notre abri pour courir deſſus, de crainte d'être découverts par ceux de la grande terre, dont nous croyïons être encore ingnorez; parceque les Habitans de Quéaquille n'avoient pas répondu au feu par lequel la Vigie de la Puna leur avoit donné ſignal. Dès que la nuit fut venuë nous appareillâmes, & nous entrâmes dans la riviere de Quéaquille par l'une des deux embouchures que nous y trouvâmes, & par leſquel-

les i1 entre & sort avec la marée un courant si rapide, qu'il est capable de faire élever un Canot jusqu'à deux lieues par heure; aussi en fîmes-nous quatre en deux heures de temps.

Dans deux endroits les plus larges de cette riviere, qui peuvent avoir environ demie-lieue d'étenduë, il y a deux très-bonnes Isles, à couvert de l'une desquelles nous nous tînmes cachez le 19. pendant tout le jour; le soir nous apareillâmes, & nous nous laissâmes remonter au gré du courant, sans nous servir de nos avirons, de-peur que les Vigies qui sont toûjours sur les bords de la riviere n'entendissent le bruit de notre nage. Le dessein de notre Pratique étoit de nous faire dépasser la Ville pour mettre à terre au-dessus, parcequ'il sçavoit qu'elle étoit plus foible & plus mal gardée de ce côté-là qu'au-dessous. Mais sont projet avorta; car la marée qui baissa nous devint autant nuisible qu'elle nous avoit été auparavant favorable, & nous obligea de mettre à terre deux heures devant le jour à une portée de canon en-deçà de la Ville, d'où nous découvrions quantité de lumieres qu'ils tiennent ordinairement dans leurs maisons pendant toute la nuit.

Ce lieu où nous mîmes à terre étoit un pays noyé d'eaux, & rempli de quantité d'arbrisseaux, au-travers desquels nous nous fîmes un chemin avec nos sâbres. Mais nous ne sçavions pas que malheureusement nous étions descendus vis-à-vis d'une Vigie, ni qu'une demie-heure après un de nos gens, qui étoit demeuré à la garde des Canots, battroit du feu pour fumer, comme il fit inconsidérément, contre la défense expresse que nous en avions faite. Il fut apperçu par la Vigie; elle ne douta nullement que les ennemis ne fussent près de là, parceque les Espagnols défendent sur peine de la vie à ceux de leur Nation de battre du feu la nuit. Desorte qu'à l'instant elle tira un coup de boëte du pierrier pour avertir le Fort, qui répondit aussi-tôt de toute sa volée de canon.

Un grain de pluye étant survenu dans ce moment, nous obligea de nous mettre à couvert dans une grande maison qui se trouva devant nous, pour allumer les méches des Grenadiers, & pour attendre que le jour parût. Pendant ce temps-là les ennemis jettoient un feu perpétuel de la Ville, pour nous intimider, & pour faire connoître qu'ils

étoient

étoient bien préparez à nous recevoir.

Le 20. dès le point du jour nous sortîmes en ordre pour approcher de la Ville nos pavillons déployez & tambour batant. En y arrivant nous nous trouvâmes arrêtez par 700. hommes, qui nous attaquerent à couvert d'une muraille de quatre pieds & demi de haut, & d'un fossé dont elle est ceinte du côté de la riviere: nous crûmes d'abord que c'étoit-là leur Fort, parceque nous n'étions que foiblement instruits de la disposition de la place. Ils firent leur possible pour nous repousser, & nous tuerent d'abord quelques-uns de nos gens. Ce petit avantage dont ils s'apperçurent, leur fit prendre la hardiesse de sortir sur nous l'épée à la main; mais voyant que nous les recevions vigoureusement, ils lâcherent pied aussi-tôt, & se contenterent de couper les ponts pour nous arrêter. Cette manœuvre ne nous empêcha pas de passer au-travers des fossez, & de gagner le pied de la muraille dont nous nous rendîmes maîtres. Leur résistance ne se trouva pas à l'épreuve de nos grenades, qui les repousserent jusques dans leurs maisons; & quoiqu'elles soient toutes bâties exprès pour se défendre en cas d'at-

taque,

taque, nous les en eûmes bien-tôt chassez; ils s'enfuirent à la place-d'armes, & se retrancherent dans une case forte, qu'on appelle parmi nous une redoute, où après avoir tenu bon environ une heure, ils furent encore obligez de la quitter; tellement que nous les poursuivîmes de Fort en Fort jusqu'à un troisiéme qui est le plus grand & le plus considérable, où ils se défendirent long-temps, parcequ'à la faveur de la fumée de leur canon qui nous empêchoit de les découvrir, ils faisoient un feu continuel sur nous. Quand nous fûmes au pied des palissades, ils sortirent encore l'épée à la main, & ayant blessé quelques-uns de nos gens, ils en firent un prisonnier, que nous les obligeâmes bien-tôt de relâcher, en les forçant de rentrer dans leur Fort après avoir perdu beaucoup des leurs. Enfin sur les onze heures, ennuyez d'un si long combat, & n'ayant presque plus de poudre, nous redoublâmes nos efforts de telle sorte que nous les forçâmes, & que nous nous rendîmes maîtres de ce dernier Fort: ce qui ne se fit pas sans perte de notre côté, car nous y eûmes neuf hommes tuez & douze blessez. Nous envoyâmes en même temps plusieurs

partis

partis courir après ceux qui fuyoient, & pendant ce temps-là, nous autres Catholiques, nous allâmes chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Major, ayant auparavant laissé Garnison dans le Fort.

La Ville de Quéaquille fait presque le tour d'une petite montagne sur laquelle sont ces trois Forts, dont deux sont commandez par le plus grand, & tous les trois commandent la Ville. Le grand, qui est celui contre lequel nous eûmes le plus à faire, n'est fort que du côté de la riviere; & les deux petits, qui sont sur le penchant de la coline du côté de la riviere, sont entourez chacun d'une muraille fort mince, mais fort haute par-dehors. Nous n'y trouvâmes que des pierriers pour leur défense; il y a communication de ces deux derniers avec l'autre, par un chemin fermé des deux côtez de deux rangs de palissades remplies de terre & garnies aussi de pierriers. Dans le grand Fort, qui est aussi environné de palissades, nous trouvâmes sept pieces de canon de 18. & de 12. livres de balle; mais à cause de l'élévation du lieu, ils ne peuvent pointer leurs pieces assez bas pour incommoder ceux qui seroient dans la Ville, à moins qu'en foudroyant les maisons

maiſons ils ne les accablaſſent ſous leurs ruines. Les magaſins à poudre ſont au milieu des Forts, & aſſez légérement bâtis. La Ville eſt entourée, comme j'ai remarqué, du côté de la riviere par une muraille de quatre pieds & demi de hauteur & de trois d'épaiſſeur; les ruës en ſont fort droites, les Egliſes Paroiſſiales y ſont parfaitement belles, auſſi-bien que les Convents. Les maiſons y ſont preſque toutes bâties de planches, & conſtruites ſur Pilotis; parce que dans la ſaiſon des pluyes, qui s'étend depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin d'Avril, ils en ſont ſi fort incommodez, qu'ils ſont même obligez de faire des ponts & des levées dans toutes les ruës pour éviter l'eau & la fange. Leur ſeul négoce eſt le Cacao, avec lequel on fait le Chocolat. Nous y prîmes ſept cens priſonniers tant hommes que femmes, entre leſquels étoit le Gouverneur & ſa famille. Il étoit bleſſé, ainſi que pluſieurs Officiers & d'autres perſonnes de qualité, qui s'étoient plus vaillamment battus que cinq mille hommes qui défendoient la place.

Nous la trouvâmes fournie de diverſes ſortes de marchandiſes, entr'autres de perles & de pierreries. Il y avoit une

quantité

quantité prodigieuse de vaisselle d'argent, & aumoins soixante-dix mille pieces de huit. Il y en avoit trois millions quand nous y abordâmes ; mais comme nous fûmes tous assez occupez à nous rendre maîtres des Forts, ils profiterent du temps pour les sauver par la riviere, avec la plus grande partie de ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque nos Canots furent venus moüiller sous la Ville, nous ne laissâmes pas d'en envoyer quatre courir après quelques Chaloupes qui emportoient ces richesses; mais il étoit trop tard. Ils ne prirent seulement qu'un canon d'argent de vingt-deux mille pieces de huit, & un aigle de vermeil dore qui avoit servi de Tabernacle à quelque Eglise : il pesoit soixante-huit livres & étoit parfaitement beau, tant à cause du travail que pour deux gros rocs d'émeraudes qui composoient ses yeux. Il y avoit dans le port quatorze Barques, sans compter la Barque longue contre laquelle nous nous étions battus au Pueblo Nuevo ; & sur les chantiers, deux Navires du Roi d'Espagne, qui étoient presque achevez. Le soir nous convînmes avec le Gouverneur du prix de sa rançon, de celle de son monde, de sa Ville, de son Fort,

Fort, de ſon canon & de ſes Navires, moyennant un million de piece de huit en or, & quatre cens paquets de farine; & pour preſſer l'envoi de cette rançon, qu'il falloit faire venir de la Ville de Quitto qui en eſt diſtante de quatre vingt-lieues, il nous pria de relâcher leur Vicaire Général, homme de beaucoup d'autorité & de crédit parmi eux.

Nous trouvâmes la maiſon de ce Gouverneur ſi richement ornée, & remplie de meubles ſi précieux, qu'il ne ſe voit rien en Europe de plus magnifique. Les femmes de la Ville ſont parfaitement belles; mais la plûpart des Padres ou Moines y vivent dans un grand relâchement, & avec une liberté avec le ſexe, qui n'eſt pas d'un trop bon exemple. Ces Padres nous haïſſent ſi fort, qu'ils perſuadent aux femmes qui n'ont jamais vû de Flibuſtiers, que nous ne leur reſſemblons en aucune maniere; que nous n'avons pas même la figure d'hommes; qu'enfin nous mangeons les femmes & les petits enfans. Auſſi ont-elles de nous une horreur & une averſion inconcevables: Mais quand elles nous connoiſſent une fois, elles ſont bien-tôt déſabuſées, & je puis aſsûrer qu'elles nous ont ſouvent donné des

marques

marques d'une passion si violente, qu'elle alloit quelquefois jusqu'à la folie.

Ce qui me fit connoître que l'impression qu'on avoit donnée à ces femmes n'étoit pas un conte fait à plaisir, c'est que le lendemain de la prise de la Ville une des Demoiselles suivantes de la Gouvernante de cette place m'étant tombée entre les mains, comme je la conduisois au lieu où étoient tous les autres prisonniers, & que je la faisois marcher devant moi, elle se retourna, & les larmes aux yeux, me dit en sa langue : *Segnor por l'amor de Dios no mi como ;* c'est-à-dire : *Monsieur, pour l'amour de Dieu ne me mangez pas.* Je lui demandai qui lui avoit dit que nous mangions le monde, elle me répondit que c'étoit les Padres, qui les assûroient même que nous n'avions pas la forme humaine, & que nous étions faits comme des Singes.

Le 21. quelqu'un de nos gens qui avoit fait du feu pendant le jour dans une maison de la Ville, revint le soir au Corps-de-Garde sans l'avoir éteint; la nuit suivante le feu prit à cette maison: mais l'appréhension que nous eûmes qu'il ne gagnât notre Corps-de-Garde, dans lequel étoit toute la poudre de cette

place,

place, & une partie des marchandiſes & des richeſſes de la Ville, nous obligea de faire tout porter à bord des Barques qui étoient dans le port de la Ville, & nous menâmes tous nos priſonniers au Fort. Enſuite nous tâchâmes de couper chemin au feu, qui cependant conſomma un tiers de la Ville malgré tous les ſoins que nous apportâmes pour l'éteindre.

Le 22. au matin nous revînmes à notre Corps-de-Garde, & de crainte que l'Eſpagnol ne refuſât de payer la rançon de la Ville à cauſe de cet accident, ayant promis par notre Traité de ne la pas brûler, nous feignîmes de croire que cela venoit deux, & nous leur envoyâmes une Lettre, par laquelle nous leur mandions que nous étions fort ſurpris de leur procédé & de ce qu'après notre accommodement ils venoient nuitamment brûler les marchandiſes & les farines qui étoient ſi bien à nous; enfin que nous nous repentions de n'avoir pas laiſſé conſumer toute leur Ville : Que s'ils ne nous payoient ce que le feu nous avoit enlevé, nous leur envoyerions une cinquaine de têtes de priſonniers. Ils nous firent des excuſes, ajoutant que ce ne pouvoit être que de la

canaille

canaille qui eût fait ce coup, & qu'ils nous satisferoient.

Le 23. le Gouverneur nous donna un Pilote Côtier, que nous envoyâmes dans un de nos Canots chercher nos Bâtimens, (ausquels nous avions donné ordre de louvoyer dans la Baie) pour les mener moüiller à l'Isle de Puna, où nous devions aller au sortir de Quéaquille attendre nos rançons. Le 24. voyant une partie de nos gens malades à cause de l'infection que causoient les corps morts répandus çà & là par la Ville au nombre de plus de neuf cens, nous en sortîmes après avoir démonté & encloüé le canon du Fort, emmenant avec nous cinq cens prisonniers des principaux, que nous fîmes entrer dans des Barques avec lesquelles nous arrivâmes le 25. à la Puna, où nous trouvâmes nos Bâtimens prêts à moüiller.

Le 2. May le Capitaine Grogniet mourut d'une blessure qu'il avoit reçuë le jour que nous prîmes la Ville, en voulant empêcher lui septiéme cent Espagnols d'entrer dans le Fort, & le même jour 2. il nous mourut encore quatre hommes. Le 4. nous envoyâmes notre Galere à l'Isle de Platta, pour voir si la Frégate de David étoit arrivée à son rendez-vous.

Le

Le 9. le terme du payement de la rançon de Quéaquille étant échu depuis quatre jours, nous commencions à nous ennuyer de ce retardemeut, lorſque la Barque Eſpagnole, qui avoit coûtume de nous apporter des vivres, amena un Officier qui nous pria de ne nous pas impatienter, que la rançon viendroit bien-tôt. Cette remiſe nous donna de violens ſoupçons qu'on nous trahiſſoit, & qu'on ne nous entretenoit d'eſpérance que pour nous amuſer tandis qu'il viendroit quelque renfort aux ennemis, & nous devinâmes très-juſte, comme on le verra bien-tôt ci-après. Nous fûmes donc obligez de mettre en uſage envers nos priſonniers, la rigueur avec laquelle nous avions reconnu qu'il falloit intimider les Eſpagnols. Nous les fîmes joüer au dez à qui perdroit ſa tête ; le ſort étant tombé ſur quatre, on les leur coupa ſur le champ, & elles furent envoyées à Quéaquille dans la même Barque qui reconduiſit cet Officier, par lequel nous mandâmes au Teniente, que ſi dans quatre jours la rançon ne venoit, nous lui envoyerions toutes les têtes de ſes gens.

Le 15. notre Galere revint de l'Iſle de Platta, & nous rapporta que vers la

pointe

pointe de Santa Helena elle avoit été chaſſée par deux Navires qu'elle n'avoit pû reconnoître: ce qui fit que le ſoir nous envoyâmes un de nos Canots qui alloit fort bien, pour voir quels Bâtimens c'étoient; & le 16. il les trouva comme elles venoient nous joindre. C'étoit la Frégate du Capitaine David dans laquelle il étoit, & une priſe qu'il avoit faite après s'être effloté de celle que nous avions rencontrée avant que d'aller à Quéaquille. Ils venoient tout récemment de faire une deſcente à Païta, afin d'avoir des rafraîchiſſemens pour ceux qui avoient été bleſſez dans leurs bords en ſe battant contre un Navire Eſpagnol nommé la Catalina, qu'ils avoient rencontré à cinquante lieues ſous le vent de Lima, comme il revenoit de Panama, & qui étoit un de ceux que nous avions long-temps gardez devant cette Ville.

Ce Vaiſſeau la Catalina s'étoit effloté de deux autres, avec leſquels il retournoit au Port du Callao, lorſque malheureuſement pour lui il avoit rencontré la Frégate de David, qui allant incomparablement mieux l'auroit pris, ſans rendre, comme il fit, un combat de deux jours, ſi ce n'eût été que la plûpart

de

de ſes gens qui étoient toûjours yvres, manquerent vingt fois l'abordage, & ſe laiſſerent retomber ſous ce Navire par leur mauvaiſe manœuvre, autant de fois qu'ils ſe trouverent au vent : ce qui ayant été reconnu par ceux de la Frégate, ils crurent qu'en mettant pavillon ſans quartier ils feroient plûtôt rendre ce Navire : mais il arriva tout le contraire ; car le troiſiéme jour les gens de David ayant cuvé leur vin, & faiſant une meilleure manœuvre que les deux jours précédens, la peur s'empara des Eſpagnols, qui ſe firent échoüer en pleine côte, où leur Navire ne fut pas deux heures en ſon entier. Les gens de David allerent avec un Canot ſauver deux Eſpagnols qui vouloient gagner la terre à la nage, & qui leur dirent que leur Capitaine ayant eû la cuiſſe emportée d'un coup de canon, avoit recommandé à ſon Lieutenant avant que de mourir, de ne point perdre de temps, & d'aller inceſſamment avertir le Viceroi de Lima, du méchant état où ils croyoient avoir mis la Frégate, afin qu'il envoyât au plûtôt après elle.

Le 22. notre Canot qui vint nous rejoindre, & qui nous aprit ce que je viens de dire, amena auſſi avec lui la

priſe

prise de David qu'il nous envoyoit, pour nous prier de lui faire venir de Quéaquille parmi nos rançons, un grand mâts, le sien ayant été fort endommagé dans ce dernier combat. En attendant David s'occupa à croiser hors la Baie, pour empêcher que nous ne fussions surpris par les Espagnols.

J'avois oublié de dire que les gens de la Frégate avoient surpris à Paita le Courier de Quéaquille, qui alloit à Lima pour la troisiéme fois porter au Viceroi une Lettre du Teniente de cette Ville, qui nous éclaircit parfaitement du soupçon que nous avions eu, que les Espagnols ne différoient le payement de la rançon promise, que pour avoir le tems de se préparer à nous la venir payer d'une monnoye dont nous n'avions pas besoin, & que nous ne leur demandions pas. La Lettre étoit conçuë en ces termes.

JE donne avis à Votre Excellence, pour la seconde fois, que les Anglois & les François sont encore à la Puna. Il y a plusieurs jours que le terme qu'ils nous ont accordé pour la rançon de nos Prisonniers est expiré. Je le fais exprès pour donner du temps à Votre Excellence. Ils m'ont

envoyé quatre têtes de nos gens ; je les amuſerai de quelques milliers de pieces de huit de temps en temps, quoiqu'ils n'ayent pas le lieu de s'ennuyer. Que Votre Excellence ſe dépêche, s'il lui plaît, d'armer, & quand ils me devroient encore envoyer cinquante têtes, j'eſtime que cette perte nous eſt bien moins préjudiciable que ſi nous laiſſions vivre des gens qui ſont ſi mal-intentionnez. Voilà une belle occaſion pour nous en défaire, pourvu que Votre Excellence ne perde pas de temps.

Nous ne pouvions pas recevoir de témoignage plus certain des ſentimens & des deſſeins de nos ennemis, que ceux que nous découvrions par cette Lettre ; auſſi prîmes-nous nos meſures là-deſſus.

Le plus long & le meilleur quartier d'hyver que nous ayïons eu en cette mer, fut celui de notre ſéjour dans l'Iſle de la Puna, où pendant plus de trente jours que nous y demeurâmes, nous fîmes très-bonne chére ; car outre les vivres que les Eſpagnols nous apportoient journellement de Quéaquille, nous en avions nous-mêmes apporté quantité de rafraîchiſſemens. La ſymphonie ne nous y manqua pas non-plus, ayant parmi nos

nos prisonniers toute la Musique de la Ville, qui consistoit en Luths, Théorbes, Guitarres, Harpes, & autres instrumens que je n'avois jamais vûs ailleurs, & dont ils faisoient un concert très-agréable.

Quelques-uns même de nos gens lierent des amitiez avec nos Dames prisonnieres, qui sans leur faire aucune violence ne leur étoient pas avares de leurs faveurs, & faisoient voir, comme je l'ai déja dit, qu'elles n'avoient pas pour la Nation Françoise, après l'avoir connuë, toute l'aversion qu'on leur avoit inspirée contre elle lorsqu'elles ne la connoissoient pas encore. Tous nos gens étoient si charmez de cette vie, qu'ils avoient oublié les miseres passées, & qu'ils ne songeoient non-plus aux Espagnols que si nous eussions été en sûreté au milieu de Paris.

Parmi tout cela j'eus aussi une avanture. Nous avions entre nos prisonnieres une jeune Dame nouvellement veuve du Trésorier de la Ville, qui avoit été tué dans cette action. Elle en paroissoit tellement consolée par la dureté qu'ils ont tous en ce pays les uns pour les autres, qu'elle me proposa de me cacher avec elle en quelque endroit de

l'Isle jusqu'à ce que nos gens en fussent partis; qu'ensuite elle m'emmeneroit à Quéaquille pour l'épouser ; qu'elle me feroit donner la Charge de son mari, & qu'elle me mettroit en possession des grands biens dont elle jouïssoit. Après l'avoir remerciée de ses offres si obligeantes, je lui fis connoître que j'appréhendois que son crédit ne fût pas maître du ressentiment des Espagnols, & que la playe qu'ils venoient de recevoir de nous étoit encore trop récente & trop fraîche pour l'oublier si promptement. Elle voulut me guérir l'esprit de cette crainte, en tirant sécretement du Gouverneur & des principaux Officiers, des engagemens par écrit qu'elle me mit entre les mains, du bon quartier qu'ils me donneroient. J'avouë que je fus un peu ébranlé par des témoignages si pressans de bienveillance & d'amitié, & qu'après m'être consulté dans le moment même sur le parti que je prendrois, je me trouvai beaucoup de pente vers celui qui m'étoit offert. Deux puissantes raisons m'y portoient; l'une étoit la vie misérable & languissante que nous traînions en ces lieux, où nous étions continuellement au hazard de la perdre, au-lieu que je trouvois

vois une jolie-femme, & un établissement considérable. L'autre étoit le désespoir de pouvoir jamais retourner en ma Patrie, manque de Vaisseaux qui y fussent propres. Mais quand j'y eus réfléchi un peu plus à loisir, & que j'eus fait un retour sur le peu de confiance qu'on doit prendre aux promesses & à la foi d'une nation aussi vindicative que celle des Espagnols, & principalement envers des gens de notre profession, dont ils étoient si maltraitez ; cette seconde réfléxion l'emporta sur la premiere & sur tous les avantages qui m'étoient offerts. Je me déterminai donc à ne les point accepter, malgré la douleur & les larmes de mon agréable Espagnole, & soutenu d'un rayon d'espérance que je conçus de revoir la France, je préférai la continuation de mes peines à la défiance perpétuelle où j'eusse été de quelque trahison. Ainsi je la laissai libre, après l'avoir assurée du ressentiment que je conserverois toute ma vie de son affection, & des bonnes intentions qu'elle avoit pour moi.

Le 23. nous envoyâmes un de nos Canots à Quéaquille, porter un des Padres que nous tenions prisonnier. (Ce

ſont des gens autant reſpectez, & obéïs parmi leur Nation que les Vicerois.) Le Gouverneur donnoit à celui-ci un plein-pouvoir d'agir, contre les obſtacles que le Téniente apportoit au payement de la rançon de ſon monde. Après qu'il fût parti il vint une Barque nous apporter quatrevingt paquets de farine, & la valeur de vingt mille pieces de huit en or. On nous demanda encore trois jours de terme pour le reſte ; ce que nous leur accordâmes, en les menaçant que s'ils y manquoient nous irions faire ſauter leur Fort, & brûler la Ville & les Vaiſſeaux.

Le 24. notre Canot revint, & nous fit rapport qu'on ne vouloit plus donner que vingt-deux mille pieces de huit pour le reſtant de la rançon ; que le Teniente vouloit ſuivre les ordres de ſon Prince, qui défendent d'en payer aucune, & qu'il avoit cinq mille hommes avec leſquels il nous attendoit pour voir ſi nous exécuterions nos menaces. Sur cette fiére réponſe nous nous aſſemblâmes pour conſulter ſi on couperoit la tête à tous les priſonniers, la pluralité des voix qui ſuivit la mienne, fut qu'il valoit mieux aller querir les vingt-deux mille pieces de huit, que

de

de répandre tant de ſang, puiſqu'auſſi-bien ayant deſſein de quitter cette mer, nous n'avions plus beſoin de ces exécutions pour nous y faire redouter : Qu'après tout nous n'étions que trop avertis par la Lettre du Teniente, que les Eſpagnols ſe diſpoſoient à venir faire ſur nous un aſſez grand effort pour nous faire peut-être repentir de notre refus, ſi nous y perſiſtions davantage : Qu'il falloit donc toûjours accepter l'offre, & ne leur rendre que les moins conſidérables des priſonniers, ſans nous déſaiſir des gens de qualité qui ſeroient garants du reſte : Qu'en attendant il falloit les emmener, & nous retirer avec eux au large vers la pointe de St. Helena, où nous ne craindrions point les ſurpriſes de nos ennemis, que nous pourrions de tous côtez voir venir de loin. Nous renvoyâmes donc à Quéaquille notre Canot, qui en revint le 25. nous dire que le lendemain 26. les Eſpagnols nous apporteroient ſans faute les vingt-deux mille pieces de huit à l'Iſle de la Puna où nous étions encore.

Le même jour nous embarquâmes dans nos Navires une centaine des priſonniers les plus qualifiez, & en

même tems nous levâmes l'anchre, & nous quittâmes ce bon quartier d'hyver, où nous laiſsâmes le reſte des priſonniers avec deux Canots pour les garder, & pour attendre l'argent promis, donnant ordre à nos gens de dire à ceux qui l'apporteroient, de nous envoyer tout le reſtant de ce dont nous étions convenus à la pointe de Saint Helena, faute dequoi ils ne verroient plus leurs gens. Le 26. au ſoir nos Canots nous vinreut joindre comme nous étions à louvoyer pour ſortir de cette Baie, & nous apporterent les vingt-deux mille pieces de huit.

La nuit ſuivante le Bâtiment pris par la Frégate Angloiſe, qui nous croyoit encore moüillez à la Puna, & qui nous rencontra à huit lieues de là, vint nous avertir qu'il y avoir deux Armadillas Eſpagnoles qui nous attendoient au ſortir de la Baie, & que la Frégate de David louvoyoit avec elles en nous attendant auſſi. Le 27. à la pointe du jour nous les apperçûmes entre l'Iſle de St. Clara & la pointe de St. Helena au vent à nous. La Frégate de David nous ayant vûs, arriva auſſitôt ſur nous, & après avoir pris avis tous enſemble ſur ce que nous devions

faire,

faire, nous mîmes quatrevingt de nos hommes dans son bord, parceque le peu d'équipage qu'il avoit pouvoit à peine suffire pour manier ses canons; & comme nous n'étions pas assez de monde pour armer nos prises, nous ne conservâmes seulement que deux Bâtimens & une Barque longue, & nous envoyâmes le reste avec nos Pirogues sur des hauts fonds, où les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient aller, tirant plus d'eau qu'elles. Nous louvoyâmes jusqu'à midi pour leur gagner le vent; ce que nous ne pûmes néanmoins faire, parcequ'en cette saison les vents viennent toûjours du large & sont fort stables, & que d'ailleurs, comme nous sortions du fonds de la Baie, nous ne pouvions pas espérer de le gagner, l'Espagnol en occupant l'entrée.

Sur le midi nos ennemis arriverent sur nous, & nous ayant joints, nous nous battîmes jusqu'au soir à coups de canon (ce que les Espagnols appellent la guerre galante) sans nous faire beaucoup de mal. La nuit étant venuë, nous moüillâmes & eux aussi à une lieue au vent à nous. Nous tîrâmes un coup de canon pour appeller nos prises, qui vinrent moüiller près

de nous pour y être encore plus en ſûreté.

Le 28. une heure avant le jour nous les renvoyâmes ſur leur Fort, & dès que le jour parut nous appareillâmes auſſi-bien que les Eſpagnols. Lorſque que nous fûmes ſous voiles il calma ; mais malheureuſement nous nous trouvâmes ſans nos Pirogues pour pouvoir nager au vent, parceque nous les avions envoyées avec nos priſes, pour éviter l'embarras qu'elles nous auroient cauſé ; ainſi nous ne pûmes nous ſervir pour cela que de nos petits Canots que nous avions conſervez. Les Eſpagnols nageoient auſſi au vent pour nous le diſputer, & nous étant mis à la portée du canon au vent à eux, il s'envoya ; mais comme ils étoient les meilleurs Bouliniers de la mer du Sud, en une demie-heure ils nous le regagnerent. Nous louvoyâmes juſques à deux heures après midi, & voyant que nous ne gagnions rien ſur eux, nous mîmes à la cape pour attendre deux de nos Vaiſſeaux qui étoient derriere. Cependant ces Armadillas arriverent ſur nous, & quand nous fûmes à bonne portée, nous nous battîmes juſqu'à la nuit cloſe ; Ils nous déſagréerent entierement,

tierement, & ne nous blesserent néanmoins qu'un homme. Le soir nous moüillâmes comme le jour précédent, & eux aussi au vent à nous.

Le 29. nous demeurâmes moüillez, comme eux, jusqu'à trois heures après midi qu'ils leverent l'anchre pour aller attaquer la plus grande de nos prises, qui n'étoit moüillée que sur le bord des hauts-fonds : nous appareillâmes pour aller la défendre, & nous nous battîmes avec eux de si proche, que les coups de canon & les menuës armes portoient de part & d'autre. Nous n'y perdîmes pourtant personne, quoique de leur côté ils eussent bien du monde de tué; ce que nous reconnûmes par le sang qui sortoit de leurs Dalots ou Maugeres, & en nous séparant ils nous crierent (*A la matiana la partida*) ce qui veut dire, *A demain la partie.*

Le 30. nous appareillâmes eux & nous pour sortir de cette Baie, & l'Espagnol qui étoit toûjours au vent faisoit ses efforts pour nous en empêcher. Vers le midi nous prîmes fonds pour désarmer une de nos prises qui alloit très-mal, & en armer une autre que David nous avoit donnée, aussi-

bien qu'à vingt François qui composoient partie de ſon équipage, & qui vouloient le quitter : nous travaillâmes toute la nuit à la décharger, après quoi nous la coulâmes bas. Le 31. nous mîmes à la voile, & ſur les deux heures après midi nous moüillâmes parceque la marée nous étoit contraire. Un moment après les deux Armadillas arriverent encore ſur nous, ce qui nous obligea de relever l'anchre, & enſuite nous mîmes à la cape pour attendre une de nos priſes qui étoit éloignée de nous. Mais comme elle ne put nous joindre auſſi-tôt que les ennemis, ſon équipage en ſortit, & s'embarqua dans la Pirogue avec laquelle il vint ſe jetter dans un de nos Navires de guerre. Ils avoient laiſſé dans cette priſe quatre Eſpagnols, qui ayant fait vent arriere, rentrerent dans la riviere de Quéaquille, où ils ſe ſauverent avec preſque toutes nos vivres, qui malheureuſement pour nous étoient reſtées dedans.

Quand nous fûmes à demie-portée de canon de ces deux Vaiſſeaux ennemis, nous fîmes feu de part & d'autre jusqu'à une heure de nuit. Nous reçûmes en ce combat pluſieurs coups de canon en bois, & nous eûmes preſque

toutes

toutes nos manœuvres coupées, & toutes nos voiles criblées, parceque les Espagnols faisoient tous leurs efforts pour nous démâter. En effet ils avoient donné cinq coups de canon dans le mâts de bourset de la Frégate, & trois dans son grand mâts; mais ils n'alloient qu'en ériflant, & par bonheur personne des nôtres ne fut tué ni blessé.

Le premier Juin les ennemis étoient à la pointe du jour à une lieue de nous, nous ne laissâmes pas de faire notre route pour sortir. Sur les dix heures ils allongerent leurs Sivadieres & revinrent sur nous; mais comme ils portoient sur la Frégate, nous crûmes qu'ils alloient l'aborder, & nous y jettâmes promptement l'équipage de notre Barque longue pour la renforcer. Lorsqu'ils nous eurent joints ils arborerent pavillon d'Infanterie de Bourgogne; car jusqu'alors ils n'en avoient encore mis aucun. Quand nous fûmes bord à bord ils nous envoyerent une décharge de leurs mousqueterie avec celle de leurs canons chargez de mitraille, ensuite ils nous allongerent par nos grands hauts-bans, sans pourtant avoir pû jetter leur Grapin.

Après les avoir laissé jetter tout leur feu, nous leur envoyâmes à notre tour dix-

dix-huit coups de canon & nos décharges de menuës armes, ensuite nous voulûmes sauter à leur bord ; mais comme ils se sentirent fort endommagez, ils revinrent au plus vîte du loff pour nous en empêcher.

Ils prirent une heure de relâche qu'ils passerent à se racommoder, après quoi ils arriverent sur nous, & nous recommençâmes à nous battre de plus belle : ce qui dura encore jusques à la nuit ; mais ils venoient d'être si bien étrillez, qu'il ne leur prit pas envie de nous sentir cette fois de si près, & nous n'eûmes ce jour-là que trois blessez.

Le 2. à la pointe du jour ils étoient encore à deux lieues au vent, ils arriverent sur nous en dépendant de lui ; comme il ventoit beau frais nous mîmes à la cape, & lorsqu'ils furent à bonne portée ils nous maltraiterent si fort de leur canon, que s'en étant apperçus ils nous approcherent à la portée de leurs mousquets, nous croyant hors d'état de résister davantage. Mais comme nos fusils se trouverent beaucoup meilleurs, nous en fîmes sur eux un si grand feu, qu'ils furent obligez de fermer leurs Sabords & de retenir le vent. Nous reçûmes cette journée soixante

xante coups de canon en bois, dont plus des deux tiers étoient à l'eau. Nous eûmes outre cela toutes nos manœuvres encore coupées & deux hommes blessez, & je fus un de ceux-là.

A deux heures de nuit ils firent feinte d'arriver sur nous pour nous aborder ; mais nous trouvant aussi parez la nuit que le jour, ils retinrent le vent. Nous passâmes une partie de celle-ci moüillez, pour boucher les coups de canon qui auroient pû nous faire couler à fonds.

Le lendemain 3. à la pointe du jour nous fûmes étonnez de ne plus voir les deux Armadillas contre lesquelles nous nous étions préparez à recommencer le combat, & selon toutes les apparences ils s'en étoient rebutez plûtôt que nous, quoiqu'ils eussent eu un grand avantage qui étoit celui du vent, & qui cependant ne les garentit pas, à ce que nous apprîmes depuis, de la perte d'une quantité considérable de monde, & de l'endommagement de leurs Vaisseaux, qui étoient pour le moins aussi maltraitez que les nôtres. Desorte que nous imaginant bien qu'ils avoient fait route pour le port de Callao, nous prîmes la nôtre pour l'Isle de Platta, où nous

moüillâmes le ſoir, & nous demeurâmes deux jours à la bande, occupez à calfater nos voyes d'eau.

Pendant tous ces combats nous avions fait monter ſur le pont d'un de nos Navires le Gouverneur de Quéaquille notre priſonnier, & ſes principaux Officiers, pour être témoins de la vigueur avec laquelle noũs nous battions, & de la lâcheté de ceux de leur nation, qui n'oſerent entrer dans nos Navires quoiqu'ils nous euſſent abordé deux fois.

Le 6. nous levâmes l'anchre, & nous fîmes voile le long de la terre, afin d'y chercher un endroit commode à faire de l'eau. Cette côte eſt fort unie, ſaine & très-belle à mettre à terre; ce qui fait que les Eſpagnols l'habitent partout juſques à la Barbacoa. Nous prîmes fonds entre le Cap Paſſao & celui de Saint Franciſco. Le 10. nous y mîmes nos priſonniers à terre, à qui nous donnâmes la liberté, n'ayant pû aller à la pointe de Saint Helena pour voir ſi leur rançon étoit venuë: ce qui auroit été je croi fort inutile, ca ces deux Armadillas avoient été envoyées pour nous la payer à coups de canon.

Le 11. nous voulûmes partager l'or,

les

les pierreries & les perles que nous avions trouvez à Quéaquille ; & comme ces choſes ne ſe pouvoient lotir, ni aiſément équipoller, l'or n'étant pas monnoyé, ni les pierreries d'une même valeur, on mit tout à l'encan, afin que ceux qui avoient de l'argent les encheriſſent, & que du prix de leur vente on pût donner à chacun ſa part. Mais comme pluſieurs d'entre nous, qui avoient gagné au jeu des ſommes conſidérables, étoient certains que ſi Dieu nous faiſoit la grace de nous ſauver de cette mer, ce ne pourroit être que par terre, où la peſanteur de l'argent les auroit empêchez de marcher commodément, ils enchérirent ces joyaux, qui tiennent peu de place & ne chargent guéres, à des prix ſi exceſſifs, que l'or ſeul qui étoit ouvragé valoit couramment parmi nous quatrevingt & cent pieces de huit l'once, & chaque piſtole quinze de ces pieces. Néanmoins quoique ces choſes fuſſent venduës ſi chérement, nous ne partageâmes de la priſe de cette Ville que quatre cens pieces de huit chacun ; ce qui pouvoit faire en tout environ cinq cens mille pieces, ou quinze cens mille livres. Et comme on n'eſpéroit pas pouvoir porter cet argent, il nous

ſervit

servit à joüer dans nos Vaisseaux pour nous désennuyer ; aussi ne cherchions-nous dans nos descentes que de l'or & des pierreries, que nous ne trouvions pas si abondamment que l'argent, dont il est vrai que nous faisions si peu de cas, que nous ne daignâmes pas prendre quantité de vaisselle & beaucoup d'autres ouvrages dont la Ville de Quéaquille regorgoit. Nous négligeâmes même d'envoyer un Canot après cent caons d'argent monnoyé de onze mille pieces de huit chacun, que les Espagnols avoient fait transporter de l'autre côté de la riviere lorsque nous nous battions contre eux, & qui étoient encore à notre vûë après la fin du combat. L'abondance de ce riche métal le rend si commun en ce pays, que la plûpart des choses que nous fabriquons en France, en acier, en cuivre & en fer, ils les font avec l'argent. Cette indifférence que nous témoignions en avoir, donnoit souvent occasion à leurs gens mêmes de se mêler parmi les nôtres, pour piller & pour butiner sur leurs propres concitoyens celui que nous négligions, dont ils n'étoient pas si dégoûtez que nous, ou pour mieux dire si embarassez à le transporter, étant dans leur

leur pays, au-lieu que nous étions fort loin du nôtre.

Le 12. la Frégate de David nous quitta, dans le dessein d'aller carener aux Isles Galapes, pour faire route ensuite par le Détroit de Magellan, afin de retourner à la mer du Nord. Pour nous, nous avions des Bâtimens si petits & si foibles, qu'il nous étoit impossible de remonter plus haut à la côte du Perou. Ils ne pouvoient même contenir la provision d'eau dont nous aurions eu besoin, & qui est d'ailleurs très-difficile à faire en cette côte-là, où il faut entrer trois & quatre lieues dans les terres avant que d'en rencontrer. Ces difficultez nous firent résoudre de retourner vers la côte de l'Oüest, afin d'y tenter les moyens de repasser aussi à la mer du Nord; mais il falloit que ce fût par terre.

Avant que de quitter cette côte je ne puis me dispenser de dire, que le Perou est un des plus riches pays du monde, non seulement par la quantité d'or & d'argent que les Espagnols tirent des mines qu'ils y possedent; mais encore par la grande fécondité de la terre, qui rend à ceux qui la cultivent trois récoltes par an soit en bled soit en vin; & qu'outre

qu'outre les fruits qui ſont particuliers à toute l'Amerique, ils en ont encore beaucoup de ceux qui croiſſent en France. Deſorte que cette grande diverſité d'eſpeces fait qu'en toutes les ſaiſons de l'année on en trouve toûjours de frais.

Les Habitans n'y connoiſſent que deux ſaiſons, qui partagent toute l'année en un été de neuf mois & un hyver de trois, pendant lequel il géle ſouvent bien fort ſur les montagnes, quoiqu'à peine on s'en apperçoive dans les plaines. Ils nourriſſent parmi leur bêtail, des moutons qui peſent deux cens cinquante où trois cens livres chacun; & ces animaux leur ſont très-utiles, ils leur font porter deux jarres d'huile ou de vin, (ce qui ſont des vaiſſeaux de terre faits en forme de pains de ſucre, tenant chacun 35. pintes, & peſant autant à vuide). Lorſqu'on les charge ils s'agenoüillent comme les Chameaux, & dès qu'ils ont leur charge ils ſe relevent doucement. Quand ils ſont arrivez au lieu où on les mene, ils ſe remettent en la même poſture juſqu'à ce qu'on les ait ſoulagez de leur fardeau.

Le 13. nous levâmes l'ancrhe, & le 15. nous moüillâmes vingt lieues au vent de la pointe à Mangle; nous allâ-

mes

mes à terre avec un Canot, où nous ſurprîmes une Vigie de quinze ſoldats Eſpagnols, qui étoient ſur le bord d'une très-belle riviere. La gêne que nous leur donnâmes les obligea de nous déclarer qu'ils gardoient cette riviere, qu'on nomment Elmeralda, à cauſe d'une quantité de rocs d'émeraudes que leur nation en tire, & que de ſon embouchure on pouvoit en huit jours de temps, avec des Canots, aller bien plus facilement & plus commodément ſurprendre la Ville de Quitto, que par terre, où il faudroit faire quatrevingt lieues d'un pays dont les Habitans s'y oppoſeroient. Ces raiſons font qu'ils tâchent autant qu'ils peuvent de dérober aux Etrangers la connoiſſance de ces avantages. La Ville de Quitto eſt fort peuplée, & étoit autrefois capitale d'un Royaume dont elle porte le nom; mais à préſent elle dépend du Viceroi de Lima.

Le 17. nous appareillâmes & nous fîmes route pour l'Iſle Del Gallo, qui eſt à l'entrée de la petite Baie de la Barbacoa, cent lieues ſous le vent de Quéaquille. Le 19. à la pointe du jour nous apperçûmes une voile à laquelle nous donnâmes la chaſſe, & vers les dix heures du matin nous la prîmes.

C'étoit une Barque qui venoit de Panama acheter des Noirs que les Anglois de la Jamaïque ont coutume d'envoyer par Porto-Bello, & qui les alloit négocier à Païta. Ils font ſur ces Noirs un gain conſidérable; car les Anglois les leur vendent ſur le pied de quatre-vingt & cent pieces de huit, & parmi eux ils en vallent trois & quatre cens. Le 20. nous prîmes fonds à cette Iſle Del Gallo, où nous interrogeâmes les priſonniers de cette Barque, qui nous dirent que la Galere de Panama étoit allée dans la Baïe de Mapalle, pour y chercher les François qui étoient dégradez ſur les Iſles que l'on y trouve, & qu'à ſon retour elle devoit apporter à Panama le Préſident de Guatimala & ſa femme.

Le 25. nous levâmes l'anchre, & nous fîmes route pour l'Iſle de Cocas qui eſt Nord & Sud du Realéguo, cent lieues au large. Nous eûmes le vent de Sud-Oüeſt & nous portâmes l'Oüeſt-Nord-Oüeſt. Le 30. nous vîmes terre, & nous pinçâmes le vent pour la reconnoître; ſur le ſoir nous trouvâmes que c'étoit l'Iſle de Malpella, qui eſt quarante lieues au Sud de celle de St. Juan, & de là nous fîmes route pour

la

la Baie de Mapalle, au-lieu d'aller à l'Isle de Cocas d'où venoit le vent, qui par conséquent nous étoit contraire.

Depuis ce jour jusques au 11. Juillet nous eûmes toûjours le même vent de Sud-Oüest, qui ne calma que pour se renvoyer de l'Est & du Sud. Le 13. après la hauteur prise, nous nous trouvâmes à 30. lieues au large du Realéguo, & nous portâmes le Nord pour terrir. Le 16. à midi nous en vîmes les montagnes, & nous mîmes à la cape, de crainte de nous faire découvrir. Le 17. nous envoyâmes deux Canots, pour tâcher de faire quelques prisonniers qui pussent nous donner des nouvelles avant que de faire entrer nos Navires dans la Baie.

Le soir nos Canots ayant reconnu la terre, nous rapporterent que c'étoit la Baie de St. Michel, où les courans nous avoient dérivé en capiant. Nous l'avions prise pour celle de Mapalle, où nous voulions aller, & qui est à quatorze lieues au vent de la premiere. Mais on peut s'y méprendre d'autant plus facilement du large, que les montagnes de ces deux Baies se ressemblent beaucoup. Nous relouvoyâmes au vent la nuit, & le 18. nous remîmes nos Canots dehors en demeu-

rant

rant à la cape jusques au 20. que nous fîmes servir pour les aller joindre à une des Isles de la Baie de Mapalle, où nous leur avions donné rendez-vous.

Le 23. y étant entrez, nous fûmes pris d'une brise qui nous sépara les uns des autres, & de cinq voiles qui étoit composée notre Flotte, nous ne demeurâmes de compagnie que les deux plus petits Bâtimens, qui en étoient en même temps les plus foibles en monde. Nous ne perdîmes pourtant pas les trois autres de vûë; mais ils étoient bien loin sous le vent & pris de calme: cependant nous allâmes moüiller à l'Isle à Tigre, qui est la plus proche de l'entrée de la Baie.

Le 24. sur les huit heures du matin nous vîmes trois voiles qui doubloient la pointe Harina, qui est celle du vent de cette Baie, & dix lieues sous le vent du Realéguo. Nous tirâmes aussi-tôt un coup de pierrier pour appeller nos Canots, qui étoient à terre sur l'Isle à faire de l'eau. Lorsqu'ils furent arrivez à bord nous appareillâmes, & nous portâmes sur nos Navires avec le vent arriere, quoiqu'alors il en fît fort peu.

Ces trois voiles, qui étoient une Galere & deux Pirogues, portoient aussi sur eux, ne nous voyant pas: mais au moment

ment que nous eûmes gagné le large & qu'ils nous eurent aperçus, ils tournerent le cap ſur nous à la voile & à la nage, & leurs deux Pirogues, qui alloient mieux que leur Galere, vinrent ſe mettre à notre arriere, & nous envoyerent une quinzaine de coups de canon. Mais comme leurs armes portoient à leurs bords, ces Pirogues furent contraintes de ſcier ſur le cul, & attendirent leur Galere. Quand elle les eût joint, ils tinrent Conſeil, après quoi ils ſe pavoiſerent tous, & revinrent nous attaquer. Nos Bâtimens ne pouvant nous donner ſecours, mirent à la cape en nous attendant; nous nous battîmes toûjours juſqu'à ce que nous les eûmes rejoints, ce qui arriva ſur les deux heures après midi. Alors les Eſpagnols nous ayant abandonnez, allerent enterrer leurs morts dans l'Iſle où nous étions à faire notre eau lorſque nous les avions apperçus. Ils nous avoient démâtez de notre grand mâts de Hune, déſagréez de pluſieurs manœuvres, & bleſſé cinq hommes. Sur le ſoir le vent du large s'étant envoyé, nous fîmes route pour les aller chercher; mais ils ſe tinrent toûjours ſaiſis de la terre.

Le 25. nous fîmes le tour des Iſles

pour chercher nos Canots, que la Galere ennemie cherchoit aussi, se doutant bien qu'ils étoient à terre, ne les ayant point vûs avec nous pendant qu'on s'étoit battu. Vers les deux heures après-midi nous ayant apperçus, ils sortirent d'une Esterre & nous firent le signal, & nous allâmes les prendre. Il y avoit quatre jours qu'ils y étoient cachez en nous attendant, ils avoient bien vû notre combat; mais il ne leur avoit pas été possible, non-plus qu'à nos Bâtimens, de nous venir secourir Les Espagnols, qui nous les virent prendre, n'oserent nous en empêcher, quoiqu'ils fussent moüiller tout proche d'eux : Nous déchargeâmes ensuite un de nos Vaisseaux pour le risquer en abordant la Galere des ennemis; mais ils se sauverent pardessus des hauts fonds où notre Vaisseau ne pouvoit passer.

Le 26. nous moüillâmes à une Isle de la Baie, & nous y mîmes deux de nos Bâtimens en carene, pendant que les trois autres nous gardoient. Le 28. nous vîmes un Canot avec Pavillon blanc, qui traversoit de la grande terre aux Isles; on alla le reconnoître avec un des nôtres qui le prit. C'étoit un Officier Espagnol, qui nous croyant être des siens

venoit

venoit féliciter le Commandant de la victoire qu'on s'imaginoit à terre qu'il avoit remportée ſur nous. Nous lui donnâmes la gêne, pour ſçavoir s'il ne venoit point ſe jetter entre nos mains pour nous faire donner par quelque faux avis dans quelque piége que la Galere nous voulût tendre, comme avoit fait le Capitaine Grec ; ce qu'il nous proteſta aſſûrément ne pas être. Il nous informa deplus, qu'il y avoit une Pirogue de trente François dans cette même Baie où il nous trouvoit ; qu'ils étoient deſcendus à terre il y avoit quelque temps, & qu'ils s'étoient battus en raſe ſavane contre ſix cens Eſpagnols, auſquels ils avoient tué un Capitaine nommé Dom Albarado, qui étoit eſtimé le plus brave & le plus déterminé de la Province ; qu'enfin, lorſque nous avions rencontré la Galere & ſes deux Pirogues, elles venoient armées de huit cens hommes, non pas dans le deſſein de nous chercher ; mais pour battre ces trente François, qui n'avoient pû être vaincus par ſes ſix cens Compatriotes ; belle preuve de la valeur des Gens de ces quartiers-là.

La Baie de Mapalle eſt aſſez belle, & remplie de pluſieurs grandes Iſles dont la beauté égale celles de Panama. Elles

étoient autrefois habitées, & on y voit encore de très-beaux Bourgs, qui ſont abandonnez à cauſe des courſes des Flibuſtiers. L'anchrage y eſt très-bon; mais on y eſt mal à l'abri preſque en toute ſaiſon. Il s'y éleve de violens tourbillons de vent, qui paſſent pardeſſus les montagnes qui ſont dans le fond, & il y a très-peu de câbles qui ſoient à l'épreuve de ces bouraſques impétueuſes.

Le 6. Août un de nos Gens étant à la chaſſe ſur l'Iſle où nous carenions, trouva deux hommes qui étoient depuis huit jours à nous obſerver, & qui nous prenant pour les Eſpagnols, n'oſoient nous approcher. C'étoient deux François de la Pirogue dont cet Officier priſonnier nous avoit parlé, & qui s'étoient ſi bien défendus contre les ſix cens Eſpagnols. Nous les reconnûmes pour être des quatrevingt-cinq qui s'étoient ſéparez du Capitaine Grogniet, pour aller aux Californies. Ils allerent auſſi-tôt avertir les vingt-huit autres, qui vinrent nous joindre, & qui nous apprirent qu'ils s'étoient ſauvez dans cette Iſle, après avoir été chaſſez toute une nuit par la Galere Eſpagnole, qui n'alloit pas ſi bien que leur Pirogue. Ils nous dirent auſſi, qu'ils avoient deſcendu juſques à 40. lieues au

vent

vent d'Acapulco, ſans avoir pû mettre plus d'une ſeule fois à terre, & que ce fut même en courant bien des riſques, tant la mer y eſt groſſe : ce qui les avoit ſi fort rebutez, que pour venir nous chercher, ils avoient quitté cinquante-cinq de leurs camarades qui vouloient continuer leur route pour les Californies.

Le 10. ayant achevé de carener nous appareillâmes, après avoir donné place à ces trente hommes dans nos bords : Nous fîmes route pour la côte d'Acapulco, à deſſein d'y chercher les cinquante-cinq autres qui devoient y être deſcendus, & les tirer de l'état miſerable où, ſelon toutes les apparences, ils s'alloient plonger, ſans eſpoir d'en jamais ſortir, étant trop foibles de monde pour aller chercher des vivres, dont ils avoient grand beſoin, dans le Païs le plus peuplé de la terre-ferme, où même on ne croyoit pas qu'ils puſſent arriver, n'ayant qu'une méchante petite Barque qui ne pouvoit les porter bien loin, ſans s'ouvrir en deux.

En partant nous eûmes la briſe d'Eſt, qui nous favoriſa juſqu'à la hauteur de Sanſonnat. Depuis le 15. juſques au 21. nous eûmes du calme le long des jours, & pendant les nuits les vents étoient tel-

lement déchaînez, que nous ne pouvions porter des voiles. Le 22. nous eûmes un petit frais de Sud-Eſt, qui fit que le 27. nous approchâmes la terre pour la reconnoître; nous trouvâmes que nous étions au vent de la Baie de Tecoantepeque ; nous mîmes nos Canots pour y entrer, & nous donnâmes rendez-vous à nos Bâtimens dans le port de Vatulco, qui en eſt vingt lieues ſous le vent. Nous terrîmes le ſoir; mais la mer briſe ſi fort le long de cette côte, qu'il eſt impoſſible d'y mettre à terre.

Le 29. nous trouvâmes un Embarcadere où il y avoit une très-forte tranchée, gardée par un nombre conſidérable d'Eſpagnols, & jugeant qu'il nous coûteroit trop en y mettant à terre, nous allâmes deux lieues ſous le vent, où la mer étoit un peu plus pacifique, & où nous trouvâmes encore environ trois cens hommes qui nous attendoient ſur une petite éminence. Nous détachâmes cinquante des nôtres pour les aller trouver; mais les Eſpagnols firent ſimplement leurs décharges & ſe retirerent. Nous en prîmes deux, auſquels nous demandâmes où alloit un chemin dans lequel nous étions entrez; ils nous dirent qu'il conduiſoit à la Ville de Tecoantepeque,

peque, dont cette Baie portoit le nom, & que nous n'en étions qu'à quatre lieues. Nous couchâmes la nuit ſuivante dans ce chemin, à couvert du Ciel à notre ordinaire. Le lendemain 30. nous réſolûmes d'aller en cette Ville, & nous prîmes nos briſées de ce côté-là ; de maniere que ſur les deux heures après midi, nous la vîmes de deſſus une élévation qui n'en eſt qu'à demie-lieue.

Comme elle eſt entourée & accompagnée de huit Fauxbourgs, elle nous parut ſi grande, que nous fûmes longtems à délibérer ſi nous tenterions la fortune avec ſi peu de monde ; car nous n'étions que cent quatrevingt hommes, & les ennemis étoient au nombre de trois mille. Cependant l'extrême néceſſité où nous étions d'avoir des vivres nous preſſoit d'avancer, & ne vouloit point enviſager le péril qui ſe préſentoit : Ainſi toute notre appréhenſion s'étant réduite à la peur de mourir de faim, nous continuâmes notre chemin pour aller affronter nos ennemis.

Quand nous eûmes marché environ une demie-heure, nous nous trouvâmes près de la Ville, & ſur le bord d'une grande riviere extrêmement rapide, qui la ſépare d'avec quatre de ſes Faux-

bourgs. Nous la traversâmes, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, malgré les Espagnols qui s'étoient retranchez de l'autre côté pour nous en disputer le passage, qu'ils furent forcez de nous ouvrir, après une bonne heure de combat opiniâtré de part & d'autre. Dès que nous eûmes gagné leur retranchement, nous entrâmes dans la Ville, où après avoir encore disputé contre les ennemis en gens qui enrageoient de faim, nous nous rendîmes maîtres de leur place-d'armes sur les quatre heures du soir. Mais ce ne fut pas encore fait; car les ennemis s'étant encore retranchez dans une très-belle Abbaye, bâtie en plate-forme qui commandoit la Ville, nous allâmes au nombre de quatrevingt hommes pour les en faire déloger, & la chose fut bien-tôt exécutée. De maniere que les en ayant chassez, nous en fîmes notre Corps-de-Garde, & ensuite chacun tâcha de satisfaire à l'extrême besoin qu'il avoit de manger.

Lorsque nous fûmes dans cette Ville nous la trouvâmes encore beaucoup plus grande & plus spatieuse qu'elle ne nous avoit paru de dessus l'éminence, les maisons y sont très-belles, les ruës fort droites, les Eglises superbement

bâties & richement ornées. L'Abbaye de St. Francisco, d'où nous fîmes retirer les ennemis, passeroit plûtôt pour un Fort que pour un Couvent de Religieux; aussi a-t'elle été bâtie pour en servir en cas de besoin.

Le 31. nous envoyâmes demander la rançon de la Ville, avec menace de la brûler si on n'y satisfaisoit au-plûtôt. Mais les Espagnols ne nous firent aucune réponse; ce qui nous fit juger qu'ils avoient envie de nous venir attaquer, & ils y auroient eu d'autant plus d'avantage, que la riviere, qui commençoit depuis notre passage à se déborder, alloit nous enfermer. C'estpourquoi nous décampâmes pour aller coucher à un des Fauxbourgs qui sont à son autre bord, & nous y demeurâmes jusqu'au 3. Septembre que nous en partîmes pour nous rendre à nos Canots, sans avoir pû tirer aucun profit de la prise de la Ville. Le 5. nous nous rembarquâmes, & nous fîmes route pour aller joindre nos Bâtimens dans le port de Vatulco, où nous arrivâmes le 9. Le 15. nous en repartîmes dans nos Canots sans avoir de pratique, & étant descendus à terre nous marchâmes dix à douze lieues avant dans le pays, où

nous prîmes plusieurs Villages, & dans l'un d'eux l'ancien Gouverneur de Merida, avec sa famille qui étoit retirée en ce lieu. Cet homme nous promit des vivres pour sa rançon, & en attendant qu'on les apportât nous le conduisîmes à nos bords, où nous arrivâmes le 26.

Le même jour sur les dix heures du matin nous vîmes une voile, nous sortîmes avec un de nos Canots pour la reconnoître; elle mit à la cape, & montra pavillon Espagnol sans l'assûrer. Mais comme la mer étoit extrêmement grosse, & que notre Canot ne pouvoit naviger, nous rentrâmes dans le port. Ce Navire crut que c'étoit son pavillon qui nous empêchoit de venir à son bord; il l'amena pour en arborer un blanc, & vint croiser devant le port. Nous mîmes tous pavillon, & lui assûrâmes; nous armâmes en même-temps notre Galere pour l'aller hêler; mais elle ne put jamais sortir du port. Ainsi il vira de bord & fit sa route; & comme nos Bâtimens étoient désagréez; nous ne pûmes aller après lui. C'étoit une Frégate qui avoit été assûrément fabriquée à la mer du Nord; mais il nous fut impossible de sçavoir de quelle nation elle étoit.

La

Le 26. la mer étant calmée nous allâmes avec notre Galere jusqu'à vingt lieues au vent d'Acapulco, pour voir si ce Bâtiment ne seroit point entré dans quelque port, ayant jugé par sa manœuvre, qu'il avoit besoin de la terre; mais nous revînmes sans avoir rien trouvé.

Nous attendîmes jusqu'au quatriéme Novembre la rançon de notre Gouverneur, sans en presser beaucoup le payement, trouvant dans ce port & aux environs amplement dequoi vivre, particulierement des Tortuës qui y sont en quantité; & les hattos qu'on y voit aussi en très-grand nombre, nous fournissoient suffisamment les autres choses nécessaires à la vie; outre que nous étions en ce lieu à l'abri des insultes par mer, des Espagnols.

Depuis Sansonnat jusqu'à Acapulco, il est impossible de mettre à terre, si ce n'est dans les ports ou dans les Baies, & quoique celle qu'on appelle des Salines soit de difficile accès, parcequ'elle est très-petite, & que la mer y est fort grosse, on ne laisse pas de la compter pour Baie. Elle est la premiere après Sansonnat, & à vingt lieues au vent de celle de Tecoantepeque, que l'Espa-

gnol marque auſſi pour Baie ſur ſes Cartes, quoiqu'elle ſoit ſi peu profonde qu'à peine s'en apperçoit-on, à moins qu'on ne ſoit terre à terre. Il y a dans le fonds de cette derniere, un Lagon qui porte le nom de la Baie, avec laquelle il avoit autrefois communication, & dont à préſent l'embouchure eſt barrée par le ſâble que l'impétuoſité des lames y apporte. Ce Lagon renferme trois Iſles qui ſont à très-peu de diſtance l'une de l'autre, & toutes trois fort proches de ſon embouchure. Il y a quelques années que la Hourque d'Acapulco, qui alloit aux grandes Indes, entroit à ſon retour dans ce Lagon par la Baie, & nous apprîmes de quelques Eſpagnols, qu'il aboutiſſoit par ſon autre extrêmité dans la riviere de Vaſtaqua, laquelle va ſe rendre dans l'acul de la nouvelle Eſpagne, & par conſéquent dans la mer du Nord.

Lorſque cette Hourque revient des Iſles Philippines, où les Eſpagnols font un grand commerce, c'eſt un des riches Bâtimens qui ſoit ſur l'onde ; il eſt d'une prodigieuſe grandeur, & d'une fabrique ſi forte, qu'il ne craint que la terre & le feu. Il eſt armé de

quarante canons, dont la moitié lui est inutile ; car sa charge le fait caller si bas en l'eau, que sa batterie d'entre-deux ponts est noyée. Il part tous les ans du port d'Acapulco, escorté d'une Patache de vingt-huit pieces de canon, & chargé de diverses sortes de marchandises qu'il va porter aux Habitans de ces Isles, qui donnent en échange quantité de tous ces beaux Ouvrages de la Chine & du Japon que nous voyons en Europe ; & ce qui est encore beaucoup plus précieux, des perles, de la poudre d'or & des pierreries.

Ce Vaisseau a un grand avantage en ce voyage, c'est qu'en choisissant la saison propre il va & revient en douze mois, y compris son séjour, sans avoir seulement la peine de virer de bord, ni de changer ses voiles, & on le rencontre infailliblement en l'attendant devant le port d'Acapulco, dans un certain temps que je ne marque pas ici pour les raisons que j'ai dites au commencement de ce Journal.

Je remarquerai encore, qu'il y auroit d'autant plus de facilité à l'enlever, que quand il revient de ces climats avec sa Patache, tout son équipage est

ſi malade & ſi moribond, que de quatre cens hommes qui peuvent le compoſer, il n'y en a pas le quart qui ſoit en état de ſe défendre ; car le Scorbut eſt immanquable au retour des Philippines : enſorte qu'un Navire qui partiroit de la mer du Nord dans le deſſein d'aller épier cette Hourque, pourroit en moins de dix-huit mois, ſauf les périls & les fortunes de la mer, ſe voir de retour avec des richeſſes immenſes.

A vingt lieues ſous le vent de la Baie de Tecoantepeque, eſt le port de Vatulco, qui n'a d'étenduë que pour contenir dix ou douze Navires, encore faut-t'il qu'ils ſoient tenus devant & derriere ; car s'ils n'avoient que leurs anchres devant le nez, ils ſe briſeroient les uns contre les autres lorſqu'ils s'éviteroient au changement des marées ou du vent.

A l'entrée de ce port, qui eſt fort ſerrée, il y a un gouffre ſous le vent, dans lequel l'eau entrant avec impétuoſité, fait un ſi grand bruit qu'on l'entend de plus de quatre lieues de loin. Les Eſpagnols nomment ce gouffre *Boſadera*.

Quatre lieues plus bas, il y a un autre port dans lequel on ne moüille pas fort en ſûreté, à cauſe des roches dont le fonds

fonds eſt ſemé. Dans ſa paſſe il y a un gros rocher nommé *le Forillon*, qui eſt entierement & en tout temps ſi couvert de ces Maubies, Frégates & Grands-goſiers, que nous avions déja vûs à la riviere de la Villia, qu'il n'y reſte point de place vuide; & un peu plus avant il y a une Iſle appellée *Sacrifice*.

Huit lieues plus bas, il y a trois petits Ports, diſtans l'un de l'autre d'une lieue, dont celui qu'on nomme *des Anges* eſt le plus beau. Son entrée n'eſt pas difficile à remarquer, pourvu qu'on ſoit le long de la terre; car du large il eſt impoſſible de l'appercevoir. A ſon entrée il y a un rocher percé comme une porte cochere, & de ce port à celui d'Acapulco, ce qui fait ſoixante lieues de diſtance, on ne trouve aucun autre Port.

Le pays qui s'étend depuis la Baie des Salines juſqu'à Acapulco, eſt celui de toute la mer du Sud qui eſt le plus habité, & ſur lequel ſe trouvent les Villes les plus fameuſes & les plus riches. Les mines d'or y ſont auſſi en plus grand nombre qu'au Perou, quoiqu'il y ſoit à un plus bas titre; & celles de Tiuſigal ſeules ſont plus eſtimées des Eſpagnols que celles du Potoſi.

Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils appellent toute la côte de l'Oüeſt, Coſta Rica, encore que ſur nos Cartes Géographiques on ne donne ce nom de Côte-Riche qu'à une petite partie de ſon étenduë.

Le 7. nous allâmes faire deſcente à une petite Ville nommée *Muemeluna*, qui eſt huit lieues au vent de Vatulco, & ſix lieues dans les terres. A quatre lieues du bord de la mer & à deux de la Ville, nous trouvâmes un retranchement extraordinairement fort, ſur un roc qui côtoye une riviere; mais les Eſpagnols n'y firent pas grande réſiſtance, non-plus que dans leur Ville, où nous achevâmes de nous envitailler. Nous y fîmes des priſonniers, qui nous dirent que depuis un mois ou environ ils avoient vû paſſer une Frégate qui avoit envoyé un petit Canot avec ſept ou huit hommes à leur embarcadere, & qu'ils y avoient trouvé les Eſpagnols qui les firent rembarquer ſi fort à la hâte, qu'ils y avoient perdu un homme qui fut noyé. En effet, nous le trouvâmes mort ſur l'Anſe, où la mer l'avoit rejetté avec ſon fuſil qui étoit à quelques pas de lui, & qui ne ſeroit pas reſté là tant de temps, non-plus

que

que le mort, si les Espagnols l'avoient vû; car ils croyent être vengez lorsqu'ils ont coupé par morceaux, ou brûlé un corps mort de leurs ennemis; & nous étions assûrez que quand nous enterrions quelques-uns de nos gens chez eux, ils les déterroient lorsque nous étions partis, s'ils reconnoissoient l'endroit, pour exercer sur ces cadavres les cruautez qu'ils ne pouvoient faire éprouver à nos corps vivans.

Le 16. nous retournâmes à bord, & le 20. n'ayant pû le long de la côte apprendre aucunes nouvelles des cinquante-cinq hommes que nous y étions venus chercher, nous levâmes l'anchre, & nous fîmes route pour la Baie de Mapalle, où nous voulions décider du lieu par où nous repasserions à la mer du Nord. Le 21. nous eûmes un Nord qui nous éleva à une certaine hauteur où les vents d'Oüest régnoient, ce qui nous dura jusqu'au 23. que nous fûmes pris de calme. Le 1. Décembre nous eûmes pendant la nuit un grain qui nous efflota les uns des autres; ainsi nous demeurâmes seuls & sans eau, parceque nos futailles avoient toutes coulé. Cet accident nous réduisit à la derniere des extrémitez, quoique nous

ne

ne fussions qu'à deux lieues de terre, mais dans l'impossibilité d'y aborder; car c'est une anse de sable qui s'étend depuis la barre St. Marc jusqu'à Sansonnat, l'espace d'environ quatrevingt lieues, & où la mer brise avec une violence extrême. Le 6. nous croyant au vent de cette anse nous armâmes notre Pirogue pour approcher la terre, & y chercher un endroit où la mer fût plus tranquille. Le 7. un de nos gens, plus impatient que les autres, & pressé par la soif qui le tourmentoit depuis quatre jours, la gagna à la nage; mais voulant revenir de même il se noya sans que nous pussions le secourir, quelques cris qu'il pût faire. Le 9. au commencement de la nuit nous crûmes voir une petite Baie devant laquelle nous moüillâmes, pour reconnoître au jour ce que ce seroit, pendant quoi nous entendîmes tirer à terre environ six cens coups d'armes. Et le 10. dès qu'il fut jour, nous vîmes que ce qui nous avoit paru une Baie étoit une Esterre qui est à quinze lieues sous le vent de Sansonnat, où nous ne voyïons aucune apparence de pouvoir entrer. Cependant nous y apperçûmes un fort joli Navire qui étoit sur les chantiers; ce qui nous

fit

fit juger qu'il devoit néceſſairement y avoir une paſſe pour l'en faire ſortir. Nous mouillâmes ſur le bord des briſans pour attendre une abélie ; durant ce temps le vent du large s'étant envoyé, nous riſquâmes d'entrer à la voile & à la nage, où nous reçûmes trois lames, qui remplirent notre Pirogue à moitié à la vûë des Eſpagnols qui nous regardoient entrer.

Nous rangeâmes un des côtez de l'Eſterre, & nous fîmes feu pendant une demie heure dans leurs Magaſins qui étoient ſur le bord, ſans qu'ils nous répondiſſent d'un ſeul coup. Enfin étant tourmentez par une ſoif violente, que nous voulions étancher à quelque prix que ce fût, nous guindâmes notre bourſet, & nous allâmes faire échoüer notre Pirogue devant eux. Comme ils crurent que nous allions à leur Bourg, qui n'en eſt qu'à une demie-lieue, ils en prirent le chemin ; mais nous n'étions que 22. hommes : ainſi au-lieu de courir après eux, nous profitâmes de leur fuite, & nous travaillâmes à remplir toutes nos futailles d'eau, & nous munir des vivres que nous trouvâmes dans ces Magaſins, auſſi-bien que de quelques agrez de ce Navire, qui nous étoient

étoient les plus nécessaires pour le nôtre, n'osant en charger tout-à-fait notre Pirogue, de crainte de faire naufrage en sortant. Cela fait, nous allâmes passer la nuit de l'autre côté de ces Magasins, pour être à l'abri des surprises de nos ennemis; parceque nous jugions assez juste par les six cens coups de mousquet que nous avions entendu tirer, qu'il y avoit beaucoup de gens armez en ce lieu.

Le 11. nous sortîmes de cette Esterre pour aller rejoindre notre Bâtiment, que nous rencontrâmes le 12. au matin moüillé huit lieues au vent de Sansonnat, où il avoit trouvé la la mer un peu paisible. Nous passâmes cette journée à faire de l'eau, & nous allâmes au nombre de vingt, prendre un Village à une demie-lieue du bord de la mer, d'où nous revînmes le même jour avec quantité de rafraîchissemens, qui redonnerent la vie à l'équipage de notre Vaisseau, extrêmement affoibli par la soif qu'il avoit endurée, aussi-bien que nous qui étions dans la Pirogue; & même par la faim, qui ne laissoit pas de nous faire languir, quoique nous eussions des vivres pour la satisfaire. Mais nous n'osions manger, de crainte de nous altérer encore davantage. Nous

levâmes

levâmes l'anchre le ſoir d'un vent d'Oüeſt, & nous arrivâmes le 15. dans la Baie de Mapalle, où nous trouvâmes nos Bâtimens moüillez à une des Iſles qu'elle renferme.

Je remarquai, tandis que nous remontions la côte, que toutes les nuits il fait des vents de terre très-favorables aux Navigateurs, pourvu qu'on ne s'en éloigne pas; car dix lieues au large on ne s'en ſent que très-peu, & il y a des ſaiſons pendant leſquelles il ſouffle avec tant de violence, qu'on eſt obligé d'ariſer ſes huniers, & même de les ferler. Le 17. nous tînmes conſeil pour juger ſur le raport de nos priſonniers, quel paſſage ſeroit le moins périlleux pour retourner par terre à la mer du Nord. On crut qu'il falloit prendre par Segovia; car il n'y avoit que ſoixante lieues à marcher pour gagner la ſource d'une riviere, ſur laquelle ils nous dirent que nous pourrions deſcendre juſqu'à la mer du Nord, où elle alloit ſe décharger; que dans la route que nous ferions par terre, nous n'aurions pas plus de cinq à ſix mille hommes ſur les bras, & que nous trouverions des chemins aſſez aiſez pour porter nos bleſſez & nos malades. Mais comme nous n'étions pas ſuffiſamment

ſuffiſamment convaincus de la ſincérité de leurs avis, nous armâmes 2. Canots pour aller chercher à terre de nouveaux priſonniers, afin de voir ſi ces avis ſe confirmeroient ou ſe contrediroient, & nous inſtruire par ce moyen avec plus de certitude, des choſes qui pourroient s'opoſer à notre paſſage, ou de celles qui pourroient nous le faciliter.

Le 18. nous deſcendîmes à terre au nombre de ſoixante-dix hommes, nous marchâmes toute la journée ſans rencontrer perſonne. Le 19. nous marchâmes encore juſqu'à midi, ſans avoir fait plus de découverte que la journée précédente, & nous en fûmes tellement fatiguez, que nous prîmes la réſolution de nous en retourner, d'autant plus que la plûpart de nos gens n'étoient pas tout-à-fait contens de repaſſer au Nord par cet endroit, à cauſe de ces cinq ou ſix mille homme dont on nous menaçoit. Nous laiſsâmes donc retourner aux Canots ceux qui le voulurent, & étant demeurez au nombre de dix-huit, moins fatiguez que les autres, nous ſuivîmes un grand chemin que nous rencontrâmes peu de temps après qu'ils nous eurent quittez, nous y marchâmes environ une heure, au bout de laquelle

laquelle nous prîmes trois Cavaliers : nous leur demandâmes où nous étions, & ils nous dirent qu'à un quart de lieue de là il y avoit une petite Ville nommée la Chiloteca, habitée par 400. hommes blancs, ſans conter les Negres, les Mulâtres & les Indiens ; & nous aſſûrerent de-plus, que nous n'étions point découverts. Alors il nous prit envie de courir après nos gens pour leur faire part de ces avis, & les engager à venir avec nous à cette Ville : mais l'appréhenſion que nous eûmes d'être apperçus, & de donner par-là le temps aux Habitans de ſe préparer, nous en empêcha, & nous fîmes l'action peut-être la plus hardie, la plus déterminée, & ſi l'on veut même, la plus téméraire dont on ſe puiſſe aviſer. Nous n'étions, comme je viens de le dire, que dix-huit hommes ; cependant nous entrâmes & nous donnâmes effrontément dans cette Ville, où nous ſurprîmes & épouvantâmes tellement les Eſpagnols, que nous arrêtâmes priſonniers le Teniente & pluſieurs Officiers, au nombre de cinquante perſonnes, les femmes compriſes. La frayeur les avoit ſi fort troublez, nous croyant en bien plus grand nombre que nous n'étions, qu'il eſt indubitable

que

que tout le reſte ſe ſeroit laiſſé prendre & lier, ſans le ſecours de leurs chevaux qu'ils ont toûjours au piquet, & ſur leſquels ils monterent pour s'enfuir. C'étoit-là ce que nous demandions ; car s'ils euſſent eu le courage de demeurer, ils auroient pû nous donner de l'occupation, & nous n'en avions déja que trop à garder nos priſonniers.

Nous nous informâmes du Teniente où étoit la Galere de Panama ; il nous dit qu'elle étoit moüillée à l'embarcadere de Carthagene, qui eſt la Caldera, où elle nous attendoit dans l'eſpérance que nous y paſſerions pour aller à la mer du Nord, & que le St. Lorenço, Navire du Roi d'Eſpagne, étoit dans le port du Realéguo, armé de trente pieces de canon & de quatre cens hommes d'équipage, pour nous défendre l'aproche de ce lieu qu'on achevoit de rétablir. Comme nous avions envie de coucher dans la petite Ville où nous étions, nous lui demandâmes encore de quelle quantité d'hommes nous aurions à nous défendre ſi nous y demeurions. Il nous dit que le jour ſuivant il y en auroit ſix cens ; mais qu'ils n'avoient que deux cens armes à feu. Pendant ce temps-là les Eſpagnols, qui étoient un peu revenus

nus de leur étonnement, s'étant rassemblez rentrerent dans la Ville, & après plusieurs attaques livrées & soutenues de part & d'autre, nous nous retranchâmes enfin dans l'Eglise où nous avions mis nos prisonniers, qui nous voyant entrer avec précipitation crurent que leurs gens nous poursuivoient de près, & qu'ils alloient foncer sur nous; ce qui leur donna la hardiesse de se jetter sur des épées & sur d'autres armes que nous avions ramassées. Ils s'en servirent avantageusement, & nous blesserent un homme. Aussi-tôt nous gagnâmes les portes, & de-là nous fîmes feu sur eux. Mais comme il ne nous restoit plus que quatre hommes avec les femmes, nous montâmes en même temps sur les chevaux que nous leur avions pris, & nous sortîmes sans bruit avec nos quatre prisonniers & nos prisonnieres. Alors les Espagnols nous envoyerent un Parlementeur; mais nous refusâmes de lui parler, nous tirâmes même sur lui, de crainte qu'en nous approchant de trop près il ne connût notre petit nombre. Le lendemain 20. nous rejoignîmes nos gens, qui étoient demeurez à un hato qu'ils avoient trouvé en s'en retournant, & ils nous don-

nerent ſecours contre ſix cens de ces Eſpagnols qui nous ſuivoient en queuë; après cela noûs donnâmes la liberté à nos priſonniers.

Le 21. nous nous rendîmes à bord de nos Canots, & le 22. à bord de nos Bâtimens, où nous interrogeâmes nos quatre nouveaux priſonniers ſur le paſſage que nous avions projetté; mais ils nous répréſenterent tant de difficultez, que nous fûmes preſque dégoutez de l'entreprendre. Cependant quand nous eûmes fait réfléxion qu'il falloit paſſer, ou finir malheureuſement notre vie dans l'horrible néceſſité de manquer de toutes choſes, & dans un pays ennemi où nous nous affoibliſſions tous les jours par la perte de nos gens, nous réſolûmes de tout riſquer pour en ſortir. Mettant de côté tous les périls qu'il falloit courir dans ce paſſage, & perſuadez qu'il valoit encore mieux mourir les armes à la main, que de languir de faim; nous nous apprêtâmes tous pour cette traverſée: Et afin d'ôter aux plus poltrons l'envie de retourner aux Vaiſſeaux, s'ils étoient d'humeur à changer de volonté, nous les fîmes tous échoüer le 24. ſans en prendre avis, à l'exception de notre Galere & de nos Pirogues,

que nous conservâmes pour nous porter de l'Isle où nous étions jusqu'à la grande terre.

Le 23. nous fîmes quatre Compagnies, chacune de soixante & dix hommes, qui faisoient ensemble le nombre de deux cens quatrevingt; & à l'égard de celle des Enfans perdus, on devoit tirer dix hommes de chacune, & les renouveller tous les matins. Nous fîmes aussi une Chasse-partie par laquelle il fut réglé, que ceux qui seroient estropiez dans les rencontres que nous pourrions avoir dans ce chemin, auroient la même récompense qu'auparavant; c'est-à-dire, mille pieces de huit chacun: Que les chevaux qu'on prendroit, seroient partagez par Compagnies pour soulager tout le monde, & les malades préférablement aux autres: Que ceux qui feroient des Partis bleus, & y seroient estropiez, n'auroient point de récompense; enfin, qu'il y auroit punition pour le viol, la lâcheté & l'yvrognerie.

Avant que de quitter cette mer, je suis bien-aise d'épargner au Lecteur la peine de me demander pourquoi nous y avons tant souffert de faim, de miseres & de fatigues; puisque je dis en plusieurs rencontres, qu'elle baigne des

contrées ſi belles, ſi agréables & ſi fertiles en toutes choſes. Pour cela il faut obſerver que depuis que nous eûmes quitté les Anglois à l'Iſle Saint Juan, nous fûmes toûjours ſi mal accommodez de Vaiſſeaux, que nous nous trouvâmes obligez d'être continuellement le long de la terre, & par conſéquent à la vûë des Eſpagnols. Ceux-ci découvrant juſqu'aux moindres mouvemens que nous faiſions, avoient preſque toûjours le temps d'enlever tout ce qui étoit chez eux, avant que nous y deſcendiſſions, & ne nous y laiſſoient que ce qu'ils n'avoient pû emporter, & c'étoit ſouvent très-peu de choſe; au-lieu que ſi nous euſſions eu ſeulement un bon Vaiſſeau pour nous retirer au large, ils ne nous y auroient point aperçus, & nous les aurions inceſſamment ſurpris dans nos deſcentes, où rien ne nous eût manqué, non ſeulement pour le néceſſaire; mais même pour le ſuperflu, ſans compter les richeſſes que nous en euſſions emportées en très-peu de temps.

Cette néceſſité de Vaiſſeaux dans laquelle nous nous trouvions, étoit ſi avantageuſe à nos ennemis, & ils en connoiſſoient tellement la conſéquence, que ceux du Perou n'en envoyoient plus

à ceux

à ceux de la côte de l'Oüest où nous étions, dans la crainte qu'il ne nous en tombât quelqu'un entre les mains, & qu'ils ne faisoient plus de commerce que par terre.

La même raison nous empêchoit encore de monter à la côte du Perou, où infailliblement nous eussions trouvé des Vaisseaux;car ils navigent journellement, & font entr'eux un grand négoce, lorsqu'ils ne nous sentent pas si près de leur Païs. De tout ceci il est aisé de conclure,que manquant de ce secours qui nous eût été si important en cette mer, nous devions aussi manquer fort souvent de tous ceux qui en dépendoient. Ainsi pour réussir en ces climats, & y faire une fortune considérable, sans beaucoup risquer ni souffrir, il ne faut qu'y être pourvu d'un bon Bâtiment, & qui soit envitaillé pour quelque temps, afin de n'être point obligé d'aller chercher des vivres à terre.

Le 27. nous apperçûmes un Vaisseau qui entroit entre les Isles, nous armâmes notre Galere & une Pirogue pour aller le reconnoître; il mit pavillon blanc & l'assûra, nous l'aprochâmes à la portée du fusil aussi-tôt il amena son pavillon blanc, en arbora un Espagnol, & nous envoya

dix ou douze coups de canon. Nous retournâmes à terre en avertir nos gens, & ne doutant pas que si ce Navire venoit moüiller en ce lieu, il ne brisât nos Pirogues, nous les envoyâmes avec notre bagage & les prisonniers sur les hauts fonds, qui sont derriere l'Isle où nous étions.

Sur le midi ce Vaisseau entra avec la marée, il moüilla & se croupiada à une demie porté de canon des nôtres, qui étoient échoüez, & à couvert desquels nous nous battîmes avec deux pieces de canon contre lui jusques à la nuit. Mais comme les ennemis ne visoient qu'à ruiner nos Bâtimens, ils les mirent dès cette premiere journée hors d'état de naviger, après quoi ils se retirerent au large.

Le 28. au matin ils se raprocherent pour recommencer à nous combattre: ce qui nous obligea de nous gabionner derriere des pointes de rochers qui avançoient dans la mer, & d'où nos armes commandoient sur leur bord. Cette manœuvre les contraignit d'envoyer leur canon, pour relever une anchre qui étoit plus à terre que leur Navire; ce qu'ayant empêché, ils furent forcez de couper le câble qui la tenoit, & de se mettre plus au large. Enfin jugeant bien que ce Bâtiment ne nous abandonneroit

pas

pas si-tôt, nous envoyâmes sur la brune cent hommes par avance à la grande terre, afin de tâcher d'y prendre des chevaux pour monter nos malades, avec ordre de revenir ensuite nous attendre sur le bord de la mer, au même endroit où ils auroient mis à terre, en cas qu'ils y fussent de retour avant que nous y fussions arrivez ; (c'étoit un Embarcadere que nous leur avions marqué) & de crainte que le Bâtiment Espagnol ne s'apperçût par l'échoüement des nôtres, du dessein que nous y avions de passer à la mer du Nord, & que ceux qui le montoient n'envoyassent en terre-ferme avertir qu'on se préparât à nous en empêcher, nous contrefaisions toutes les nuits les calfateurs, afin qu'ils crussent que nous étions en carene ; ce qu'ils se persuaderent si bien, que les matins ils approchoient pour défaire à coup de canon le travail qu'ils s'imaginoient que nous avions fait durant la nuit.

Le 29. le feu prit en son bord ; ce qui l'obligea de se retirer au large, où il l'éteignit. Le 30. nous nous servîmes d'un nouveau stratagême pour amuser nos ennemis, & leur ôter le soupçon de notre évasion. Nous chargeâmes nos boëtes, nos grenades, & quatre pieces

de canon, où nous attachâmes des méches allumées de plusieurs longueurs; afin que faisant leur effet en notre absence les unes après les autres, les gens de ce Navire nous crussent toûjours sur l'Isle. Cependant nous en partîmes à la nuit fermante, le plus sécretement qu'il nous fut possible, avec tous nos prisonniers, que nous ne conservions que pour porter les médicamens de nos Chirurgiens, les outils de nos Charpentiers, & les blessez que nous pourrions avoir dans ce passage.

Le premier Janvier de l'année 1688. nous arrivâmes en terre-ferme, & le soir du même jour les chevaux que nous avions envoyé chercher, y arriverent aussi. On nous en amena soixante-huit, avec plusieurs prisonniers, qui nous dirent, sans les violenter, qu'ils ne nous conseilloient pas de prendre notre chemin par Segovia, parceque les Espagnols sçavoient que nous avions choisi cette Province pour notre passage. Mais comme notre résolution étoit prise, & que nos Bâtimens ne pouvoient plus nous servir, quand même nous eussions changé d'avis, tout ce qu'on nous put dire pour nous en détourner, au-contraire ne nous empêcha pas d'y persister.

En

En même temps tous nos gens travaillerent à faire leurs charges, & à mettre dans leurs ſacs l'argent qu'ils croyoient pouvoir porter avec leurs munitions de guerre. Ceux qui avoient trop d'argent le donnerent à porter à ceux qui avoient perdu le leur au jeu, à condition qu'ils leur en rendroient la moitié en arrivant à la mer du Nord, au cas qu'il plût à Dieu nous y conduire.

Quant à moi je n'étois pas des plus mal accommodez, & quoique ma charge fût des moins peſantes, elle n'étoit pas des moins conſidérables par ſa valeur, puiſque j'avois converti trente mille pieces de huit en or, en perles & en pierreries. Mais comme la meilleure partie provenoit du gain que j'avois fait au jeu, quelques-uns de ceux qui l'avoient perdu, tant contre moi que contre d'autres, au déſeſpoir de s'en revenir ſi déchargez, comploterent au nombre de 17. ou 18. de maſſacrer ceux qui étoient les plus riches. Je fus aſſez heureux pour en être averti de bonne heure par quelques amis; ce qui ne laiſſa pas toutefois de me donner de grandes inquiétudes, parcequ'il étoit bien difficile pendant un ſi long voyage, de ſe garantir des ſurpriſes avec des gens dont on étoit toûjours

accompagné, avec lesquels il falloit boire, manger, & dormir, & qui pouvoient encore se défaire de ceux qu'ils voudroient, dans les combats que nous pourrions avoir contre les Espagnols, en tirant sur nous pendant la mêlée. Mais ils executerent leur complot d'une autre maniere, comme il sera marqué en son lieu. La crainte que j'eus de cette trahison, ne m'empêcha pas de conserver assez de présence d'esprit, pour prendre sur le champ le parti qui me sembla le plus sûr pour la conservation de ma vie, & qui me la sauva effectivement. Ce fut de me défaire de ce que je possedois entre les mains de plusieurs, & en présence de tous, à condition de m'en rendre la quantité dont je convins avec eux, lorsque nous serions arrivez à la côte de St. Domingue. Par ce moyen je m'épargnai le soin de me tenir continuellement sur mes gardes, sans trop exposer non-plus ceux qui s'étoient chargez de mon bien; car étant partagé entre les mains de différentes personnes, il eût fallu venir à bout de trop de monde pour me le ravir. Il est vrai que j'achetai chérement cette précaution; mais que ne fait-on point pour se garantir de la mort?

RETOUR
DE LA
MER DU SUD,

A celle DU NORD, *au-travers de la Terre-ferme, par un autre chemin que celui par où nous y étions venus.*

LE 2. Janvier au matin, après que nous eûmes fait nos Prieres & coulé à fonds nos Pirogues, de crainte que les Espagnols n'en profitassent, nous partîmes & nous allâmes coucher à quatre lieues du bord de la mer. Le 3. nous arrêtâmes à midi à un Hato pour y préparer à manger. Le 4. nous allâmes coucher sur une plate-forme qui s'étend sur sur les sommets de plusieurs montagnes très-hautes, où les Espagnols, qui malgré notre prévoyance étoient avertis de notre départ, ne manquerent pas de nous faire compagnie, se tenant toûjours sur nos aîles & à notre queuë.

Le 5. nous allâmes coucher à un autre Hato qui appartenoit au Teniente

de la Chilotequa, aux environs duquel nos ennemis commencerent à nous barricarder les chemins. Le 6. nous arrêtâmes de bonne heure à une Eſtancia pour y préparer à manger, & nous trouvâmes ſur le lit d'une ſalle la Lettre ſuivante, qui s'adreſſoit à nous.

Nous ſommes réjoüis de ce que vous avez choiſi notre Province pour repaſſer dans votre pays. Mais nous ſommes fâchez de ce que vous n'êtes pas plus chargez d'argent, quoique pourtant ſi vous avez beſoin de mulles pour porter celui que vous avez, nous vous en envoyerons. Nous eſpérons avoir bien-tôt le Général François Grogniet, & nous vous laiſſons à penſer ce qui ſera des ſoldats.

Nous vîmes bien par cette Lettre qu'ils n'étoient pas inſtruits de la mort de Grogniet, puiſqu'ils croyoient qu'il nous commandoit encore, & qu'ils ne le connoiſſoient que par le récit que leur en avoient fait les trois hommes qui l'avoient quitté pour ſe rendre à eux, lorſqu'il manqua de prendre l'or des mines de Tiuſigal.

Le 7. nous trouvâmes une embuſcade que les Enfans perdus firent retirer,

tirer, & nous allâmes le ſoir coucher à un Hato. Les Eſpagnols, qui employoient toutes ſortes de moyens pour nous faire périr, brûloient toutes les vivres ſur notre paſſage; quand nous entrions même dans quelques ſavanes où l'herbe étoit fort ſéche, ils alloient au vent à nous y mettre le feu, & non ſeulement nous en recevions de grandes incommoditez; mais nos chevanx mêmes y étouffoient de la fumée. Comme nous étions quelquefois obligez d'attendre que le feu eût tout conſumé pour paſſer, notre marche en étoit retardée conſidérablement; & c'étoit ſurtout ce que les Eſpagnols demandoient, pour donner du temps à leurs gens d'achever un retranchement, dont j'aurai bien-tôt occaſion de parler, & qu'ils conſtruiſoient à notre inſçu ſur notre chemin. Ils avoient encore embraſſé notre route par diverſes barricades d'arbres, qui ne nous donnoient pas peu d'occupation. Mais ne pénétrant pas leur intention, nous nous perſuadions qu'ils ne nous faiſoient toutes ces pieces que pour nous chagriner ſeulement, ne pouvant nous faire pis.

Le 8. nous paſsâmes à une très-belle ſucrerie,

ſucrerie, & comme nous avions envie d'avoir un priſonnier qui nous apprît ce qui ſe paſſoit, nous fîmes défiler notre monde, & nous demeurâmes vingt hommes cachez dans la maiſon, après avoir mis le feu à une autre voiſine, pour obliger les Eſpagnols à venir l'éteindre lorſqu'ils verroient nos gens éloignez. Ce qu'ils ne manquerent pas de faire; mais notre impatience nous ayant trop tôt fait découvrir, ils s'enfuïrent; nous tirâmes ſur eux, & nous en bleſsâmes un que nous prîmes; il nous apprit que tous leurs renforts s'amaſſoient pour nous diſputer le paſſage, & que nous allions trouver celui de Tiuſigal, qui conſiſtoit en 300. hommes.

Après avoir quitté ce bleſſé, nous joignîmes le gros de notre monde qui faiſoit alte pour nous attendre. Nous allâmes enſuite à un grand Bourg, où nous trouvâmes ces trois cens hommes, qui depuis nous ont toûjours eſcorté, pour nous donner ſoir & matin le divertiſſement de leurs trompettes. Mais c'étoit comme la muſique du Palais enchanté de Pſiché, qu'elle entendoit ſans voir les Muſiciens; car les nôtres nous côtoyoient par des lieux ſi couverts

verts de Pins, qu'il étoit impossible de les appercevoir.

Nous allâmes ce soir-là coucher à un quart de lieue de ce Bourg sur une élévation à notre ordinaire, ne campant jamais que sur des hauteurs, ou en rase savane, de-peur d'être enfermez. Le 9. au matin nous décampâmes après avoir renforcé nos Enfans perdus de quarante autres hommes, qui étoient destinez pour faire leurs décharges dans les raques ou bouquets de bois ; afin de faire paroître les Espagnols en cas qu'ils y fussent embusquez. Cependant sur les dix heures nous passâmes en un endroit, qui étoit assez clair semé de bois pour y pouvoir étendre la vûë jusqu'à une distance raisonnable. Mais n'ayant point découvert d'ennemis, nous ne tirâmes point. Nous cherchions bien loin ce que nous avions à nos côtez ; car les Espagnols, qui étoient ventre à terre à droite & à gauche du chemin, firent leurs décharges avec tant de précipitation, qu'il n'y eut que la moitié de nous autres Enfans perdus qui eurent le temps de répondre à leur feu. Ils nous tuerent deux hommes, que nous écartâmes du chemin pour en cacher la perte aux

Ennemis,

Ennemis. Après quoi nous allâmes préparer notre manger dans un Bourg qui étoit ſur notre route, & coucher une demie-lieue au-delà.

Le 10. nous trouvâmes une autre embuſcade, où ayant prévenu nos ennemis, nous les contraignîmes d'abandonner leurs chevaux qui nous demeurerent; nous allâmes enſuite manger dans un autre Bourg, & coucher un peu plus loin.

Le 11. comme nous approchions de la Ville de Segovia, nous trouvâmes encore une embuſcade à une lieue endeçà, & après l'avoir fait retirer à coups de fuſil, nous donnâmes dans cette Ville, réſolus & diſpoſez à nous bien battre, croyant que ſi les Eſpagnols avoient à nous exercer, ils feroient là leur plus grand éfort. Mais ils ſe contenterent de nous tirer quelques coups de mouſquet, à l'abri des Pins qui ſont ſur des hauteurs qui environnent la Ville, où ils s'étoient retirez. Nous n'y trouvâmes rien à manger, parcequ'ils avoient mis le feu aux vivres.

Par bonheur nous fîmes un priſonnier pour nous mener à la riviere que nous cherchions, & dont nous étions encore à 20. lieues; car ceux qui nous avoient

avoient guidé jusqu'à Segovia ne sçavoient pas le chemin pour aller plus loin.

Cette Ville est assise dans un fond, & si entourée de montagnes, qu'il semble qu'elle y soit prisonniere. Les Eglises y sont mal bâties; mais sa place-d'armes est fort considérable & fort belle, aussi-bien que les maisons des particuliers. Elle est dans les terres à quarante lieues de la mer du Sud; le chemin pour y aller du lieu d'où nous étions partis est fort difficile, ce sont toutes montagnes d'une prodigieuse hauteur, sur le sommet desquelles il falloit grimper avec péril; & les vallées par conséquent y ont si peu d'étenduë, que pour une lieue qu'on fait en païs plat, il y en a six autres à monter ou à descendre. Lorsque nous passâmes ces montagnes nous y ressentîmes un froid piquant, & nous fûmes envelopez d'un broüillard si épais, que quand le jour paroissoit nous ne nous connoissions qu'à la voix. Mais cela ne dura que jusques à dix heures du matin que ce broüillard se dissipe entierement, & que la chaleur qui succéde au froid y devient très-grande, aussibien que dans les plaines, où l'on ne s'apperçoit point de ce froid qu'on ne soit

ſoit tout-à-fait au pied des montagnes. Ainſi nous avions à eſſuyer des intempéries ſi oppoſées tant en marchant, qu'en repoſant à découvert, qu'elles nous expoſoient à de très-grandes incommoditez. Mais l'eſpérance de regagner la Patrie, nous faiſoit ſouffrir patiemment toutes ces peines, & nous ſervoit comme d'aîles pour nous y porter.

Le 12. nous partîmes de cette Ville, & nous grimpâmes encore d'autres montagnes, où nous eûmes toutes les peines imaginables à ſurmonrer le travail que les Eſpagnols nous y avoient préparé par leurs barricades. Nous allâmes coucher à un Hato, où pendant la nuit ils firent une grande décharge dans notre camp.

Le 13. une heure avant le Soleil couchant nous montâmes ſur une éminence qui nous parut avantageuſe pour y camper, nous apperçûmes de là ſur la pente d'une montagne, dont nous n'étions ſéparez que par une vallée fort étroite, douze à quinze cens chevaux que nous prîmes pour des bœufs qui paiſſoient : ce qui nous réjouïſſoit déja, dans l'eſpérance que nous avions de faire le lendemain bonne chére aux dé-

pens

pens de ces animaux. Et pour être plus certains de ce que c'étoit, nous y envoyâmes quarante hommes, qui à leur retour nous raporterent que ce qu'on avoit pris pour des bœufs, étoient des chevaux tout sellez, & qu'ils avoient reconnu au même endroit trois retranchemens à une portée de pistolet les uns des autres, qui s'élevant par degrez jusques vers le milieu de la même pente de montagne, barroient entierement le chemin par où nous devions monter le jour suivant, & commandoient une ravine qui couloit le long de cette valée, où il falloit absolument que nous descendissions, n'y ayant point d'autre chemin, ni aucune apparence de pouvoir passer à côté. Ils virent aussi un homme, qui les ayant découverts leur faisoit des menaces d'un coutelas nud qu'il tenoit à la main.

Ces fâcheuses nouvelles furent pour nous un grand rabat-joye, & entr'autres la métamorphose de ces bœufs prétendus, sur lesquels notre extrême appétit avoit tant fait de fondement. Il fallut pourtant s'en consoler, pour penser à nous tirer de cet endroit, & même sans remise; parceque les Espagnols qui s'assembloient de toutes les

Provinces

Provinces voiſines, alloient venir fondre ſur notre petite troupe, qui ne pouvoit éviter de ſuccomber, ſi nous les euſſions attendus. Les moyens n'en étoient pas faciles, & peut-être auroient-ils paru impoſſibles à d'autre qu'à des gens comme nous, qui juſques-là avoient réuſſi dans preſque toutes leurs entrepriſes. Et à dire vrai nous étions fort empêchez à les trouver; car comme je le fis remarquer à notre monde, dix mille hommes ne pouvoient franchir ce paſſage retranché ſans être entierement défaits, tant à cauſe de l'avantage du lieu, que du nombre des Eſpagnols qui le défendoient, dont nous pouvions juger par celui de leurs chevaux. Mais quand même les hommes euſſent pû paſſer à côté, il étoit impoſſible d'y faire paſſer les chevaux & le bagage, à cauſe de l'âpreté du pays. En effet, le chemin excepté, tout le reſte n'étoit qu'une épaiſſe forêt ſans voies ni ſentiers, eſcarpée de rochers en quelques endroits, remplie de fondrieres en d'autres, & embaraſſée d'une multitude d'arbres que leur vieilleſſe avoit fait tomber. Enfin, ſuppoſé même que nous euſſions trouvé le moyen d'échaper au-travers

de

de tant d'obſtacles, il étoit toûjours d'une néceſſité indiſpenſable d'aller battre les Eſpagnols, pour être en repos pendant le reſte de la route que nous avions à faire. On demeura d'accord de tout cela ; mais comme on m'objecta qu'il étoit inutile de répréſenter des difficultez qui n'étoient d'elles-mêmes que trop apparentes, ſans ouvrir des moyens pour les vaincre, ou de donner des conſeils ſans en faciliter l'exécution, je leur dis que je ne voyois pas que nous euſſions plus d'un parti à prendre. Qu'il falloit traverſer ces précipices, ces bois, ces montagnes & ces rochers, quelque inacceſſibles qu'ils nous paruſſent, pour tâcher de ſurprendre les ennemis par derriere, & nous emparer de l'avantage du lieu, en nous élevant au-deſſus d'eux; qu'aſſurément ils ne nous attendoient pas là, & que je leur répondois de l'événement au péril de ma vie, ſi on vouloit l'entreprendre ; qu'à l'égard de nos malades, des priſonniers, des chevaux, & du bagage, qu'on ne devoit pas expoſer ſans défenſe à la diſcrétion des 300. hommes qui nous avoient côtoyez durant notre marche, & qui campoient tous les ſoirs à une portée de mouſquet
de

de nous, on laiſſeroit 80. hommes à leur garde, avec des précautions pour leur ſûreté; qu'enfin ce nombre étoit ſuffiſant pour battre quatre fois autant d'Eſpagnols.

On fut quelque temps à délibérer là-deſſus, & enfin ces expédiens, tout hazardeux qu'ils étoient, ayant été trouvez les plus convenables à l'état où nous étions, & je puis dire les ſeuls qui reſtoient à prendre; on réſolut de les exécuter.

A peine eût-on formé ce deſſein, & conſidéré de l'éminence où nous étions, la diſpoſition de la montagne oppoſite où étoient conſtruits les retranchemens des Eſpagnols, que du plus élevé des trois nous apperçûmes qu'il ſortoit un chemin que nous jugeâmes être la continuation de celui qu'ils nous avoient fermé, & qui tournant à droite, alloit ſerpentant le long du flanc de la même montagne; ce que nous ne découvrions qu'avec peine, & par des jours dérobez entre les arbres, qui n'en laiſſoient voir que quelques traces de diſtance à autre.

Comme nous n'avions pas encore déterminé ſi nous irions par la droite ou par la gauche gagner le derriere des retran-

retranchemens, ce chemin en décida; voyant bien que si nous pouvions le croiser, il nous méneroit droit aux ennemis. Cependant pour ne nous point engager inconsidérément dans une entreprise dont dépendoit tout notre salut, voyant qu'il nous restoit encore quelque peu de jour, nous envoyâmes 20. hommes sur un lieu plus élevé que celui où nous étions, pour en escorter un autre que nous avions reconnu en beaucoup de rencontres fort ingénieux & fort adroit; afin qu'il remarquât les endroits par où durant la nuit nous pourrions plus aisément monter jusqu'à ce chemin, pour aller par-là charger en queuë les ennemis dès la pointe du jour.

Dès que nos hommes furent de retour, & qu'ils nous eurent rendu raison de leur découverte, nous nous préparâmes à partir; mais ce ne fut qu'après avoir fait une place-d'armes du lieu que nous quittions, environnée de notre bagage pour y mettre nos malades, avec 80. hommes pour les garder, & presque autant de prisonniers que nous avions. Et pour persuader à ces 300 Espagnols qui nous avoient toûjours suivis, aussi-bien qu'à ceux des retranchemens,

retranchemens, que nous ne ſortions point de notre camp, nous donnâmes ordre à celui qui y commandoit, de faire tirer un coup de fuſil à chaque ſentinelle qu'il poſeroit & releveroit pendant la nuit, & de faire battre la retraite & la diane aux heures ordinaires. Nous lui promîmes encore, que ſi Dieu nous donnoit l'avantage nous lui envoyerions un parti pour l'en avertir; mais qu'au bout d'une heure qu'il auroit entendu le feu ceſſer, s'il ne voyoit revenir perſonne, il n'avoit qu'à chercher ſon ſalut comme il pourroit.

Tout étant ainſi ordonné nous fîmes nos prieres aſſez bas pour n'être pas entendus des Eſpagnols, dont nous n'étions ſéparez que par la vallée dont j'ai parlé. Nous partîmes en même temps au nombre de deux cens hommes au clair de la Lune, pendant qu'il n'étoit encore qu'une heure de nuit; & au bout d'une autre heure nous entendîmes les Eſpagnols faire auſſi leurs prieres. Comme ils nous croyoient tous campez fort près d'eux, ils firent une décharge en l'air de cinq ou ſix cens coups de mouſquet pour nous épouvanter, & ils en tiroient encore un à chaque Répons des Litanies des Saints qu'ils chantoient.

toient.

toient. Nous poursuivîmes toûjours notre route, & nous employâmes la nuit entiere, tant en descendant qu'en montant, à faire un demi-quart de lieue qu'il y avoit de distance entr'eux & nous, par un pays, comme j'ai dit, de roches, de bois, de montagnes & de précipices épouvantables, où le derriere & les genoüils nous servoient beaucoup plus que les jambes, étant absolument impossible d'y marcher debout.

Le 14. à la pointe du jour, comme nous avions déja franchi les plus dangereux endroits de ce trajet, & que nous avions atteint une hauteur assez considérable de la montagne, en la grimpant avec un profond silence, ayant les retranchemens des Espagnols à notre gauche, nous apperçûmes une ronde qui ne nous découvrit point, graces aux broüillards, qui sont, comme je l'ai déja remarqué, très-épais en ce pays-là jusqu'à dix heures. Dès qu'elle fût passée nous allâmes au lieu où elle avoit paru, & nous trouvâmes que c'étoit précisément le chemin que nous voulions joindre. Quand nous eûmes fait alte environ une demie-heure pour reprendre haleine, & qu'un peu de jour nous permit de marcher, nous suivîmes

ce chemin à la voix des Eſpagnols qui faiſoient leurs prieres du matin. Nous ne commencions qu'à faire les premiers pas, lorſque malheureuſement nous trouvâmes deux ſentinelles ſur leſquelles nous fûmes obligez de tirer. Nos coups avertirent les Eſpagnols, qui ne comptoient pas que nous duſſions venir les prendre par leur retranchement d'en-haut, car ils ne nous attendoient que par celui d'en-bas; ainſi ceux qui le gardoient au nombre d'environ 500 hommes, s'étant trouvez au-dehors lorſqu'ils croyoient être en-dedans, & par conſéquent à découvert & ſans abri, ils en prirent l'allarme ſi chaude, que comme nous donnâmes tous en même tems ſur eux, nous les fîmes éclipſer de ce lieu en un inſtant, & qu'ils ne ſe ſauverent qu'à la faveur du broüillard.

Cette aubade ſi imprévuë troubla toute l'économie de leur plan, & renverſa ſi fort leurs deſſeins, que ceux des deux autres retranchemens paſſerent tous au-dehors de celui d'en-bas, où ils ſe préparerent à ſe défendre. Nous nous battîmes contr'eux une heure entiere à couvert du premier retranchement que nous venions de leur gagner, & qui les commandoit avantageuſement

ment à cauſe de ſon élévation ſur la montagne; mais comme ils ne lâchoient point pied, nous jugeâmes qu'il falloit que les coups que nous tirions ſur eux ne portaſſent pas, tant parceque le broüillard nous empêchoit de les découvrir, que parceque nous ne pouvions faire feu que ſur celui que nous voyïons partir de leur côté; deſorte que réſolus de bruſquer l'affaire & de tout hazarder, nous fonçâmes droit au lieu d'où portoit le feu; nous les y battîmes fort & ferme, & ils ne nous quitterent la place que quand ils virent nos armes à bout touchant, dont juſques-là le broüillard leur avoit dérobé la vûë; pourlors l'épouvante les ayant pris, ils nous abandonnerent tout, & ſe ſauverent dans la partie du chemin qui étoit au-deſſus des retranchemens; ce qui tourna à leur déſavantage. Comme c'étoit le ſeul endroit par lequel ils avoient crû que nous puſſions venir à eux, ils en avoient coupé tous les arbres, auſſibien que ceux des environs, pour nous empêcher d'y venir à couvert; & la précaution qu'ils avoient priſe contre nous, ſe tourna ſi bien contr'eux, que de leurs retranchemens dont nous venions de nous emparer, nous les découvrions

de maniére à ne perdre pas un ſeul des coups que nous leur tirions. Nous les purſuivîmes enſuite quelque temps toûjours battant ; mais enfin étant las de courir après eux & de tuer, nous rentrâmes dans les retranchemens, où les 500 hommes que nous avions repouſſez au premier, étant revenus, tâchoient à forcer ceux que nous avions laiſſez pour le garder : mais nous les obligeâmes de prendre la route des autres. Ils nous fatiguerent extrêmement à les pourſuivre ; parcequ'outre que le Pays étoit mauvais & difficile, ils en avoient augmenté les difficultez en ſe ſervant des arbres qu'ils avoient abbatus, comme de barricades, pour boucher juſqu'aux plus petites avenuës des environs.

Nous reconnûmes que ces Eſpagnols avoient eu ſi peu d'envie de nous donner quartier, s'ils avoient eu le deſſus, que malgré l'état où nous les avions réduits, ceux que nous rencontrions ne vouloient pas nous le demander eux-mêmes ; cependant nous le donnâmes à quelques-uns comme malgré eux, quoique d'ailleurs ils fiſſent tout leur poſſible pour ſe ſauver de nos mains, & on ne doit pas s'en étonner ; car c'eſt une maxime parmi eux en ces quartiers,

& que

& que nous avons éprouvée en pluſieurs occaſions, que ſoit par fierté naturelle, ſoit à cauſe du ſerment qu'ils en font entre les mains de leur Commandant avant que de combatre, ils ne veulent point ſe ſoumettre à demander quartier à ceux auſquels ils ont juré de n'en point faire. Cependant, touchez de compaſſion par la quantité de ſang que nous voyïons couler avec l'eau de la ravine, nous épargnâmes le reſte, & nous rentrâmes pour une ſeconde fois dans les retranchemens, n'ayant perdu qu'un ſeul homme, & eu deux bleſſez dans tout le combat. Les Eſpagnols perdirent entr'autres leur Général, vieil Officier Walon, qui leur avoit donné le plan de ce retranchement, & qui nous auroit infailliblement accablez, ſi nous les euſſions attaquez par l'endroit où ils comptoient devoir l'être. Cependant un autre vieux Capitaine l'avoit averti de prendre garde au derriere ; mais il voyoit ſi peu d'aparence qu'on pût y aborder, qu'il lui répondit que ſi nous étions hommes il nous défioit de paſſer en huit jours par quelque côté que ce fût ; mais que ſi nous étions des diables, de quelque façon qu'il ſe gardât, il ſeroit toûjours pris. Il ne laiſſa pour-

tant pas à la ſollicitation de cet Officier d'y envoyer une ronde, & d'y poſer les deux ſentinelles que nous trouvâmes.

On fouilla ce Général, & on trouva dans ſes poches pluſieurs Lettres que lui avoient écrit les Gouverneurs de la Province, pour lui marquer chacun en particulier le nombre d'hommes qu'ils lui envoyoient. Il y en avoit une entr'autres du Général de la Coſta Ricca qui lui mandoit ce qui ſuit. La Lettre étoit datée du 6. Janvier 1688.

J'Ai cru faire un bon choix, lorſque je vous ai donné la conduite d'une affaire qui doit rétablir notre réputation, ſi vous avez l'avantage comme vous me marquez le croire. Je m'étois préparé à vous envoyer 5000 hommes ſi vous ne m'aviez mandé que 1500 ſuffiſoient; je ne doute pas qu'un homme qui a autant ſervi que vous ne conſerve bien ſon monde, particuliérement avec des gens où il ne va point de ſon honneur de ſe trop ménager.

Par le récit que vous me faites de vos retranchemens, il eſt impoſſible que ces gens-là ne ſoient détruits avec l'aide de Dieu. Je vous conſeille de mettre mille

homme

hommes dedans, & 200 proche de la riviere sur laquelle ils esperent se rendre à la mer du Nord. En cas qu'il s'en sauve quelques-uns au-travers des montagnes, Dom Rodrigo Sermado, nouveau Gouverneur de Tiusignal, doit être à la tête de 300 hommes pour donner sur leur queuë dès qu'ils vous auront attaqué, parce qu'immanquablement leur bagage y sera. Prenez bien vos mesures, car ces démons sçavent des finesses qui ne sont point à notre usage.

Lorsque vous les verrez à la portée de vos arquebuses ne faites tirer vos gens que vingt à vingt, afin que le feu ne cesse point, & quand ils seront affoiblis, faites un cri pour les épouvanter, & foncez avec les armes blanches sur la tête, pendant que Dom Rodrigo donnera sur la queuë. Jespere que Dieu favorisera nos desseins, puisqu'ils ne sont que pour le rétablissemment de sa gloire, & pour la destruction de ces nouveaux Turcs. Donnez courage à vos gens, quoiqu'à votre exemple ils doivent en avoir assez; ils seront récompensez au Ciel, & s'ils ont l'avantage, ils auront beaucoup d'or & d'argent, car ces larrons en sont chargez.

Après que nous eûmes chanté le *Te Deum* ſur le champ de bataille, en action de graces à Dieu pour cette victoire, nous montâmes 60. hommes à cheval, pour aller avertir nos gens du bon ſuccès qu'il avoit plû au Tout-puiſſant de nous donner.

Nous les trouvâmes prêts à livrer un autre combat contre les 300 Eſpagnols dont nous avons parlé; car dès que ceux-ci eurent entendu commencer celui des retranchemens, ils ſe perſuaderent aiſément, que faiſant notre attaque par cet endroit déſavantageux, dans l'impoſſibilité de la faire d'un autre côté, notre perte étoit infaillible; deſorte qu'au-lieu d'entrer de prime abord dans notre camp, qu'ils auroient pû nettoyer en un moment, à cauſe du peu de monde que nous y avions laiſſé, ils ſe contenterent d'envoyer un de leurs Officiers aux gens de notre bagage pour parlementer. Mais cet homme fut mis en arrêt en attendant de nos nouvelles, pour pouvoir lui faire une réponſe conforme à ce qui nous ſeroit arrivé. Ainſi ce que j'avois prévu que nos 80 hommes nous ſuffiroient, fut amplement confirmé.

Ils nous informerent, que lorſque

nous

nous eûmes commencé le combat, ces 300 Espagnols s'étoient avancez peu-à-peu, & qu'ayant gagné une éminence qui commandoit dans ce camp, ils avoient mis pied à terre, & leur avoient envoyé cet Officier pour leur faire la Harangue suivante.

JE viens ici de la part de mon Général, vous dire qu'il ne doute point que vous n'ayïez bien des forces, & que vous ne soyïez des gens de cœur, comme vous nous l'avez fait connoître toutes les fois que vous avez voulu vous rendre maîtres de nos terres : mais il ne faut pas que vous doutiez, que la quantité de monde que nous avons assemblé ne vous accable. Il faut que vous sçachiez qu'il y a mille hommes dans ce retranchement, contre lesquels vos gens viennent de se battre & de succomber; 300 que nous voilà ici, & 200 qui sont sur la riviere que vous alliez chercher, pour y attendre ceux de vos gens qui pourront s'être échapez du combat. Voyez si vous voulez vous rendre prisonniers de guerre entre les mains de mon Général, qui est un homme de qualité, nous seront amis ensemble, & nous vous renvoyerons honorablement dans votre pays. A l'égard de vos gens que les

nôtres ont pris, en vie, leur Aumônier leur demanda hier, après les prieres, pour l'honneur du St. Sacrement & de la Glorieuse Vierge, de leur faire quartier: ce qu'ils lui promirent.

Nos gens l'entendant parler de la sorte, s'étoient déja un peu allarmez apréhendant qu'il ne dît vrai; mais d'aussi loin qu'ils nous virent arriver, avant que nous leur eussions parlé, ils reprirent courage, & lui firent la réponse fanfaronne qui suit.

Quand vous auriez assez de forces pour détruire les deux tiers de ce que nous sommes, vous auriez encore à faire à l'autre, & n'y en eût-il plus qu'un seul de reste, il se batroit encore contre vous tous.

Lorsque nous avons mis à terre en quittant la mer du Sud, nous nous sommez tous déterminez de passer ou de périr, & quand vous seriez autant d'Espagnols comme il y a de brins d'herbes dans notre Savane, nous ne vous craindrions point; nous passerons malgré vous, & nous irons où nous voulons aller.

Ce Parlementeur ayant été congédié à notre

à notre arrivée, remonta à cheval pour s'en retourner. En nous voyant montez ſur les chevaux de ſes compagnons des retranchemens, & bottez de leurs bottes, il hauſſa les épaules d'étonnement, & courut en porter la nouvelle aux ſiens. Dès qu'il fut arrivé vers eux, qui n'étoient qu'à la portée du mouſquet, nous partîmes & nous donnâmes deſſus, pour leur ôter tout-à-fait le deſſein de nous ſuivre. Nous eſſuyâmes leur premiere décharge, à laquelle nous ne répondîmes qu'avec nos piſtolets & nos coutelats; & malheureuſement pour eux, n'ayant pû remonter à cheval, on en défit une grande partie: De maniere que Dieu couronnant dans ce dernier combat tout l'avantage que nous avions eu dans les autres, nous laiſsâmes aller le reſte, retenant ſeulement leurs chevaux. Enfin après avoir rompu toutes leurs armes, nous allâmes rejoindre avec notre bagage le reſte de nos gens qui étoient demeurez à garder les retranchemens. Nous n'eûmes dans ce combat comme dans l'autre, qu'un homme de tué & deux eſtropiez.

Nous interrogeâmes quelques priſonniers, qui nous avertirent que nous trouverions encore un retranchement

ſur notre chemin, à ſix lieues de ceux que nous quittions ; ce qui nous fit craindre avec raiſon, que les fuyars n'allaſſent s'en emparer pour nous diſputer le paſſage. En effet nous apperçûmes ſur le haut d'une montagne une groſſe fumée qu'ils faiſoient pour s'y raſſembler, & faire venir à ce ſignal ceux qui par la peur qu'ils avoient euë, ſeroient peut-être demeurez cachez plus de huit jours, nous croyant toûjours ſur leurs talons. Mais ayant prévenu leur deſſein, nous allâmes coucher à deux lieues de là pour leur fermer le paſſage, n'y ayant que ce ſeul chemin par où ils puſſent s'y rendre, & dont les côtez étoient encore moins acceſſibles au-delà, qu'ils ne l'étoient en-deçà. Cependant nous avions coupé le jaret à 900 de leurs chevaux, pour les mettre dans l'impoſſibilité de nous pourſuivre. Mais nous en emmenâmes une pareille quantité, pour nous conduire commodément juſqu'à la riviere que nous allions chercher, & pour les ſaler quand nous y ſerions, afin de nous ſervir de nourriture le long de ſon cours.

Le 15. nous paſsâmes ce retranchement qui étoit imparfait, ſans y trouver aucune réſiſtance, aparemment par la terreur que le bruit de notre victoire

y avoit

y avoit portée, & nous allâmes coucher à un Hato quatre lieues au-delà. Le 16. nous couchâmes à un autre ſix lieues plus loin. Enfin le 17. qui étoit le ſeiziéme jour de notre marche nous arrivâmes à cette riviere tant déſirée, & à l'inſtant on entra dans les bois qui bordent ſon rivage, où chacun ſe mit à travailler fort & ferme à couper des arbres, afin de conſtruire des Piperies pour nous ſervir à la deſcendre.

On s'imaginera peut-être que ces ouvrages étoient quelques Vaiſſeaux commodes pour nous porter à l'aiſe ſur cette riviere, ce n'étoit rien moins que cela. Ce que nous appellons Piperies étoient quatre ou cinq troncs d'une eſpece d'arbres qu'on appelle *Mahot d'herbe*, qui eſt un bois léger & flotant, dont nous ôtions l'écorce ſeulement, après quoi nous les joignions & attachions enſemble, au-lieu de cordes, avec des liennes qui croiſſent dans ces bois, & embraſſent comme le lierre tout ce qui les avoiſine, principalement les arbres juſqu'au haut deſquels elles s'élevent. Quand ces pieces ſont aſſemblées, deux ou trois hommes montent deſſus, ſelon que la Piperie avoit plus ou moins de conſiſtance, & voilà l'équipage achevé.

La ſituation que nous trouvâmes la plus ſûre fut de s'y tenir debout, encore enfonçoient-elles deux ou trois pieds ſous l'eau. On jugera par ce qui ſe verra dans la ſuite, ſi la crainte continuelle du péril où nous étions ſur ce ſujet, étoit bien ou mal fondée.

Nous ne conſtruisîmes les nôtres que de capacité à porter deux hommes, afin qu'ils puſſent paſſer plus aiſément entre les rochers, que nous prévoyïons bien par ceux qui ſe préſentoient à nos yeux, devoir rencontrer avant que d'arriver à la mer. Quand cette plaiſante Flotte fut en état, nous la traînâmes à la riviere, après nous être pourvus de longues gaules pour nous défendre du plus fort abordage des roches, où nous appréhendions d'être emportez par l'impétuoſité du courant; comme il ne manqua pas auſſi d'arriver fréquemment.

Cette riviere prend ſa ſource dans les montagnes de Segovia, & va ſe jetter dans la mer du Nord au Cap Gracia à Dios, après avoir coulé durant un long cours avec une effroyable rapidité au-travers d'un nombre infini de rochers d'une groſſeur prodigieuſe, & par les précipices les plus affreux que l'on ſe puiſſe imaginer, outre une quantité de

ſaults

saults à piques au nombre de plus de cent, tant grands que petits, qu'on y rencontre de distance à autre; mais particuliérement trois, qu'il est impossible de regarder sans effroi, & sans que la tête tourne aux plus intrépides, quand on voit & qu'on entend l'eau se précipiter de si haut dans ces gouffres épouvantables. Enfin tout est si formidable, qu'il n'y a que ceux qui en ont fait l'expérience qui le puissent bien concevoir; car moi qui y ai passé, & qui aurai toute ma vie l'imagination remplie des risques que j'y ai courus, je ne puis cependant en donner une idée qui ne soit infiniment au-dessous de ce qui en est.

Ce fut donc sur cette dangereuse riviere que nous descendîmes, en nous laissant aller au gré de son cours, montez sur ces chétives machines, dont la plûpart enfonçoient, comme je l'ai dit, deux ou trois pieds sous l'eau; ensorte que nous en avions presque toûjours jusqu'à la ceinture. Mais cet inconvénient n'étoit rien en comparaison de sa rapidité, qui nous entraînoit souvent malgré toute notre résistance dans des boüillons d'eau écumante, où nous nous trouvions quelque temps ensevelis avec nos pieces de bois; ce qui faisoit que la plû-

part

part de nos gens s'y faisoient lier, dans l'espérance que le bois, qui étoit flottant, les rameneroit sur l'eau; mais quelques-uns y furent trompez.

A l'égard des grands saults, ils avoient, par un extrême bonheur pour nous, à leur entrée & leur sortie, un grand bassin d'eau dormante qui facilitoit le moyen d'aborder le rivage, & de tirer nos Piperies à terre pour en enlever ce que nous y avions, & que nous portions tout trempé en sautant de rochers en rochers jusqu'au bout du sault, d'où un d'entre nous retournoit démarer les boises de la Piperie, & les laissoit aller du haut en bas, où on les attendoit; mais si on manquoit d'atraper à la nage ces morceaux de bois avant qu'ils sortissent du bassin d'en-bas, la violence de l'eau les emportoit en un clin d'œil, & pourlors il falloit recommencer à chercher des arbres pour en faire d'autres.

On avoit été d'avis en partant, de descendre l'eau tous ensemble, afin qu'en cas d'accident on pût se secourir les uns les autres: mais au bout de trois jours que j'eus reconnu le danger où nous exposoit cette maniére de naviger de compagnie, qui nous avoit déja fait perdre

pluſieurs Piperies, je m'opoſai au deſſein qu'on avoit de la continuer de cette ſorte, en remontrant à tout notre monde, que n'ayant plus d'Eſpagnols à combatre en ces lieux, mais ſeulement les difficultez de cette périlleuſe riviere, il falloit au-contraire donner à chacun de ces petits équipages quelque avance ſur celui qui devoit le ſuivre, & ainſi ſucceſſivement les uns aux autres ; afin que ſi les premiers étoient encore portez, comme ils venoient de l'être, par l'impétuoſité du fleuve, ſur ces rochers à fleur d'eau, dont il eſt ſemé en une infinité d'endroits, ils euſſent le temps de s'en débaraſſer avant l'arrivée des ſuivans, qui avoient déja cauſé tant de déſordre par leurs débris, en tombant les uns ſur les autres, que tout avoit été dans un danger évident de périr.

Je reconnus, auſſi-bien que pluſieurs de nos gens qui en firent l'épreuve, que cette prévoyance n'avoit pas été inutile; parceque ma Piperie ayant été jettée en pareil endroit, je fus obligé d'en délier les pieces de bois, & de me mettre à califourchon ſur l'une, pendant que celui qui étoit avec moi ſe mettoit ſur une autre pour nous laiſſer entraîner au gré du torrent, juſqu'à ce qu'il plût à

Dieu

Dieu de nous faire trouver quelque endroit moins rapide où nous pussions aborder le rivage ; ce que nous ne pouvions espérer, si ceux qui nous suivoient immédiatement étoient venus tomber sur nous. Mon avis fut encore, que ceux qui descendroient les premiers eussent soin de mettre aux plus mauvais passages un petit pavillon ou baniere au bout d'une grande perche, afin qu'on l'aperçût de plus loin, non pour avertir ceux de derriere qu'il y avoit un sault, puisqu'ils se faisoient tous entendre presque d'une lieue ; mais pour leur marquer le côté où il falloit qu'ils missent à terre, qui étoit celui du pavillon. Ces moyens, qui furent mis en pratique, sauverent la vie à bien des gens : Mais malgré toutes ces précautions nous en perdîmes encore plusieurs.

La quantité de Bananiers, que nous trouvâmes le long des bords de cette riviere, fut presque la seule nourriture qui qui nous empêcha de mourir de faim ; parceque nos armes étant moüillées, & nos poudres entiérement gâtées, il nous étoit impossible d'aller à la chasse, quoiqu'elle y fût bonne ; car pour la chair de cheval que nous avions salée, il fallut la jetter au bout de deux jours,

n'ayant pû durer dans l'eau paſſé ce temps-là ſans ſe corrompre.

Ces Bananiers ont été plantez en partie par des Indiens qui habitent le long de ces rives ; les débordemens qui en ont entraîné d'autres, les ont enſuite laiſſez à ſec ; ils ont repris racine, & ſe ſont ainſi multipliez.

Nous trouvâmes quelques jours après que nous eûmes commencé à deſcendre la riviere, les Carbets d'une nation d'Indiens appellez *Albacüins*, & nous les en chaſsâmes pour profiter de leurs vivres. Il y en a une multitude d'autres qui ſont habitez plus loin de ſes bords, du côté opoſé aux précédens, & ceux d'une rive n'ont ni guerre ni commerce avec ceux de l'autre rive.

Ce fût en cet endroit que ceux de nos gens qui avoient perdu leur argent au jeu, exécuterent leur cruel deſſein, & je reconnus alors que l'avertiſſement qu'on m'avoit donné n'étoit que trop véritable. Ces miſerables ayant pris les devants, s'étoient allez cachez derriere des rochers qui ſont ſur les bords de la riviere, & devant leſquels nous devions tous paſſer. Comme chacun y étoit à ſauve qui peut, & que par les raiſons que j'ai dites, nous la deſcendions aſſez

éloignez

éloignez les uns des autres, & ſans défiance, ils avoient eu le temps & la commodité de choiſir & de maſſacrer. 5. Anglois qu'ils ſçavoient être les mieux accommodez de butin, dont ils les dépoüillerent. Nous trouvâmes, mon compagnon & moi, leurs corps étendus ſur le rivage, & j'avouë ingénuëment que ce ſpectacle ne m'auroit pas donné une légere peur, ſi j'avois encore été le porteur de mon bien. Je remerciai Dieu de bon cœur de m'avoir inſpiré le deſſein d'en charger autrui ; car comme je deſcendois la riviere à la ſuite de ces Anglois, j'aurois infailliblement couru le même riſque. Perſonne de notre monde ne ſçut rien de ce maſſacre, que lorſque nous fûmes tous raſſemblez au bas de la riviere, où je dis ce que j'avois vû ; & mon récit fut confirmé, tant par l'abſence des morts, que par celle des aſſaſſins qui n'oſerent nous venir joindre, & que nous ne vîmes plus.

Le 20. Février nous trouvâmes la riviere beaucoup plus large qu'auparavant, & nous n'y rencontrions plus de ſaults ; mais elle étoit embaraſſée d'une ſi grande quantité d'arbres & de bamboches que le débordement y avoit apportées, que nos miſérables machines

ne

ne pouvoient éviter de tourner de temps en temps. Cependant la profondeur qu'elle avoit modérant ſa rapidité, il s'en noya peu.

Enfin lorſque nous fûmes deſcendus quelques lieues plus bas, nous la trouvâmes très-belle, d'un cours plus lent, & ſans apparence d'y rencontrer davantage ni rochers ni arbres, quoiqu'il y eût encore plus de 60. lieues juſqu'au bord de la mer. Ainſi nous voyant garentis des dangers que nous avions courus dans des paſſages ſi terribles, & où l'image de la mort ſe préſentoit continuellement à nos yeux, chacun reprit de nouvelles forces, & nous eſpérâmes bien du reſte du voyage. Nous trouvant donc tous raſſemblez en ce lieu, où les premiers avoient attendu les derniers, & ayant réglé la maniére dont nous acheverions notre route, nous nous diſperſâmes en pluſieurs bandes de 40. chacune, pour faire des Canots de bois de Mapou, dont les arbres étoient en quantité ſur le bord de cette riviere.

Le premier Mars ayant achevé avec une extrême diligence quatre Canots, entre 120. hommes que nous étions en

en un même canton, nous les mîmes à l'eau, & nous nous y embarquâmes ſans attendre nos 140. autres Compagnons, qui achevoient les leurs. L'ardent déſir dont nous brûlions de nous aſſûrer promptement dans notre doute, ſi nous deſcendions à la mer du Nord, nous engagea à les devancer; car ſuivant l'idée que nous avions conçuë de notre marche, nous appréhendions de retomber dans celle du Sud, ne pouvant nous imaginer que nous ſerions aſſez heureux pour regagner une mer qui devoit nous porter en notre païs, après lequel nous ſoûpirions depuis tant de temps.

Les Anglois, qui n'avoient point voulu faire de Canots, étoient arrivez avant nous ſur leurs Piperies au bord de la mer; ils y trouverent un Bateau Anglois de la Jamaïque, qui y étoit moüillé, & ils euſſent bien voulu que ce Bateau eût demandé pour eux au Gouverneur de cette Iſle une aſſûrance pour y pouvoir retourner, parcequ'ils en étoient ſortis ſans commiſſion; mais le Bateau ne voulant point y aller à moins de ſix mille livres ſterlins payez d'avance, & eux n'étant point en état de

de riſquer cette ſomme, parce qu'à cauſe du renverſement des Piperies, la plûpart d'entr'eux avoient perdu, auſſi-bien que pluſieurs d'entre nous, l'argent qu'ils avoient. Ils demeurerent avec les Indiens de Mouſtique, qui habitent quelques lieues au vent de l'embouchure de cette riviere, & qui leur ſont affectionnez à cauſe des petites néceſſitez qu'ils leur apportent de la Jamaïque.

Ainſi ce Bateau n'étant d'aucune utilité à nos Anglois, ils eurent par politique la conſidération de nous en donner avis, eſpérant qu'en reconnoiſſance de ce bon office nous obtiendrions du Gouverneur de St. Domingue la grace de leur donner azile dans cette Iſle. Nous reçûmes donc cette nouvelle par deux Indiens Mouſtiquois, qu'ils envoyerent dans une Navette à notre rencontre juſqu'à quarante lieues, & qui nous dirent de ne deſcendre qu'au nombre de quarante hommes, parceque ce Bateau n'en pouvoit prendre davantage, à cauſe de ſa petiteſſe, & du peu de vivres dont il étoit pourvu. Nous ne laiſsâmes pourtant pas de deſcendre tout tant que

nous

nous étions; c'eſt-à-dire cent vingt, parceque chacun prétendoit être du nombre des quarante.

Quoique cette riviere que nous allons quitter ſoit marquée ſur quelque Cartes Eſpagnoles de quatrevingt lieues à droite route pour arriver à la mer du Nord, nous en avons néanmoins fait par nos eſtimes plus de trois cens, ayant preſque toûjours couru au Sud-Eſt pour aller au Nord.

Le 9. nous arrivâmes heureuſement à l'embouchure de la riviere, au Cap Gracia à Dios, & nous entrâmes dans la mer que nous reconnûmes avec beaucoup de plaiſir être celle du Nord: nous fûmes obligez d'y attendre le Bâteau Anglois, qui étoit allé aux Iſles de las Perlas, éloignées de ce Cap de douze lieues à l'Eſt, & nous y demeurâmes juſques au 14. avec les Mulâtres qui habitent ce lieu, & qui nous nourrirent pendant quelques jours du poiſſon de leurs varres.

Ce Cap qui eſt en terre-ferme, eſt habité depuis long-temps par ces Mulâtres & par des Negres, tant hommes que femmes, qui s'y ſont extrêmement multipliez, depuis qu'un Navire Eſpagnol

gnol, qui venoit de Guinée chargé de leurs Peres, s'étoit perdu pour avoir trop approché la terre, qui eſt dangereuſe en ces endroits. Ceux qui échaperent du naufrage furent reçus humainement par les Indiens Mouſtiques des environs, qui furent ravis de la perte de ce Navire, & des Eſpagnols leurs ennemis, qui le montoient.

Ces Indiens donnerent de la place à leurs nouveaux hôtes, qui la défricherent, & y bâtirent des cazes dans un très-beau pays de Savanes, qui s'étend aux environs du bord de la riviere, depuis ſon embouchure juſqu'à cinq ou ſix lieues en remontant ſon cours. Ils y planterent pour l'entretien de leur vie, du Mahis, des Bananes & du Manioc, que les Indiens leur donnerent. Ils leur enſeignerent auſſi la compoſition d'une boiſſon fort nouriſſante, qu'ils appellent du Hoon. Ils la préparent avec un fruit qui croît ſur le haut du tronc d'une eſpece de palmier qui vient naturellement dans les bois, & dont la hauteur n'excede jamais dix pieds. Chacun de ces arbres ne produit qu'un gros bouquet ou grape, dont la plûpart ſont ſuffiſantes pour faire chacune la charge

entiere d'un homme, chaque grain eſt de la groſſeur & de la figure d'une olive ; les uns ſont jaunâtres, les autres rougeâtres, renfermant dans un noyau très-dur une amande extrêmement huileuſe. Ils pilent tout enſemble fruit, noyau & amande, qu'ils font enſuite boüillir dans l'eau, & c'eſt-là toute la préparation qu'ils y font. Lorſque tout eſt refroidi, ou encore tiéde, ils en paſſent à meſure, ce qu'ils veulent boire, dans une callebaſſe percée de petits trous comme une écumoire. Outre que ce breuvage nourit & engraiſſe beaucoup, c'eſt encore le plus agréable de tous ceux que j'ai trouvez chez les autres Indiens. Auſſi eſt-il particulier à cette nation-ci.

Les Mulâtres ſont tous de belle taille, & vont entierement nuds, à l'exception de ce que l'honnêteté veut que l'on couvre, la nature leur ayant donné pour cela une eſpece d'étoffe grisâtre, qu'ils dépoüillent d'un arbre appellé le Palmiſte bâtard : il en eſt envelopé à l'extrêmité de ſon tronc, de la longueur de quelques braſſes, depuis l'origine des branches juſqu'à quelques pieds au-deſſous, ſuivant la groſſeur de l'arbre.

Cette

cette étoffe leur est encore d'un grand secours pour faire des couvertures à se couvrir pendant la nuit ; cependant ceux d'entreux qui sont le plus à leur aise ont des chemises & des calçons que les Anglois de la Jamaïque leur apportent. Ce sont les gens du monde les plus hardis à s'exposer aux périls de la mer, & sans contredit les plus adroits à la pêche ; ils y vont dans de petites Navettes, où un autre, quelque bon homme de mer qu'il soit, n'oseroit se risquer. Cependant ils y demeurent trois ou quatre tout de bout, ne branlant non-plus, quelque tems qu'il fasse, que s'ils étoient d'une même piece avec la Navette ; & pourvu qu'ils voyent le Poisson, quelque enfoncé dans l'eau qu'il puisse être, ils sont assûrez de le prendre en jettant leur varre dessus.

Ils rendent souvent de bons offices à nos Flibustiers, lorsqu'ils les prennent & les embarquent avec eux, sous promesse de participer aux prises qu'ils feront ensemble : ce qu'on ne manque pas d'executer fidelement ; car si on les avoit trompez une fois, il ne faudroit plus compter sur eux : Et cela est annexé à presque toutes les Nations In-

diennes de ces Climats, qui ne reviennent jamais lorſqu'on leur a manqué de foi.

Les anciens Habitans de Mouſtique, qui reçurent ceux dont je viens de parler, ſont établis à dix ou douze lieues au vent du Cap Gratia à Dios, dans des endroits qu'ils nomment Sambey & Sanibey. Ils ſont fort pareſſeux, ne plantent ni ne ſement que très-peu de choſe, & ſont perpétuellement couchez dans des hamacs, qui ſont des eſpeces de lits-branlans, ſous leurs Ajoupas ou Baraques, pendant que leurs femmes les ſervent en beaucoup de choſes qu'ils devroient faire. Quand la faim les preſſe, ils vont dans leurs Navettes à la pêche du poiſſon, où ils ſont auſſi extrêmement adroits. Lorſqu'ils en ont pris ils viennent le manger, & ne remettent pas les pieds hors de chez eux, que la faim ne recommence à les preſſer.

A l'égard de leurs vêtemens, il ne ſont ni plus magnifiques ni plus amples que ceux des Mulâtres du cap. Il n'y en a que très-peu d'entr'eux qui ſoient établis & ſédentaires, les autres ſont errans & vagabonds le long du rivage de la mer, & n'ont pour toute maiſon, ou

pour

pour se mettre à couvert, qu'une feüille de Latanier ; de maniere que quand le vent chasse la pluye d'un côté, ils lui opposent leur feüille, derriere laquelle ils se mettent à l'abri, la tenant par la queuë comme un écran. Quand le sommeil les prend, ils font un trou dans le sable, où ils se couchent, ensuite ils se recouvrent avec le même sable, & ils font la même chose pour se mettre à couvert des insultes des Moustiques dont l'air est le plus souvent tout rempli. Ce sont des petits moucherons que l'on sent plûtôt qu'on ne les voit, & qui ont un aiguillon si piquant & si venimeux, que lorsqu'ils l'apuyent sur quelqu'un, il semble que ce soit un dard de feu qu'ils lui lancent.

Ces pauvres gens sont si tourmentez de ces fâcheux insectes quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme lépreux, & je puis assûrer, le sçachant par ma propre expérience, que ce n'est pas un léger supplice que d'en être attaqué ; car outre qu'ils font perdre le repos de la nuit, c'est que lorsque nous avons été réduits à aller le dos nud faute de chemises, l'importunité de ces animaux nous faisoit désespérer, & en-

trer dans des rages à ne nous plus posseder.

Quand ces Indiens vont en voyage, quelque court qu'il doive être, leurs femmes, leurs enfans, leurs chiens, & de petites bêtes fauves qu'ils ont aprivoisées, tout marche de compagnie. C'est une coutume que j'ai vu observer parmi toutes les nations d'Indiens de la terre ferme de l'Amerique : Et quoique ceux dont je parle vivent aussi bestialement que tous les autres, ils sont cependant un peu moins farouches, à cause de la société qu'ils ont avec les Anglois, qui ne visent qu'à les attirer à eux pour tâcher de se rendre maîtres de leur pays, où ils ont déja quantité d'habitations.

Le 14. au soir le Bateau qui étoit allé aux Isles de Las Perlas, arriva au lieu où nous étions ; à peine eût-il pris fonds, qu'on courut en foule à son bord, parceque nous devions tirer au sort à qui s'y embarqueroit. Malgré cela nous ne laissâmes pas d'y entrer au nombre de cinquante ; & comme nous avions été les plus alertes, nous ne jugeâmes pas à propos d'en descendre, pour risquer au hazard du jeu une chose dont nous nous trouvions déjà en possession. Ce-

pendant

pendant nous étions les uns ſur les autres ; mais de-peur qu'il n'en entrât un plus grand nombre, nous levâmes l'anchre & nous partîmes.

Le Maître du Bateau vouloit nous mener à la Jamaïque ; mais ne ſçachant pas en quels termes la France étoit avec l'Angleterre, nous l'obligeâmes de nous porter à Saint Domingue moyennant quarante pieces de huit par tête ; nous allâmes faire nos eaux aux Iſles de Las Perlas, & nous en repartîmes le 16.

Le 17. nous doublâmes l'Iſle de la Catalina, appellée par les Anglois la Providence, & où les Eſpagnols avoient autrefois un beau Fort avec une petite Ville, qui furent pris par des François & des Anglois, ſous le Pavillon de ces derniers.

Le 18. nous nous mîmes à traverſer le Canal, quoiqu'il ventât une forte briſe d'Eſt. Le 24. nous terrîmes à Los Jardinos, qui ſont quantité de petites Iſles voiſines de celle de Cuba ; & le 29. nous fîmes de l'eau au port de Portilla dans la même Iſle de Cuba, lequel n'eſt point habité.

Le 30. nous prîmes fonds au Sud-Sud-Eſt du Bourg de Baracoa, en la même

me Isle où nous surprîmes des chasseurs du Bourg, que nous obligeâmes de traiter avec nous des viandes qu'ils avoient, en les payant comme ils voulurent. Mais cette largesse que nous leur faisions ne provenoit que de l'incertitude où nous étions, si la France étoit en guerre ou en paix avec les Espagnols depuis que nous n'avions pû prendre langue en terre Françoise; ensuite nous en repartîmes & nous traversâmes à St. Domingue.

Le 6. Avril nous touchâmes à Nippes, qui est un petit Bourg en cette côte, distant de celui du petit Goave de sept lieues, afin d'y apprendre des nouvelles du pays. Pendant que nous y restâmes moüillez, quelques-uns de nos gens eurent l'esprit tellement égaré, & le cerveau si affoibli des miseres que nous avions souffertes, qu'ils n'avoient l'imagination remplie que d'Espagnols; ensorte que voyant de dessus le pont du Bateau, passer du monde à cheval le long du bord de la mer, ils couroient à leurs armes pour tirer dessus, croyant que c'étoient les ennemis, quoique nous les assûrassions que nous étions au milieu de notre propre nation.

Le 8. nous quittâmes ce lieu, & nous allâmes moüiller dans le port du petit Goave, d'où nous étions partis il y avoit près de quatre ans : mais avant que de nous mettre ſous ſon Fort, j'allai demander à Monſieur Dumas Lieutenant de Roi, une aſſûrance qu'il nous octroya, en l'abſence de Monſieur de Cuſſy Gouverneur, en vertu de l'amniſtie qu'il avoit plû à Sa Majeſté d'envoyer en faveur de ceux qui avoient fait la guerre aux Eſpagnols depuis la paix ; car comme elle n'avoit été conclue qu'après notre départ, il nous avoit été impoſſible de l'apprendre en des lieux ſi éloignez, & où l'on nous croyoit entierement perdus.

Enfin quand nous nous trouvâmes tous à terre avec un peuple qui parloit François, nous répandîmes des larmes de joye, de ce qu'après avoir couru tant de riſques, de dangers & de périls, il avoit plû au Souverain Maître de la Terre & de la Mer, de nous en délivrer, & de nous remettre parmi des hommes de notre nation, pour pouvoir enfin revoir notre Patrie. A quoi je ne puis m'empêcher d'ajoûter, qu'en mon particulier j'avois ſi peu eſpéré d'en revenir

venir, que je fus plus de quinze jours à prendre mon retour pour une illusion ; jusques-là même que j'évitois de dormir, de crainte qu'à mon réveil je ne me retrouvasse dans les pays d'où je sortois.

Fin du troisiéme Tome.





